
U d'/of OTTAWA
39003002328051

ANTHOLOGIE
DES POÈTES DE
MONTMARTRE

BERTRAND MILLANVOYE

ANTHOLOGIE DES POÈTES DE MONTMARTRE

NOTES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

J. AJALBERT, A. BARDE, P. BILHAUD, D. BONNAUD, E. BOUCHER, M. BOUCHOR, M. BOUKAY, A. BRUANT, G. COURTELINE, C. CROS, H. DELORME, G. DOCQUOIS, M. DONNAY, L. DUROCHER. J. FERNY, J. FLOUX, FURSY, A. GILL, R. GINESTE, A. GLATIGNY, E. GOUDEAU, GRENET-DANCOURT, E. HÉROS, CL. HUGUES, V. HYSPA, J. JOUY, E. LEMERCIER, G. LORIN, MAC-NAB, P. MAROT, L. MARSOLLEAU, T. MARTEL, J. DE MARTHOLD, A. MASSON, V. MEUSY, B. MILLANVOYE, G. MONTOYA, R. PONCHON, R. PONSARD, O. PRADELS, X. PRIVAS, J. RAMEAU, J. RICHEPIN, J. RICTUS, M. ROLLINAT, G. SÉNÉCHAL, H. SOMBRE, L. TAILHADE, ED. TEULET, A. TINCHANT. P. TRIMOUILLAT, M. VAUCAIRE, L. XANROF.

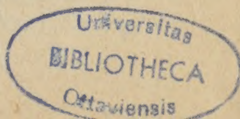
SEPTIÈME ÉDITION

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50



ANTHOLOGIE
DES
POÈTES DE MONTMARTRE

JEAN AJALBERT

Jean Ajalbert né à Clichy, près Paris, le 10 juin 1863. A fait ses études au lycée Fontanes, puis, reçu avocat, s'est fait inscrire au barreau de Paris et a plaidé de 1885 à 1895. Il mena une campagne des plus vives contre le conseil de l'Ordre et fut le défenseur de l'anarchiste Vaillant. A collaboré assidûment au *Gil Blas*, au *Journal*, à *l'Éclair* et à plusieurs revues : *La Basoche*, *La Pléïade*, *Lutèce*, *La Revue Indépendante*, *La vogue*, *Le Symboliste*, où il donna ses premiers vers. Après deux grands voyages d'exploration en Extrême-Orient, revenu en France, il fut chargé d'une mission par le ministère des colonies (1900-1906.) Conservateur du château de Malmaison, depuis 1907.

BIBLIOGRAPHIE

Femmes et paysages, poésies (1887). — *Sur les talus*, poésies (1888). — *Le P'tit*, roman (1889). — *En amour*, roman (1890). — *La fille Elisa*, pièce tirée du roman d'Edmond de Goncourt (1891). — *En Auvergne*, (1893). — *Le cœur gros*, nouvelles. — *Notes sur Berlin*, (1894). — *L'Auvergne*, (1896). — *Celles qui passent*, nouvelles (1898). — *La Tournée*, roman ; *Les Deux Justices*, (1898). — *Sous le sabre*, (1898). — *A fleur de peau*, un acte en vers (Th. Antoine, 1901). — *Bas de soie et pieds nus*; *quelques dessous du procès de Rennes*. — *Sao van di*, roman, mœurs du Laos, (1906). — *Une enquête sur les droits de l'artiste*. — *L'Indo-Chine en péril*.

PETITES OUVRIÈRES

Midi : voici sonner l'heure des ouvrières :
Le soleil cuit l'asphalte mou sur les trottoirs :
C'est l'heure où, sur l'étain vulgaire des comptoirs,
Luisent les verres pleins d'absinthes meurtrières.

Midi : « *Plumes et Fleurs* » et « *Robes et Manteaux* »
C'est un long défilé de filles maigrelettes,
Sortant des ateliers pour faire leurs emplettes :
De la charcuterie et de banals gâteaux.

D'autres, par deux ou trois, vont dans les crêmeries :
Et, toutes, se penchant pour lire le menu,
Choisissent, avec un frais sourire ingénu,
Dans la liste des mets, les plats à sucreries.

Ce mince déjeuner ne leur coûte pas cher :
Quinze ou vingt sous; et puis, deux sous de violettes :
Et les mignonnes au travail rentrent seulettes,
Les fleurs se parfumant du parfum de leur chair.

Le rouge de leur joue est de mauvais augure;
Un mal futur se lit dans leur regard trop clair;
Leur rire sonne faux et tristement, dans l'air,
Malgré que leur jeunesse anime leur figure.

Dans le Paris désert des jours lourds de l'été,
Moins pâles, cependant, sous la caresse amie
Du soleil embrasé, chauffant leur anémie,
Elles jettent partout un peu de leur gaîté.

Couturières, les dés protégent leurs doigts probes.
Leur paire de ciseaux pend au bout d'un lacet,
Et, comme pour monter à l'assaut du corset,
Un bout de fil serpente aux traînes de leurs robes.

Elles causent du plus récent assassinat,
De suicides par amour, de mariages,
Cependant que leurs yeux lorgnent, aux étalages,
Les bijoux défendus, sur les coussins grenat.

Des vieillards, allumés par leur démarche lente,
Leur murmurent des mots ignobles, en passant ;
Elles prennent, alors, un grand air innocent,
Et rougissent, avec une candeur troublante...

De nouveau, la rue est paisible. Le soleil
Caniculaire luit sur le zinc des toitures,
Tandis que dans le sourd ronflement des voitures,
Bourgeoisement, la rue a repris son sommeil...

SONNET NUPTIAL

Vous, fille d'un orfèvre — et lui, fils d'horloger !
Il ne faut rien de plus pour que l'on vous marie :
Vous tiendrez la boutique « *A la Vierge Marie* »
Que le contrat doit vous laisser en viager.

Robe blanche — habit noir — couronne d'oranger,
Corbeilles et trousseaux — l'Église — la Mairie —
Beau-père, guilleret — belle-mère, attendrie —
Et votre fleur s'effeuille au lit d'un étranger

Vous placerez demain, sous un globe de verre,
Votre bouquet de noce, et, matrone sévère,
Dans neuf mois, donnerez un fils à votre époux.

Lui, fouillera les flancs des montres déréglées,
Et, parmi le tic-tac régulier des coucous,
Dieu bénira vos existences accouplées.

Sur le Vif Tresse et Stock. 1886.

ANDRÉ BARDE

André Barde naquit à Meudon (comme une grisette de Paul de Kock), de père et mère parisiens et, chose plus rare, de grand-père et grand'mère parisiens du côté paternel. Après avoir fait un peu distraitement ses études au lycée Michelet, il aborde le journalisme, débute à *La Paix* (à 18 ans). Il y écrit les « au jour le jour », l'actualité humoristique, sous le pseudonyme de Puck. Il allait être payé : *La Paix* fait faillite.

Correspondant dessinateur du *Petit Bleu* de Bruxelles, il dessine également à *La Marotte*, journal illustré éphémère et peu rémunérateur.

En 1895, à vingt ans, il publie *Chansons cruelles, Chansons douces* (Ollendorff), un volume de vers, savoureusement préfacé par Jean Richepin, avec des musiques de Marcel Legay.

En 1897, il raconte ses vers à Trianon, dans la grande fournée des chansonniers; en 1898, il entre au Tréteau de Tabarin, où il reste deux ans. Parmi ses pièces sont connues surtout *La Charcutière* et l'*Employé des Postes*. Ces poésies furent réunies depuis en volumes : *Jeu de massacre* (Ollendorff, 1899).

Ce livre paru, André Barde renonce pour toujours à interpréter en public ses poèmes bellement audacieux et finement littéraires et, en janvier 1900, il entre comme secrétaire à la Scala et à l'Eldorado, dont il devient en-

suite directeur artistique, et où il demeure cinq ans. Entre temps, rédacteur et chef des échos au *Gaulois*, il fait ses débuts comme auteur dramatique au Grand Guignol avec *Un Vol*, deux actes, puis avec *Maison de Rendez-vous*; à la même époque, il publie une série de nouvelles étranges à la *Nouvelle Revue*, qui paraissent en volume sous le titre d'*Au bord de la Folie*, chez Simonis Empis (1901).

Puis il donne successivement au théâtre *Le bon Numéro*, un acte (Vaudeville); *Monsieur complote*, un acte (Mathurins, 1905); *Une mesure pour rien*, un acte (Capucines, 1905); *La Traite des Blanches*, un acte (Tréteau royal, 1906); *La Main droite*, un acte (Variétés, 1906); *Son petit frère*, opérette en deux actes, musique de Ch. Cuvillier (Capucines); *La Maîtresse de piano*, cinq actes, en collaboration avec Félix Duquesnel (Th. Sarah Bernhardt, 1907); enfin *Le Cavalier Pioche* (1907); *Suzy*, un acte (Capucines, 1908) et au même théâtre, *On dit que...*, fantaisie revue en deux actes, avec Michel Carré pour collaborateur (1908).

MADAME

Madame a cinquante ans. Une grâce onctueuse
D'évêque se dégage en ses gestes replets;
Sa hanche, qui jadis roula voluptueuse,
Offre l'aspect bondé des omnibus complets.

Ses doigts gras sont cerclés de bagues opulentes
Et se croisent, contents, sur le vaste abdomen;
Sa bouche, qu'elle peint de couleurs turbulentes,
S'ouvre en poule qui pond et semble dire : *Amen!*

Ses cheveux sont chargés d'un henné qui rutile,
Sur sa figure pâle, ainsi qu'un étendard;
Un corset coffre-fort, dont l'emploi semble utile,
Donne à ses gros coquins l'air un peu moins pendard.

Madame reçoit bien, beaucoup et toutes sortes,
Dans un petit hôtel bonbonnière, à Passy :
Les rastas trop vivants et les noblesses mortes,
L'armée et le clergé : celui-là, celui-ci,

Tout le monde. Il suffit qu'un ami vous présente;
A dix heures, le soir, les salons sont ouverts.
Madame, au coin du feu, siège, très imposante
De face, de profil et surtout de revers;

Mais son charme bientôt vous a mis à votre aise :
Elle a là huit ou dix nièces, — des enfants :
La plus vieille à quinze ans, la plus jeune en a treize, —
Pour mettre en ces lieux froids des plaisirs échauffants;

Car les distractions y sont patriarcales :
Des magistrats chenus discutent des procès,
Des sénateurs caducs des réformes fiscales;
On cause politique, en douceur, sans excès;

D'aimables vieillards sourds s'entendent à merveille
A jouer un whist morne, où s'occupe leur main ;
D'autres, branlant du chef, content depuis la veille
Un récit édenté, qu'ils finiront demain.

Un ancien beau, qui marche, en dépit qu'il détèle,
Ecoute, en ramenant son unique cheveu,
La fillette impubère et maigre, qui martèle
Sur un piano poussif le *Beau Danube bleu*.

De temps en temps, parmi les dix nièces, l'une
Sort pour, sans doute, aller dormir, car il est tard
Et bientôt un monsieur, pour contempler la lune
Et prendre l'air dehors, se glisse sans pétard.

C'est touchant. On respire un parfum de famille ;
C'est un spectacle pur, que l'on voit peu souvent ;
On passe des sirops et de la camomille,
On se croirait un jour de fête en un couvent.

Mais, un soir, entre, raide ainsi qu'un somnambule,
Un homme, noir vêtu, comme ses noirs desseins
Et qui dit, en montrant, sans autre préambule,
Son ventre tricolore et ses quatre argousins :

« Messieurs, que si, malgré vos mâchoires croulantes,
« Vous avez le désir de croquer du dessert,
« Choisissez des fruits mûrs ; quoique moins stimulantes,
« Leurs pulpes n'auront pas l'aigreur du fruit trop vert ;

« Ce vous évitera beaucoup d'heures amères,
« Dont le souvenir cuit en remords étouffants.
« Laissez, messieurs, laissez les enfants à leurs mères,
« Et prenez bien plutôt les mères des enfants. »

Et, comme il faut à tout la sanction morale,
Madame, après des mois occupés au lointain
A visiter à fond une maison centrale
En rêvant aux dangers de l'amour clandestin,

Reviendra plus valide, et plus jeune, et plus mince,
Retrouver à Paris son magot adoré,
Et mariera sa fille, élevée en province,
A quelque bon blason facile et dédoré.

LA FILLE PUBLIQUE

La fille de banlieue, au visage plâtré,
Un soir, qu'elle faisait sa malpropre besogne,
Agonise soudain sous le mâle vautré,
Qui s'enfuit en laissant crever cette charogne.

Elle râle : une rouge écume est à ses dents;
Une main l'a saisie au col : elle suffoque;
L'air manque à ses poumons, et les souffles ardents
De sa voix éraillée ont l'air de cris de phoque.

Ses yeux, teints de charbon, implorent, révulsés,
Celle qui d'un seul bond vous enlève aux étoiles;
Et, d'un geste précis, les dix doigts convulsés
Ramènent au menton les plis des maigres toiles.

Des parfums au rabais, dans un suprême adieu,
Se mêlent aux sueurs âcres de l'agonie;
Et le tout réuni monte en bouquet vers Dieu
Où la joie et le deuil vivent en harmonie...

Et la fille, en mourant, regarde son passé,
Coup d'œil plein de tendresse aux choses que l'on quitte;
Minute de détresse où, près d'être effacé,
Le labeur d'une vie entière ressuscite :

Ah ! l'horrible existence et le navrant détail,
Et les corps avachis les matins où l'on rentre,
Et les soirs employés à chercher le bétail
Qui viendra s'écraser, pour des sous, sur son ventre :

Les jours passés, l'œil fixe et le cerveau vidé,
A rêver en bâillant sur des cartes graisseuses,
Ou bien à barbouiller un visage ridé
Avec des crayons gras ou des crêmes poisseuses !

Et rien ! Pas un espoir, pas une passion,
Pas un feu de désir, pas un coup de folie,
Pas un élan du cœur, pas une expansion,
Pas même les douceurs de la mélancolie !

Pas même les pitiés que l'on a pour un chien,
Pas même le fouet cinglant de l'ironie,
Pas de nerf, pas de sang, pas de volonté, rien
Que les murs de prison de la monotonie !

La fille, alors, de loin, de très loin, de là-bas,
Sent venir un frisson d'une fraîcheur exquise :
C'est l'enfant de jadis, sans souliers et sans bas,
Qui courait par les temps de soleil ou de bise...

Elle se voit piquant, des aiguillons tranchants,
Les grands bœufs accouplés qui meuglent vers l'étable ;
Et la douceur des soirs qui tombent sur les champs
La fait pleurer de joie immense et véritable.

Elle marche dans l'herbe humide. A l'horizon
Noyé dans l'air violet du calme crépuscule,
Un clocher lent, qui tinte, invite à l'oraison
Et fait courber le front du laboureur crédule.

Et la mourante, avec des gestes enfantins,
Cherche à joindre ses doigts pour les vieilles prières,
Ses doigts habitués aux touchers libertins,
Ses doigts souillés par les caresses ordurières.

Et, tout en murmurant des mots entrecoupés,
Elle meurt pardonnée, heureuse et respectable,
En gardant dans ses yeux ternis, vitreux, fripés,
L'image des grands bœufs qui meuglent vers l'étable.

Jeu de Massacre, Ollendorff.

PAUL BILHAUD

Paul Bilhaud, poète et auteur dramatique, né le 31 décembre 1854, débuta par des chansons : *l'Amour frileux* (musique de Darcier), *Roman champêtre* (musique de P. Henrion) et par des monologues qui des Hydropathes passèrent à Montmartre et devinrent vite populaires. Il a appartenu à l'administration des Beaux-Arts, qu'il a quittée, il y a une dizaine d'années, pour se consacrer entièrement au théâtre. Observateur fin, riche en humour, d'une verve de bon aloi, il y a remporté de nombreux succès. Quant à ses vers, ils sont francs et spirituels, marqués au bon coin de la poésie, et de la poésie née en terre française, gaie, alerte, pétillante de sourires et d'étincelles.

La navigation en mer sur bateau à voiles, la chasse, la pêche et tous les sports en général passionnent Paul Bilhaud. Il a appris de Buffalo à casser des œufs en tirant derrière soi au moyen d'une glace et à manier assez bien le lasso. Qu'il nous pardonne notre indiscrétion, mais notre devoir de biographe nous obligeait à révéler au public tous ses talents, ou pour mieux dire, en nous servant de son expression, tous ses *violons d'Ingres*.

BIBLIOGRAPHIE

Deux volumes de vers : *Gens qui rient* et *Ça!... et le reste.* — Un roman : *Nous deux.*

THÉATRE

Qui? un acte, *L'Ame des Héros*, un acte en vers (Comédie-Française). — *Ma bru*, 3 actes, *Première ivresse*, un acte (Odéon). — *Les Espérances*, un acte, *Heureuse*, trois actes, *La veuve de Damoclès*, trois actes (Vaudeville). — *La première querelle*, un acte (Gymnase). — *Madame Rose*, opéra-comique, un acte (Opéra-Comique). — *Le Paradis*, trois actes, *Le Bigame*, trois actes, *M'amour*, trois actes, *Les dragées d'Hercule*, trois actes, *Le Gant*, un acte, *J'attends Ernest*, un acte (Palais-Royal). — *Nelly Rozier*, trois actes, *La famille Boléro*, trois actes, *La gueule du loup*, trois actes (Nouveautés). — *La courtisane de Corinthe*, cinq actes, en vers (Th. Sarah Bernhardt). — *Toto*, opérette, trois actes (Comédie-Parisienne). — *Nos bons chasseurs*, trois actes (Nouveau-Théâtre). — Et entre autres pièces en un acte et comédies de salon : *Le Papillon*, *La soirée du Seize*, *Gustave*, *La Douche*.

ÇA !...

(Profil de Parisienne)

Chez cet être délicieux
Tout est au gré de la nature;
Les cheveux fous mangent les yeux
Et les yeux mangent la figure.

Le nez, avec des airs osés,
Malin, fripon, guette, furette;
La lèvre, tendue aux baisers,
A la riposte est toujours prête.

La main est fine, le pied vif,
Le bras, rond, tient bien à l'épaule;
La taille est droite comme un if
Avec des souplesses de saule.

Tout ça c'est coquet, c'est gentil,
C'est l'esprit, le charme, la grâce;
D'où ça vient-il ? Où ça va-t-il ?
On ne sait, ça naît et ça passe.

C'est un fruit que nous aimons bien
Et dont la saveur est exquise ;
Ça s'habille avec presque rien
Et c'est mis comme une marquise.

Ça renaît à chaque printemps,
Plus frais que la fleur odorante,
Et quand ça possède vingt ans,
Ça les conserve jusqu'à trente.

Ça jette au delà des moulins
Plus de bonnets qu'un pape même
N'en pourrait bénir des deux mains
Et ça dit : « Moi, j'aime qui m'aime ! »

C'est encor trop modeste, car
Lorsqu'on l'aime ça vous adore ;
Ça n'a qu'un seul dieu : le hasard,
Et ça se couche avec l'aurore.

Ça vous a des chagrins d'amour
A fendre l'âme d'un apôtre ;
Ça se tue une fois par jour,
Et ça meurt dans les bras d'un autre.

Tantôt béni, tantôt maudit,
Tête brune ou bien tête blonde
Lorsque ça raisonne, ça dit :
« Bah ! après moi la fin du monde ! »

MONSIEUR, MADAME ET BÉBÉ

Madame rentre, monsieur part :
Affaires... cercle... politique...
Puis, éreinté, blême, asthmatique,
Monsieur rentre, à la nuit, très tard.

Monsieur rentre, madame part :
Théâtre... bal... concert... soirée...
Puis, la mine pâle, tirée,
Madame rentre, au jour, très tard.

Monsieur tout le jour absorbé,
Madame toute la nuit prise,
On se demande avec surprise
Comment a pu naître Bébé ?...

OFFRANDE

Quand elle se fut mise à nu,
— C'est son métier, elle est modèle —
Le sculpteur pas encor venu,
Elle s'assit. Or, tout près d'elle,

Elle remarqua par hasard
Un buste : une barbiche jaune,
Un regard paillard, goguenard,
Une oreille pointue — un faune.

Et ce faune la regardait
Avec une fixité telle
Que, tout comme s'il entendait :
« Qu'est-ce que tu me veux ? » fit-elle.

Elle se leva, vint à lui
Et lui dit, tout près, bouche à bouche :
« T'as ciré ton œil? il reluit !...
« Tu rigoles? T'es pas farouche !

« Moi non plus... Tu me plais, tu sais ?
« Tu dois aimer faire la fête !...
« Mais un buste, c'est pas assez
« Pour faire la fête complète.

« C'est dommage, mon pauvre vieux,
« Car regarde un peu l'étalage,
« Est-ce assez chouette ? As-tu vu mieux ?
« Défendu tout ça !... C'est dommage !...

« Eh bien ! quoi ? T'as l'air tout chagrin.
« C'est moi qui t'ai rendu morose ?
« Pour te consoler, gros serin,
« Tiens, je vais t'offrir quelque chose. »

Alors, la poitrine en avant,
Dans la plus coquette des poses,
Au faune elle offre gentiment
Deux petits boutons de fleur roses.

Ça !... et le reste, P.-V. Stock.

DOMINIQUE BONNAUD

Dominique Bonnaud, poète-chansonnier. Fils d'un chef de bureau à la Grande Chancellerie. Chroniqueur d'abord à *la France*, à l'*Evénement*, au *Petit Caporal*, à *la Presse*, au *Journal naissant*, donna dans ces feuilles des articles humouristiques et parfois, en guise de chronique, des chansons qui attirèrent l'attention de Rodolphe Salis. Salis l'obligea, en quelque sorte, à chanter les dites chansons au *Chat Noir*. L'accueil qui lui fut fait dès le premier soir par le public décida Bonnaud à devenir chansonnier. A cette époque, attaché au secrétariat du prince Roland Bonaparte, il accompagna ce prince en Amérique, en Bosnie et en Herzégovine. A son retour à Paris, il devint un des auteurs réguliers du *Chat Noir*, puis se fit entendre au *Carillon* (direction Millanvoye), passa un peu par tous les cabarets de Montmartre, et obtint de grands succès aux *Mathurins* (direction Tarride), au *Tabarin*, et enfin à la *Boîte à Fursy*, où il chanta de 1896 à 1904. Fonda en 1904, avec Numa Blès, la *Lune Rousse*, où le public afflue chaque soir, faisant fête à ses directeurs et à leur excellente troupe d'auteurs et d'artistes.

Dominique Bonnaud n'a publié qu'un seul livre : *D'Océan à Océan*, dont Armand Silvestre a écrit la préface et qui est le compte rendu de son voyage aux Etats-Unis et au Canada. A composé des centaines de chansons qu'il n'a jamais voulu réunir en volume, parce que d'actualité, c'est-à-dire, pense-t-il, vite démodées. Nous croyons qu'il a tort et que nombre d'elles valent la peine, après avoir été entendues, d'être lues

CONSEIL DES MINISTRES A RAMBOUILLET

En gar' de Rambouillet,
Après un léger coup d'sifflet,
Un train vient de stopper
Et d'vant les badauds attroupés,
D'vant l'maire et l'sous-préfet
Et l'corps des pompiers au complet,
Léger comme l'oiseau
Descend l'ministère Clemenceau.
Ces Messieurs, chose évidente,
Ont l'air très gai,
Car Clemenceau, pendant l'trajet,
Leur a fait des blagu's tordantes,
Tell'ment tordant's qu'ils n'ont que l'temps
De s'écarter un p'tit instant.
Et les sympathiqu's électeurs,
Qui s'approchaient la bouche en cœur,
Tout épatés,
Les voient s'trotter
Vers un d'ces monuments d'utilité publique,
Puis en sortir,
Et revenir
Après avoir secoué... quelques mains sympathiques.

Ces messieurs en landau
Arriv'nt à la gar' du château,
Fallièr's en pyjama
Et coiffé d'son p'tit panama,

Arriv' les mains tendu's
Et dit : « C'est gentil d'êtr' venus »
Puis sans plus d'appareil
Les mène à la sall' du Conseil.
On s'assied. Monsieur Fallières
Dit : « Quoi d'nouveau ?
— « Ma foi, rien, répond Clemenceau.
« De Montmartre à la Glacière,
« On assassine un peu partout.
« Des apach's, dans la rue Coustou
« Hier m'ont démoli trois gardiens.
« Tout va bien, Messieurs, tout va bien !
— « Je suis content,
« Fait l'président
« De voir Paris dans un' sécurité pareille
« Voilà l'moment
« D'être clément
« Et Soleilland peut dormir sur ses deux oreilles. »

« Pardon ! fit brusquement
Monsieur Caillaux en explorant
Son crân' d'un doigt nerveux
Comm' pour y découvrir un ch'veu
« Tant mieux, si vous êt's gai
« Moi, j'le suis pas... j'suis fatigué !
« Çà n'a rien d'étonnant,
« J'viens d'sonder trois départements.
— Tiens, dit avec ironie,
M'sieu Clemenceau,
« Nous savions qu'en matièr' d'impôt
« Vous possédiez du génie
« Et voilà qu'vous voulez encor
« Fair' la pige au docteur Ricord.

« Mais j'crains qu'vous n'sondiez sans succès
« Les capitalistes français.
« Si vous croyez
« Qu'les bons rentiers
« Sont des naïfs, au point d'avaler d'la luzerne,
« Y'en a beaucoup
« Qui s'fout'ront d'vous
« Et vous f'ront croir' que leurs vessies sont des lanternes. »

Mais Fallièr's vient d'se l'ver,
Çà y est, l'Conseil est terminé.
Les ministres s'en vont
Comm' des goss's en récréation.
Picquart, à saut'mouton,
Saut' sur les épaul's de Pichon ;
Mais le plus rigolo,
Au fond, c'est toujours Clemenceau.
Monsieur l'Premier, très en forme,
Lanc' des bons mots.
Imit' les clowns de Medrano
Avec son chapeau haut d'forme,
Et demande à Milliès-Lacroix
« Vôlez-vous jôer avec moâ ?»
On entend sa voix dans l'couloir
Qui répète : « Il fait chaud cet soâr !
Puis dans leur train,
Avec entrain,
Après avoir choisi des plac's à leur conv'nance,
Tous ces Messieurs
Remont'nt joyeux
Et fiers d'avoir encore un' fois sauvé la France !

L'OPÉRATION

I

Voulant opérer un fibrôme,
Le célèbre docteur Doyen
Loua pour un jour l'Hippodrôme,
Puis à tous ses concitoyens
Il fit annoncer dans la Presse,
Huit jours avant, l'opération,
En mêm' temps qu'il donnait l'adresse
Du bureau de location.

II

Justement l'ennui délétère
Accablait Paris de son poids,
Le bocage était sans mystère,
De Reszké même était sans voix.
Nos plus séduisantes mondaines
Devant le spectacle annoncé,
Se dirent en chœur : Quelle veine !
On va donc pouvoir s'amuser.

III

Paquin, tout exprès pour la chose,
Lança la robe en surah gris
Avec bas de jup' de soi' rose
Brodé de petits bistouris,
Et Carlier, le modiste habile,
Créa le chapeau Faculté
Fait d'un rien de ouate hydrophile
Avec choux de coton iodé.

IV

Au jour dit, dans l'enceinte énorme
Tout-Paris était réuni,
La vague odeur du chloroforme
Se mélangeait au patchouli.
Un riche Anglais ! qu'on le décore
Paya dix-huit cents francs d'un bloc
Un strapontin qu'il dut encore
Partager avec Jeanne Bloch.

V

Les manches relevé's d'agrafes
Doyen s'approcha du patient
Et vingt-cinq cinématographes
Fonctionnèrent en même temps.
Et comm' le sujet était Suisse
Natif du canton d'Apenzel
Un orchestre dans la coulisse
Joua l'ouvertur' de Guillaum' Tell.

VI

Enfin quand le chef de clinique
Eut frappé trois coups de rigueur,
Le maître, grave et fatidique,
Se mit à l'œuvre avec ardeur.
L'opération terminée
Doyen fit le tour du tapis,
Et l'assistance enthousiasmée
Fut sur le point de crier : Bis !

VII

Comme Ponc' Pilate au prétoire,
Doyen lave ses mains dans l'eau,
Puis il demande à l'auditoire
La permission de dire un mot.
On dit que j'aime la Réclame.
Messieurs, c'est une indignité ;
Mais il faut bien que je proclame
Ce que je crois la vérité.

VIII

Il faut toujours, quand on opère,
Suivre la méthode Doyen ;
Et quand on ligotte une artère
User de la pince Doyen.
Endormez toujours la souffrance
Par le chloroforme Doyen
Et pressez la convalescence
Avec le champagne Doyen.

LE TOUR DU PROPRIÉTAIRE

On dit qu'immédiat'ment après
Qu'il le sut, l'élu du Congrès,
Loubet, fit ventre à terre,
Mander Monsieur Fallièr's chez lui
Pour lui fair' faire, avant la nuit,
L'tour du propriétaire.

Mon vieux, dit-il, comme avec toi
Je n'veux pas qu'un' fois dans tes bois
Nous ayons des bisbilles,
Je vais t'montrer tout, en détail
Car moi, nourri dans le sérail,
J'en connais les pastilles.

Du reste tout est préparé,
Dès demain tu pourrais entrer
En jouissance immédiate.
— Immédiat', fit Fallièr's, Bou Di !
On voit que tu es du Midi.
Néanmoins çà me flatte.

Loubet reprit : « Pour commencer,
Voilà qui va t'intéresser :
Regarde ces cuisines...
— Car ton abdomen imposant
N'a pas dû t' venir en suçant
Des arêt's de sardines.

Puis voici la cave où, mon bon,
Tu mettras ton vieux Loupillon,
D'un' saveur tell'ment corse,
Que pour le boire il est prudent
De s' fair' passer auparavant
La camisol' de force.

Et ce vin là faudra t' méfier
Qu'on n'en donn' pas aux officiers
D' ta maison militaire,
Car du sabre et du Loupillon,
Cett' redoutable association
T'attir'rait des affaires.

Voici l'antichambre, et plus loin
Le vestiaire, aie toujours bien soin,
Pour qu'il n'y ait pas d' chicanes
Quand tu r'cevras des députés,
D' fair' soigneus'ment numéroter
Les pal'tots et les cannes.

Si j' te disais qu'au jour de l'an
J'ai dû calmer monsieur Coutant
Qui criait comme un âne.
Est-c' qu'il n' voulait pas emporter
Au lieu d' son p'tit pal'tot d'été
La p'liss' de Castellane.

Je n'sais plus si mon grand salon,
Avec ses tapis d'Aubusson,
Est Louis XV ou Louis XVI.
Nous pourrions nous informer, mais
Nous n'en somm's pas à un louis près
Maint'nant qu'on a d' la braise !

La sall' de bains est au premier,
J' l'ai fait r'mettre à neuf l'an dernier.
Ah ! ce n'fut pas facile !
C' t' animal de Pell'tan voulait
M' la fair' rayer sur le budget
Comme un lusque inutile.

Enfin voilà les... parfait'ment;
Y avait un p'tit balai d'chiendent ;
Mais hier, sombre histoire,
Sous mes yeux il a fait l' plongeon
Et bien qu'on dis' que j'ai l' bras long,
J'ai jamais pu l' ravoire. —

Ici tu l'vois tout est d'aplomb
On s'y plait d'autant mieux que l'on
Y dort fort bien sans gloire
Mais qu'on s'y fait bon an mal an
Dans les quatorze cent mill' francs
Sans compter les pourboires.

ÉMILE BOUCHER

Emile Boucher, poète et journaliste. Un modeste qui s'efforce de n'être pas classé parmi les littérateurs, bien que ce qu'il a publié dans les revues et journaux puisse fournir amplement la matière de plusieurs excellents volumes. A écrit dans la note tendre des contes délicieux et rien n'est à la fois plus simple et plus pimpant que ses poésies. On lui doit aussi quelques monologues très amusants et très littéraires. A été directeur du journal *le Chat Noir* et appartient à ce titre à Montmartre. A rempli pendant plusieurs années les délicates fonctions de secrétaire général de l'Odéon, à la grande satisfaction de tous ceux qui ont eu recours à son amabilité et à ses services.

A UN AMI QUI ME DEMANDE SI J'AI CHANGÉ, DEPUIS QUE NOUS NE NOUS SOMMES VUS

Ah! pauvre cher ami, que fragiles nous sommes,
Combien le temps vieillit et ravage les hommes!
Depuis les bien longs mois où nous nous sommes vus
Le juvénile attrait dont nous étions pourvus
A fui comme un fétu que l'ouragan emporte,
Ta résistance à toi fut-elle un peu plus forte?
Il se peut, malgré que pour toi comme pour moi
Le Destin nous soumette à sa fatale loi,
Et fasse qu'ici-bas nos plus belles années
Soient, à l'heure qu'il est, autant de fleurs fanées
Dont, hélas, aujourd'hui les pétales défunts
Ont perdu leur éclat, ainsi que leurs parfums,
Mon physique, que l'âge et travaille et torture,
N'est plus, de son passé, que la caricature,
Et quand, dans un miroir, j'aperçois son reflet,
J'en viens presque à sourire, en le voyant si laid!
Et voilà que c'est toi qui veux que je te dise
Si les ans m'ont changé? Quelle étrange hantise
T'incite à me poser semblable question?
C'est de la cruauté, de l'aberration;
Oui, certes, c'est vouloir, dans ta douce folie,
Qu'en outre du poison, je boive encor la lie!
Pourtant, puisque tel est ton fantasque plaisir
Je veux, sans hésiter, me rendre à ton désir.
Voici donc mon portrait, à défaut de peinture,
Crayonné sans retouche et fait d'après nature.

C'est celui du moment, et tel que je me vois,
Tu le compareras à ceux-là d'autrefois,
Et pour peu que ton œil en lui me reconnaisse,
Tu verras si j'ai tort de pleurer ma jeunesse
Et de me demander, en face ces portraits,
Si je suis bien encor celui-là que j'étais :
Ma taille de jadis, si fine et si hardie,
S'est, faut-il l'avouer, à ce point alourdie
Que sa circonférence égale, pour le moins,
Le pourtour de mon torse, oui, j'en ai pour témoins,
Les vieux habits, coupés lors de mon mariage,
Et dont, l'autre matin, j'ai tenté l'habillage.
De la voûte d'un pont, mon dos a la rondeur
Et mon pauvre facies, lamentable laideur,
Est fait d'aspérités lui donnant l'apparence
D'un grotesque motif sculpté dans du lard rance.
Les traits ont leurs défauts qui se sont accusés,
Le nez s'est allongé, les yeux se sont creusés,
Les lèvres, autrefois humides et vermeilles,
A deux œillets flétris sont aujourd'hui pareilles :
Ma coquette moustache au poil noir et soyeux
Qui, parmi mes amis, faisait tant d'envieux,
Envîrait à son tour la brosse avec laquelle
J'aimais à la lisser : crin grisâtre et rebelle,
Tel est cet ornement, sans couleur et sans art
Qui transforme, à cette heure, Aramis en grognard.
Mais si ma barbe, hélas ! a si piteuse allure,
Que dirai-je de ma défunte chevelure ?
Adieu fers à friser, coups de peigne ondoyants,
Adieu, boucles d'ébène aux reflets chatoyants,
Je ne rejette plus de mèches en arrière,
La forêt d'autrefois s'est changée en clairière,
Et qui me voit de dos coiffé d'un canotier

Croit contempler la lune à son premier quartier.
Pourtant, à ce sujet, je n'ose trop me plaindre,
Le mal n'est pas si grand que j'eusse pu le craindre,
Car m'ayant tout donné, puis m'ayant toute ôté,
Le Seigneur tout-puissant, dans sa sage bonté,
Ma frappé seulement de calvitie étroite,
Qui permet, le matin, qu'à gauche ou bien à droite
Je prélève aisément quinze ou seize cheveux
Pouvant se ramener par devant, si je veux.
Oui vraiment de son mieux on s'applique avec rage
A réparer des ans l'irréparable outrage,
Heureux quand on parvient, à force de savoir,
A faire un vieil hôtel d'un antique manoir.
Il n'en est pas moins vrai, sombre destin des choses,
Que ma beauté vécut ce que vivent les roses,
Et que le frais attrait de mes joyeux vingt ans
S'est enfui pour jamais sur les ailes du temps,
Ne me laissant, hélas ! c'est ce qui me tracasse,
Que les tristes débris d'une laide carcasse
Qui flotte, loque humaine, et fait peur à l'amour,
Comme un épouvantail aux oiseaux d'alentour,
Mais qu'y faire ?... Malgré toutes les patenôtres,
Il faut bien en passer par où passent les autres,
Et si d'amers regrets vous viennent assaillir,
Il est encore heureux que l'on puisse vieillir.

A L'AMI D. P.

en remerciement pour l'envoi de son almanach
de *Paris et d'Ailleurs.*

« Le temps irréparable fuit »
A dit notre divin Virgile,
Le temps, qui de son pas agile
Vers le but final nous conduit.
Où nous mène-t-il de la sorte ?
Quel chemin s'ouvre sous nos pas,
Qui doit précéder le trépas?
Puisque nul ne le sait, qu'importe !
Laissons donc là les vains frissons,
L'inconnu dont l'âme s'épeure,
Et, faisant nos soixante à l'heure,
Puisqu'il faut vieillir, vieillissons.

A quoi bon les frayeurs du doute,
Les regrets du passé défunt ?
Grisons-nous plutôt du parfum
Des fleurs que nous cueillons en route.
Nargue la tristesse et l'ennui,
Et fi des farouches alarmes !
Qui préfère le rire aux larmes
Est bien le vrai sage aujourd'hui.
Un almanach succède à l'autre,
Salut au nouvel an qui vient,
Et respectons comme il convient
Saturne et sa barbe d'apôtre.

Chassons de l'esprit et du cœur
Le tourment de l'instant qui passe,
Ignorons le fond de la tasse
Tant qu'on y voit de la liqueur ;
Et plaignons ces rêveurs moroses
Qui gémissent sur les hiers
Et ne songent qu'aux noirs hivers
Quand sous leurs doigts naissent les roses.
La vie est courte, on le sait bien,
Et pour d'aucuns peu charitable,
Mais c'est là de l'inéluctable,
Ni vous ni moi n'y pouvons rien.
Acceptons donc sans amertume
Ce que nous offre le présent
Et cet almanach bienfaisant
Que nous vaut l'antique coutume,
Qu'il soit *de Paris, ou d'Ailleurs*.
Et puis, bon vieux Temps, à tout prendre,
Toi seul encore sais nous rendre
Le vin et l'amitié meilleurs.

MAURICE BOUCHOR

Maurice Bouchor, né à Paris en 1855. Avait à peine dix-neuf ans lorsqu'il publia son premier volume de vers, les *Chansons joyeuses*, qui eurent un très grand succès. Tenant toutes les promesses de ce début, a donné depuis une longue série d'œuvres brillantes qui l'ont classé définitivement parmi nos meilleurs poètes.

BIBLIOGRAPHIE

Les chansons joyeuses (1874); *Les poèmes de l'Amour et de la Mer* (1876); *le Faust moderne* (1878); *Contes parisiens*, en vers (1880); *Dieu le veut*, drame en cinq actes et six tableaux (1888); *Les Symboles*, poèmes (1888): *Tobie*, légende biblique en vers et cinq tableaux (1889); *Noël ou le Mystère de la Nativité*, en vers (1890); Trois mystères : *Tobie*, *Noël*, *Sainte Cécile* (1892); *Les Mystères d'Éleusis*, pièce en quatre tableaux et en vers (1894); *Les Symboles*, nouvelle série (1895); *Les Chansons de Shakespeare* (1896); *Conte de Noël*, un acte, en vers (1897); *Chants populaires pour les écoles* (1897); *Aux femmes d'Alsace* (1897); *La Chanson de Roland*, traduction en vers (1898); *Philoctète*, traduction (1898); *Vers la pensée et vers l'action* (1899); *Les Yeux de Kounâla*, légende bouddhique, en trois actes; *A la recherche d'un juste*, mystère laïque et social; *La Paix*, pièce en trois actes; Le *Poëme de la vie humaine*, quatre séries. *Nouvelles chansons pour nos enfants.* Enfin de nombreux articles de critique littéraire, musicale, artistique, des traductions de l'anglais et des notes de voyage qui ont paru à diverses époques dans différents journaux.

UN HYMNE EN L'HONNEUR DE MAITRE FRANÇOIS

Par Rabelais, mon grand ancêtre,
Je veux qu'on m'envoie à Bicêtre
Si homards cuits et cardinaux
Près de nous ne se montrent blêmes,
Et si nos ventres pour emblèmes
Ont autre chose que tonneaux.

Le rire est le propre de l'homme,
S'écriait-il. Et qu'est-ce, en somme,
Que la vie? Un peu moins que rien,
L'ombre fugitive d'un rêve;
C'est un ballon gonflé qui crève
En plein essor aérien.

Bien qu'elle nous semble si chère,
C'est une vanité légère.
Et je m'irais douloir? Merci!
Voici bien toute ma pensée :
C'est le fait d'une âme insensée,
Pour si peu prendre grand souci.

A boire! à boire! et qu'on verse
Le joyeux vin qui se disperse
Dans tout mon corps plein de frissons,
Par qui mon sang bout et s'allume
Et qui me jette sur ma plume
Pour écrire mille chansons.

O vieux vin, que je te révère!
Je tiens l'oubli dans mon grand verre,
Et d'un coup je le veux vider.
Je veux, couronné de verveines,
Le sentir glisser dans mes veines,
Me pénétrer et m'inonder.

Sur le parquet jonché de roses,
Je veux, affranchi des névroses
Qui me serraient hier le front,
Me coucher tout du long pour boire;
Et la tristesse et l'humeur noire
Dans ma bouteille se noîront.

Je suis chargé de mainte faute;
Mon corps diabolique est l'hôte
D'un tas de vices peu chrétiens;
Mais, quand j'ai bu, je sens mon âme
Doucement se fondre à la flamme
De nos familiers entretiens.

Alors, je trouve toute chose
Adorable. Je ris sans cause;
Et — toi qui m'entends, tu riras! —
J'ai des tendresses si profondes
Que je voudrais presser les mondes
Dans l'étreinte de mes deux bras.

Ah! quand j'ai bu, plus de superbe!
Je ne foulerais un brin d'herbe
Sans bien lui demander pardon;
Toute haine, tout noir délire
S'évanouit dans le grand rire
Du joyeux curé de Meudon.

SONNET ROMANTIQUE

Terreur des jeunes demoiselles
Qui vont au Cours tous les matins,
Nos grands chapeaux battent des ailes
Dans le cerveau des Philistins.

Mais nous qui des siècles éteints
Rallumons quelques étincelles,
Nous laissons crier les crécelles
Et nous prenons des airs hautains.

Ruisselants de splendeurs passées,
En ce siècle laid, ignorons
Les vertus mal rapiécées ;

Et donc, palpitent sur nos fronts
Les hauts Rubens pointus ou ronds
Qui font de l'ombre à nos pensées.

Les Chansons joyeuses, Charpentier.

MAURICE BOUKAY

Maurice Boukay. C'est sous ce nom que s'est fait connaître, comme poète et chansonnier, Maurice Couyba, sénateur de la Haute-Saône, qui, jeune encore, a su se faire, dans le monde politique, une situation des plus enviables. Issu d'une famille prolétarienne, il peut, à bon droit, se dire le fils de ses œuvres. Licencié ès-lettres, licencié d'histoire, agrégé de l'Université, il débuta par le professorat. Apôtre infatigable de la bonne chanson, et vice-président de l'œuvre de la *Chanson française*, créée pour les « fauvettes parisiennes » par Ernest Chebroux et Lucien Descaves, il a lutté vigoureusement contre l'invasion du couplet pornographique au café-concert, et développé ses idées dans maints articles de journaux et de revues, puis en des conférences à la Bodinière et aux Quat'Z'Arts ; mais il prêcha surtout d'exemple en publiant plusieurs volumes de chansons dont on apprécie unanimement l'allure aisée, en même temps que la forme impeccable.

Chansons de Jeunesse ; Chansons d'Amour ; Nouvelles Chansons ; Chansons Rouges ; Chansons du Peuple, toutes ces œuvres procèdent d'une inspiration diverse et décèlent des préoccupations de tout ordre.

Verlaine a dit dans la préface des *Chansons d'amour* de Boukay : « Voici donc enfin retrouvée la « bonne chanson », la chanson simple et vivante, dans le goût de

Pierre Dupont, avec je ne sais quoi de la grâce du XVIII[e] siècle et la poésie vraie ; le cri, en quelque sorte, de la passion, le chant vibrant, la simplicité, la note vraie du cœur ».

C'est grâce à vous, lui écrivait Sully-Prud'homme, en exergue de ses *Nouvelles Chansons*, que l'esprit a recouvré ses droits dans le domaine de la chanson, cet esprit qualifié gaulois, qui n'empoisonne pas ses traits, mais, au contraire, en assainit la pointe trempée de bon sens, de justice et de charité même, car souvent les piqûres en sont vengeresses de la misère.

Si nous en croyons ses amis, Maurice Boukay nous réserve au théâtre et ailleurs plus d'une surprise.

TON NEZ

I

Ton nez semble un petit gamin
Retroussé plus qu'il n'est d'usage,
Et narguant, le long du chemin,
Tous les amoureux au passage.

Ah ! de ton nez, de ton nez,
Tous les nez sont étonnés.

II

Quand il va sous les cieux, le soir,
De la Nuit déchirant les voiles,
La Lune à ton nez dit : Bonsoir !
Et ton nez dit : Zut ! aux étoiles.

Ah ! de ton nez, de ton nez,
Tous les nez sont étonnés.

III

Il palpite aux moindres frissons,
Et tend ses narines frileuses
Vers l'ivresse des floraisons
Et les parfums des nuits fièvreuses.

Ah ! de ton nez, de ton nez,
Tous les nez sont étonnés.

IV

Sur quel moule a-t-il été pris?
Vient-il d'Espagne ou de Cocagne ?
C'est un article de Paris :
On fit son baptême au Champagne.

Ah ! de ton nez, de ton nez,
Tous les nez son étonnés.

V

Boucher dessina son contour ;
L'Amour y mit ses ailes folles.
En l'honneur des nez d'alentour,
Beau nez, faites vos cabrioles !

Ah ! de ton nez, de ton nez,
Tous les nez sont étonnés.

Nouvelles Chansons, E. Flammarion.
Musique de Paul Delmet, chez Enoch.

STANCES A MANON

I

Manon, voici le soleil,
C'est le printemps, c'est l'éveil,
C'est l'Amour, maître des choses,
C'est le nid dans le buisson.
Viens éprouver le frisson
Du bleu, de l'or et des roses !

II

Laisse-moi, dans tes grands yeux,
Goûter l'infini des cieux
Et l'ivresse de ton âme...
Laisse-moi, dans tes bras blancs.
Bercer mes rêves troublants
Et mon désir qui se pâme.

III

Verse, verse tes baisers
A mes sens inapaisés,
Jusqu'à la dernière goutte...
J'aime ton cœur inhumain ;
Tu me trahiras demain,
Mais, ce soir, je t'aurai toute !

IV

Qu'importent les trahisons
Des lèvres que nous baisons,
Si les lèvres sont jolies !...
Oublions les vains discours,
Aimons, les beaux jours sont courts
Et c'est l'heure des folies !

Chansons d'amour, E. Dentu, 1893.
La musique de Paul Delmet, chez Gregh, éditeur, Paris.

TU T'EN IRAS LES PIEDS DEVANT

I

Tu t'en iras les pieds devant,
Ainsi que tous ceux de ta race,
Grand homme qu'un souffle terrasse,
Comme le pauvre fou qui passe
Et, sous la lune, va rêvant
De beauté, de gloire éternelles,
Du ciel cherché dans les prunelles,
Au rythme pur des villanelles.
Tu t'en iras les pieds devant!

II

Tu t'en iras les pieds devant,
Roi, guerrier, juge, aristocrate,
Et toi qui voulais, démocrate,
Bâtir la maison de Socrate,
Pleine d'amis dorénavant.
Tu posais la dernière pierre ;
Un traître survient par derrière ; —
Jésus fut trahi par saint Pierre. —
Tu t'en iras les pieds devant!

III

Tu t'en iras les pieds devant,
Duchesse aux titres authentiques,
Catin qui cherches les pratiques,
Orpheline aux navrants cantiques,

Vous aurez même abri du vent,
Sous la neige, en la terre grise,
Même blason, même chemise.
Console-toi, fille soumise !
Tu t'en iras les pieds devant !

IV

Tu t'en iras les pieds devant,
O toi qui mens quand tu te signes,
Maîtresse, qui liras ces lignes,
En buvant le vin de mes vignes
A la santé d'un autre amant.
Brune ou blonde, être dont la grâce
Sourit comme un masque grimace,
Voici la Camarde qui passe :
Tu t'en iras les pieds devant.

V

Tu t'en iras les pieds devant,
Grave docteur qui me dissèques,
Prêtre qui chantes mes obsèques,
Bourgeois, prince des hypothèques,
Riche ou pauvre, ignorant, savant !
Camarade, au grand phalanstère,
Nous aurons tous six pieds de terre ;
Vers la Justice égalitaire,
Tu t'en iras les pieds devant !

Nouvelles Chansons, E. Flammarion.

La musique de Marcel Legay, chez Ondet, éditeur.

ARISTIDE BRUANT

Aristide Bruant, né à Courtenay (Loiret), le 6 mai 1851. Fit d'abord d'excellentes chansons pour le café-concert, où quelques-unes, d'une spirituelle fantaisie, telles que la *Chaussée Clignancourt*, brillamment lancée par Paulus, l'*Enterrement*, *Henri IV a découché*, eurent de réels succès, puis entra au *Chat Noir*, de Rodolphe Salis et enfin fonda son cabaret le *Mirliton*. Cet établissement, bientôt à la mode, devint le rendez-vous des gens du meilleur monde. Le Tout-Paris élégant y vint en équipages; horizontales de grande marque et honnestes dames de toute lignée y accouraient, moins pour le plaisir d'applaudir d'admirables chansons que dans l'espoir de s'encanailler un peu et de s'entendre invectiver par Bruant, qui en chemise rouge, se promenant de long en large à travers les tables, ne ménageait à ses clients ni les apostrophes incongrues, ni les épithètes salées. A défaut de lui, on était *engueulé*, selon toutes les règles de l'art, par le chœur dûment stylé des consommateurs habituels Le public, prévenu des us de la maison, n'avait garde de se fâcher et acceptait tout avec une sérénité souriante.

« Les chansons et monologues de Bruant, a dit Laurent Tailhade, dans l'étude magistrale qu'il lui consacre, demeurent comme un précieux tableau, comme un document de tout premier ordre sur la vie des classes fainéantes à la fin du XIXe siècle. C'est un vaste

« panorama où défilent, dans leur accoutrement spéci-
« fique et leur geste représentatif, les mendiants, les no-
« mades, les bohèmes de Paris, les nymphes du trottoir,
« les « messieurs du dimanche », tout ce monde ironique
« et besogneux qui va de la prison à l'asile de nuit, en
« passant par le dépôt, qui blague, chante, frappe, jeûne,
« tue et meurt, avec la même insouciance ricaneuse; qui
« ne dîne que rarement, ne pleure qu'à ses moments
« perdus, qui, parfois, manque de pain, mais n'est ja-
« mais à court d'esprit.

« Bruant, comme tous les artistes véritables et les
« poètes doués, a, dans son œuvre si véridique, si amère,
« des coins de tendresse imprévus et délicieux. D'un trait
« cursif, il marque l'émotion vive que sur l'intellect em-
« bryonnaire de ses personnages, produisent l'éternelle
« beauté des choses et le retour du mois de mai.

« Il découvre chez la fille du trottoir l'expression nette
« et juste qui met son pauvre chiffon de lettre au ni-
« veau des plus émouvantes élégies.

« Artiste violent et contenu, il possède un champ de
« vision borné à dessein, mais, par cela même, d'une
« clarté sans pareille, un microscome où s'inscrivent
« durement — comme les silhouettes noires sur la ru-
« brique des poteries étrusques — les personnages qu'il
« a vus. Il connaît leurs émotions comme leurs appétits.
« Il connaît le mot inoubliable qui les fixe pour tou-
« jours.

« Bruant — conclut Laurent Tailhade — pour avoir osé peindre avec une franchise entière, sans hypocrisie et sans atténuation, le monde hétéroclite qui vit en dehors des lois, pour en avoir noté l'idiome avec un goût très artiste, a conquis et gardera dans le Parnasse contemporain une place mémorable qui n'appartient qu'à lui ».

BIBLIOGRAPHIE

Dans la Rue (1889). — *Dans la Rue*, 2e volume (1895). — *Chansons nouvelles* (1895). — *Sur la Route*.

PHILOSOPHIE

Va, mon vieux, va comme j' te pousse,
A gauche, à doit' va, ça fait rien,
Va, pierr' qui roule amass' pas mousse,
J' m'appell' pas Pierre et je l' sais bien.
Quand j'étais p'tit, j' m'app'lais Emile,
A présent on m'appelle Eloi ;
Va, mon vieux, va, n' te fais pas d'bile.
T'es dans la ru', va, t'es chez toi.

Va, mon vieux, pouss' toi d' la ballade
En attendant l' jour d'aujord'hui ;
Va donc, y a qu' quand on est malade
Qu'on a besoin d' pioncer la nuit ;
Tu t' portes ben, toi, t'as d' la chance,
Tu t' fous d' la chaud, tu t' fous d' la froid,
Va, mon vieux, fais pas d'rouspétance,
T'es dans la ru', va, t'es chez toi.

De quoi donc?... On dirait d'un merle,
Ej' viens d'entende un coup d' sifflet!...
Mais non, c'est moi que j' lâche eun' perle,
Sortez donc, Monsieur, s'i' vous plait...
Ah! mince, on prend des airs de flûte,
On s' régal d'un p'tit quant-à-soi...
Va, mon vieux, pèt' dans ta culbute,
T'es dans la ru', va, t'es chez toi.

D'abord ej' comprends pas qu'on s' gêne,
Ej' suis ami d' la liberté,
J' fais pas ma Sophi', mon Ugène,
Quand ej' pète, ej' dis : j'ai pété.
Et pis nous somm' en République,
On n'est pus su' l' pavé du roi ;
Va, va, mon vieux, va, pouss' ta chique,
T'es dans la ru', va, t'es chez toi.

GRELOTTEUX

Vrai... 'ya des mois qu'on n'a pas d'veine.
Quand j' dis des mois, j' sais pas c'que j' dis ;
J' m'ai toujours connu dans la peine,
Sans un pélot, sans un radis...
Ça s'rait pas trop tôt que j' boulotte,
J' vas tomber malade, à la fin,
I' fait chaud et pourtant j' grelotte !
C'est-i' la fièvre ou ben la faim ?

Nom de Dieu ! j' suis pas à mon aise,
C'est épatant... j' sais pas c' que j'ai,
Avec ça j'ai la gueul' mauvaise...
C'est pourtant pas c' que j'ai mangé.
Si j'aurais mangé d' la gib'lotte,
Ça sentirait meilleur ; c'est fin,
C'est bon, c'est chaud... ah ! c' que j' grelotte !
C'est-i' la fièvre ou ben la faim ?

Allons bon, v' là mes dents qui claquent !...
J' sais pas c' que j'ai, c'est épatant :
J'entends les os d' mes jamb's qui plaquent
Cont' les parois d' mon culbutant.
J' suis foutu si j'ai la tremblotte,
J' suis pus daufier, j' suis pas dauphin,
J' peux pas m' soigner... ah ! c' que j' grelotte !
C'est-i' la fièvre ou ben la faim ?

Et pis j' sens la sueur qui m' coule,
A fait rigol' dans l' creux d' mon dos ;
J' vas crever, j'ai la chair de poule,
C'est fini... tirez les rideaux.
Bonsoir la soc'..., mon vieux Alphonse.
I' vaut p't' êt' mieux qu'ça soy' la fin ;
Ici-bas, quoi qu' j'étais? un gonce...
Là-haut j' s'rai p't êt' un séraphin.

CÔTIER

Psit!... viens ici, viens que j' t'accroche,
V'la l'omnibus, faut démarrer!
Ruhau!... r'cul' donc, hé! têt' de boche!
Tu vas p't êt' pas t' foute à tirer
Au cul? T'en as assez d' la côte?
T'as déjà soupé du métier?
Mais tu peux pus en faire un aute,
Te v'la comm' moi; te v'là côtier.

Dia! qué qu' tu f'sais dans ta jeunesse?
T'as p' t' êt' ben couru à Longchamp,
T'as p't êt' été l' cheval d'Ernesse
Quand i' la donnait dans les camps;
Hein, mon colon, tu f' sais ta gueule,
Tu marquais l' pas aux porte-sac,
Aujord'hui, c'est moi que j' t'engueule,
Psit! viens ici, hé! Cavaignac.

Quéqu' tu r'gard'? eun' jument qui pisse;
Ça t' fait donc encor de l'effet?
Vrai, j' t'aurais pas cru si novice,
Les femm's!... tiens.. (Il crache.) v'là l'effet qu'ça m' fai
Viens, mon salaud, viens, guide à gauche,
T'es trop vieux, va, pour dérailler,
D'ailleurs, c'est pour ça qu'on t'embauche :
Tu n'es pus bon qu'à travailler.

Ça t'étonn'?... ben vrai, tu m'épates :
C'est la vi'... faut porter l' licou
Tant qu'on tient un peu sus ses pattes
Et tant qu'on peut en foute un coup.
Et pis après, c'est la grand'sorgue,
Toi, tu t'en iras chez Maquart,
Moi, j'irai p't êtr' ben à la Morgue,
Ou ben ailleurs... ou ben autr' part.

Dans la Rue.

GEORGES COURTELINE

Moinaux (Georges), dit Georges Courteline. Né à Tours, le 25 juin 1860, fils de l'auteur dramatique Jules Moinaux. Fit ses études au collège de Meaux (1871-1877) puis son service militaire au 13e chasseurs à cheval, en garnison à Bar-le-Duc. Rapporta de son court passage au régiment une série d'études militaires, *Les Gaîtés de l'Escadron*, *Le train de 8 h. 47*, *Lidoire et Potiron*, etc. qui obtinrent, chez Flammarion, de grands succès de librairie. Publia chez le même éditeur : *Les Femmes d'Amis* (1888). *Les Ronds de cuir* (1892). *Boubouroche* (1894). *Ah! Jeunesse* (1896) et réunit sous le titre *Les Marionnettes de la Vie* une certaine quantité d'actes parmi lesquels il convient de citer *Boubouroche*, *La Peur des coups*, *Le Gendarme est sans pitié*, *L'Article 330*, *Monsieur Badin*, *Un Client sérieux*, *Lidoire*, *Théodore cherche des allumettes*, *Les Boulingrin* et le *Droit aux étrennes*, comédies qui, à force d'être reprises — pour la grande joie du public — sont devenues pour ainsi dire classiques.

On a encore de lui, indépendamment d'une adaptation a la scène des *Gaîtés de l'Escadron* (Ambigu 1896), Edouard Norès, collaborateur, *Le Commissaire est bon enfant* (Gymnase, 1899, Th. Antoine, 1900), Jules Lévy, collaborateur, *Les Balances* (Th. Antoine, 1901). *La Paix chez soi* (Th. Antoine, 1903 et Comédie Fran-

çaise, 1906), et enfin la *Conversion d'Alceste*, un acte, en vers (Comédie Française, 1905). A, en outre, longtemps collaboré à l'*Echo de Paris*, puis au *Journal*, où il publia une grande quantité de contes, nouvelles et fantaisies, réunies depuis en volumes.

Georges Courteline s'est fait une place à part dans la littérature contemporaine par sa verve comique, son esprit d'observation, la justesse et la vigueur de ses études satiriques et enfin par son écriture châtiée, pittoresque et impeccable. Les lettrés attendent avec impatience l'entrée de *Boubouroche*, une des meilleures comédies modernes, au répertoire de la Comédie-Française.

LES ANIMAUX MALADES DE LA FAIM

... Tout le monde sait que les bêtes du Jardin des Plantes sont insuffisamment nourries...
(*Eclair*, octobre 1890).

La scène se passe au Jardin des Plantes

UNE PANTHÈRE, allant et venant dans sa cage.

Par l'ombre de Brutus, quelle fâcheuse affaire!
O panthères de l'un et de l'autre hémisphère,
Mes sœurs, il faut nous insurger!
On se lasse, à la fin, de ne jamais manger.

UN CHACAL.

Endroit charmant, où du repas l'heure est un leurre!

UN RHINOCÉROS.

Huit jours bientôt, huit jours qu'on nous dit: « Tout à l'heure

UN RENARD, en appelant au public.

La charité! La charité!
Je suis aveugle et même atteint de cécité.
Vous qui passez, ayez pitié de moi, de grâce!

UNE BREBIS, maigre.

Je fus dodue.

UNE GÉNISSE, efflanquée.

Il fut un temps où j'étais grasse.
O jours lointains de graisse et d'allégresse, adieu!

LES TIGRES

Qu'on nous foute au moins du cheval, cré nom de Dieu!

L'ÉLÉPHANT.

Mon appétit que le grand air avive
Fait gronder en mes flancs de fâcheuses rumeurs.

L'OURS, cessant de lécher sa patte.

Du banquet de mon pied, infortuné convive,
J'ai vécu huit jours et je meurs.

LA GIRAFE.

Que fait la Chambre? A quoi songent donc nos édiles?

LES CROCODILES, éplorés.

Ayez pitié des bons et pauvres crocodiles!

LES CAÏMANS

Ayez pitié des bons caïmans ingénus;

LES ALLIGATORS

Ayez pitié des alligators méconnus.

Duo des Gorilles et des Orangs-outangs

Air de : *Geneviève de Brabant*

LES GORILLES.

Nous sommes les petits gorilles.

LES ORANGS-OUTANGS.

Nous sommes les orangs-outangs.

LES GORILLES.

Nous montrons à travers nos grilles

LES ORANGS-OUTANGS.

Nos derrières, de temps en temps.

LES GORILLES.

En nos rousses toisons fourmille

LES ORANGS-OUTANGS.

La puce et le pou militant...

ENSEMBLE

Ah! qu'il est beau d'être gorille!
Qu'il est beau d'être orang-outang!

II

LES ORANGS-OUTANGS.

Devant le buffet vide où brille

LES GORILLES.

L'absence de réconfortants,

LES ORANGS-OUTANGS.

Gorilles, dansons le quadrille

LES GORILLES.

Dansons la valse, orangs-outangs.

LES ORANGS-OUTANGS.

Et puisque la faim nous tortille,

LES GORILLES.

Chantons en chœur, c'en est l'instant :

ENSEMBLE.

Ah! qu'il est beau d'être gorille,
Mais que c'est un sort dégoûtant!

UN JEUNE DAIM.

Ça! l'on crève de faim en cet endroit champêtre!

UN VIEUX CERF.

Jeune enfant! Tu t'en aperçois?

UNE BICHE.

Tout est là : paître ou ne pas paître!
Je vous le dis en vieux françois.

L'AUTRUCHE, *expirante*.

Je défaille! mes yeux s'emplissent de ténèbres...

UN VIEUX CHEVAL, *pensif*.

Si je pouvais entrer dans les pompes funèbres !

A L'AVEUGLETTE

En baisant sa gorge lisse
Comme la chair d'un bébé,
Advint que mon cœur novice
Est entre ses seins tombé.

De ce fait divers la belle
Me voyant tout confondu :
« Bah! Ne pleurez pas, dit-elle,
« Votre cœur n'est pas perdu.

« L'incident n'est que bizarre;
« Pourquoi s'en effaroucher?
« Puisque votre cœur s'égare,
« Il le faut aller chercher ».

A ce conseil vraiment sage,
Qu'un sourire accompagnait,
Ma main prompte en son corsage
Disparut jusqu'au poignet.

Et, dans les flots de guipure,
Cherchant mon cœur à tâtons,
J'avançais à l'aventure,
Avec mes doigts pour bâtons.

Mais, plus je prenais à tâche
De fouiller les bons endroits,
Plus il m'échappait, le lâche,
Et glissait entre mes doigts.

Je m'attachais sur sa trace,
Fougueux, rageur, entêté;
J'ignore jusqu'où la chasse,
Jusqu'où la chasse eût été!

Mais, déjà, de ces chairs douces,
Ma main, scrutant l'horizon,
Percevait au cœur des mousses
Une exquise floraison.

Quand...

— Ne vous gênez pas, vous savez, dit doucement cette femme charmante. Si des fois vous n'aimiez pas ça, vous pourriez demander de la bière.

LE PRINCIPAL TÉMOIN

Tragédie en vers, mêlée de prose

Une clairière dans la forêt de Saint-Germain.

Comme horizon : une ceinture d'immobiles futaies qu'a dorées l'automne de tons de rouille.

Comme plafond : un lourd ciel pommelé où rampent des chaos de montagnes aux crêtes argentées de blanc pur.

A une centaine de pas l'un de l'autre, affectant de ne pas se voir, deux messieurs au visage grave arpentent fiévreusement le terrain. Ils sont vêtus de noir des pieds à la tête, et, des collets dressés de leurs redingotes, ils dissimulent leurs faux-cols dont la blancheur risquerait de s'offrir comme une cible au visé de l'adversaire.

A égale distance de chacun d'eux : le groupe des témoins. Le directeur du combat — un grand monsieur à longue barbe, de qui les mouvements de tête balancent la colonne lumineuse d'un irréprochable chapeau de soie — bourre méthodiquement un pistolet en tenant à ses assesseurs des discours fort intéressants sans doute, mais qui s'évaporent dans le vent et dont les deux adversaires tâcheraient en vain de pénétrer le sens.

LE COMBATTANT GRENOUILLOT, qui cause tout seul, en attendant le moment de passer à de plus périlleux exercices.

Le ciel d'octobre est gris et la forêt est rousse;
L'automne se repaît de décès. — J'ai la frousse,
Et l'angoisse en sueur glace mon front.

Un temps.

Pourquoi
Diable, ai-je été cocufier cet iroquoi?
S'il m'allait, de son plomb lancé d'une main sûre...
Dieux immortels, veillez!

Lyrique :

Et quant à toi, Luxure,
Fruit de l'arbre du mal au jardin de Satan,
Sois maudite! Ote-toi de mon chemin! Va-t-en!

Ecole du péché qui nous as pour élèves,
Toi qui nous mets au cœur le fiel, aux mains les glaives;
Toi qui plombes les teints et cernes les yeux creux
Et qui fais s'éplumer les pauvres coqs entre eux.
Fuis, te dis-je! Hâte-toi vers un autre rivage!
De mon cœur, où la peur exerce son ravage,
Fous le camp!

Longue et mélancolique rêverie

Echanger six balles!... A vingt pas!...

Brusque agacement.

Ah! ça, ce principal témoin n'en finit pas!

Et le fait est qu'il n'en finit pas, ce témoin. Terriblement lent au gré du combattant Grenouillot, lequel, les nerfs sous pression, donnerait gros pour que l'honneur fut enfin proclamé satisfait, il s'obstine, depuis dix minutes, à bourrer, d'une même baguette, le canon d'un même pistolet. Pourquoi? On n'en sait rien.

LE COMBATTANT GRENOUILLOT.

C'est exaspérant!

Un temps.
Continuation du jeu de scène du principal témoin.
Soudain :

LE COMBATTANT GRENOUILLOT, en proie au déchaînement des tardifs repentirs.

Non, mais quel besoin avais-je
De goûter ce bonbon au goudron de Norvège?
Ce noir pruneau? ce sec hareng-saur dont la peau
Flasque, se ride et tremble au vent comme un drapeau?...
Quoi! j'ai pu, de ce monstre enjuponné qu'adorne
Le semblant d'à-peu-près d'un vague fessier morne
Et de qui le corset fermé sur des manquants
Evoque les murs nus des logements vacants,
Envolupter les yeux énormes de dorade?...
Hélas! oui... C'était la femme d'un camarade;
Par conséquent l'attrait d'un plaisir interdit...
L'homme n'est qu'un fourneau; c'est Pascal qui l'a dit.

Né pour suivre tout droit et simplement la file
Des matins et des soirs que la Parque lui file,
En cueillant au hasard de la main les fruits mûrs
Dont l'été fait danser les ombres sur les murs,
Il lui faut le fumet des voluptés fraudées
Et des lapins tirés sur les chasses gardées!...

Il hausse les épaules, écœuré, a l'envisagé de la perversité humaine. Cependant, à vingt pas de là, le principal témoin bourre toujours son même pistolet, en sorte que c'est vraiment à en devenir enragé. De temps en temps seulement, le poing droit immobilisé sur le canon de l'arme où la baguette demeure plongée, il interrompt l'allée et venue automatique de sa dextre pour questionner les autres témoins, tournant tour à tour vers chacun de ces messieurs son visage ruisselant du désir de convaincre; puis, visiblement satisfait d'avoir en effet convaincu, il reprend le cours de son petit exercice.

LE COMBATTANT GRENOUILLOT, les dents serrées sur des fureurs qui se contiennent :

Paquet!...

Nouveau temps.
Le principal témoin continue à bourrer son arme.

LE COMBATTANT GRENOUILLOT, qui reprend le fil de son discours.

Et ça finit toujours, bien entendu,
Par le retour fâcheux autant qu'inattendu
Du mari, qu'on croyait bien loin. Sur quoi, la turne
Conjugale s'emplit de vacarme nocturne :
Cris de moutard à l'eau froide débarbouillé ;
Coups, qui ne partent pas d'un revolver rouillé;
Le plafond qui s'effrite en débris de coquille
Sur le satin piqué du couvre-pied jonquille;
Et le sursaut des murs sous des coups de bélier!
Et la vieille qui gueule : « Au feu! » dans l'escalier!
Enfin, tout le scandale affreux de l'adultère
Grondant comme le flanc tourmenté d'un cratère!...
Puis, c'est le châtiment, malfaiteur embusqué
Derrière l'aléa d'un pistolet braqué;

Les coups de feu sonnent dans l'air comme des claques,
L'herbe verte, soudain rougeoyante de laques...

Il soupire.

Ah ! j'ai regret d'avoir fait cet homme cocu.

Brusquement.

Si je pouvais donner de mon pied dans le cul
Au principal témoin, j'y prendrais, Dieu me damne,
Plus de plaisir qu'à la lecture de Peau d'Ane !
Certes, j'en ai connu pour avoir du culot ;
Ça ne fait rien ; je veux repousser du goulot
Au point d'en ébranler les gens sur leurs rotules,
Et prétends que mon nez se couvre de pustules.
Si j'ai jamais rien vu pour être comparé
Au démontant toupet de ce fils de curé !
Oui, je le hurle en le clairon d'un vers ternaire :
Ce client-là n'est, nom de Dieu, pas ordinaire !

Il en a plein le dos, ce garçon ; et à vrai dire, il y a de quoi. Soudain, la patience lui échappe ; une colère s'empare de lui, et aussi l'impérieux besoin de tenir la clef du mystère. Il s'avance à pas de loup vers le groupe des témoins, incline le buste, la main au pavillon de l'oreille et demeure figé comme de la gelée de veau à entendre s'exprimer dans les termes suivants :

LE PRINCIPAL TÉMOIN, qui, commis-voyageur en vin, ne laisse perdre aucune occasion de placer sa marchandise :

— C'est un petit bordeaux excellent, naturel, et qui deviendra supérieur avec quelques années de bouteille. Je vous le laisserais à deux cent quinze francs, tout rendu, et c'est bien parce que c'est vous, car à ce prix-là, je ne gagne pas cent sous de commission

LE COUP DE MARTEAU

Au temps lointain où le dénommé Marc Lefort
Etait mécanicien sur la ligne du Nord,
Où le nommé Prosper-Nicolas Lacouture
Etait mécanicien sur la grande Ceinture,
Où les nommés Lafesse et Gustave Pruneaux
Etaient chauffeurs sur la ligne des Moulineaux
(Champ-de-Mars-Saint-Lazare); en ce même temps, dis-je
— Et cette vérité tient presque du prodige —
Le nommé Jean-Paul-Pierre-Antoine-Oscar Panais
Menait l'express sur la ligne du Bourbonnais.
C'était un grand garçon à l'humeur assagie
De bonne heure, vivant d'un verre d'eau rougie
Et d'un croûton de pain rassis barbouillé d'ail ;
Qui jamais n'eût emménagé sans faire un bail,
Et dont les gens disaient : « C'est une demoiselle ».
Contents de lui, ses chefs l'estimaient pour son zèle,
Prisaient fort son intelligence et trouvaient bon
Qu'il économisât sur ses frais de charbon.
Lesseps, un an, l'avait employé pour son isthme.
Par malheur, il était atteint de daltonisme,
En sorte que l'erreur de ses sens abusés
Lui montrait à rebours les tons interposés :
Il voyait le vert rouge et le rouge émeraude,
Fatalité ! Souvent, à l'heure où le soir rôde,
Vieux voleur, sur les toits embrumés des maisons,
Met un voile de rêve aux lointains horizons,
Où la nuit lentement jette ses tentacules,
Où sur la profondeur des fins de crépuscules
Les signaux allumés en feux rouges, verts, blancs,

Epouvantablement ouvrent leurs yeux troublants,
Oscar Panais sentait sa poitrine oppressée ;
Le front bas sous le poids trop lourd de sa pensée,
Il blémissait, songeant qu'il tenait en ses mains
Les clés de tant de sorts et tant de fils humains !
Cela devait finir de façon effroyable.
Un jour qu'il conduisait son train, le pauvre diable
(La neige à gros flocons tombant d'un ciel couvert)
Vit le disque fermé malgré qu'il fût tout vert.
Au lieu de ralentir, Panais, tendant l'échine,
Renversa la vapeur, fit stopper la machine.
Au même instant, le train de ballast trente-six
Arrivait et prenait le rapide en coccis [1].
Choc!!! Vainement Panais, la prunelle agrandie,
Sur le régulateur tient sa dextre roidie,
Fait hurler le sifflet aigu, gémir le frein,
Les wagons de ballast sont déjà sur son train !...
O splendeur de l'horrible ! O monstrueuse joie
Des yeux terrifiés et ravis ! Sur la voie
S'abattent lourdement les fourgons terrassés !
Le sang des morts ruisselle en l'herbe des fossés.
Cris ! pleurs ! sanglots ! spectacle atroce et magnifique !
Les pieds en l'air, près d'un poteau télégraphique,
La machine du train trente-six a sombré ;
La braise coule à flots de son sein éventré.
On entend : « Je me meurs ! Au secours ! » Une mère
Veut revoir son enfant aimé, sa fille chère.
On se cherche à travers les décombres, parmi
Les morts défigurés ; l'ami cherche l'ami,
La sœur cherche son frère ; un vieillard crie : « Auguste ! »
Un gros Anglais ganté de rouge, dont le buste

1. Licence poétique : « En coccis » est mis là pour « par derrière ».

Jaillit hors de la glace en miettes d'un coupé,
Hurle : « J'ai perdu mon chapeau; j'en ai soupé!
« Je ferai constater le fait par ministère
« D'huissier, et m'irai plaindre au consul d'Angleterre.
« Je veux d'indemnité dix mille francs au moins!
« Et vous, mes compagnons, vous serez les témoins ! »
Puis la nuit vint, sereine, et d'astres constellée...

. . . .

La Compagnie, un mois après, fut appelée
Devant les tribunaux, comme civilement
Responsable, et se vit condamnée amplement.
Les uns eurent cent francs, les autres davantage.
Le gros Anglais eut un chapeau neuf en partage,
Et chacun s'en alla, content, ayant son dû.
Touchant Panais, le jugement dit :
« Attendu
« Que Panais est un simple idiot, pas autre chose;
« Qu'il importe dès lors de le mettre hors de cause,
« L'acquitte, le renvoie indemne et l'interdit;
« Le prive de ses droits civils, ordonne et dit
« Qu'il sera dès ce soir reçu dans un asile
« Où, défrayé de tout, à titre d'imbécile,
« Il sera mis ès-mains des hommes dits de l'art ».
Or, j'ai vu ce pauvre être, hier, à Ville-Evrard.
Il est fou tout à fait, et se prend pour un disque!!!
Parfois, une heure ou deux, droit comme un obélisque,
Il demeure immobile, et sans un mot, tourné
Vers le mur de l'hospice, un mur illuminé
De soleil et qu'habille une frondaison verte,
Voulant dire par là que la voie est ouverte,
Puis, sur ses lourds talons, évoluant soudain,
Le dos au mur, alors, et le nez au jardin :
« Je suis fermé, dit-il, que le convoi recule! »
Et je ne trouve pas cela si ridicule.

CHARLES CROS

Charles Cros, savant, littérateur et poète français, né à Fabrezan (Aude) en 1842, mort à Paris en 1888. « On raconte de lui des choses extraordinaires, au milieu desquelles il est difficile de savoir où commence et où finit la légende. Dès l'âge de onze ans, dit-on, il parlait couramment l'hébreu; à seize ans, il l'enseignait avec le sanscrit. Il aurait eu pour élèves MM. Michel Bréal et Paul Meyer, professeur au collège de France. A dix-huit ans il entra aux Sourds-Muets comme répétiteur, après quoi il fit sa médecine. Il avait inventé, ou à peu près, le phonographe, bien avant Edison; en effet, il remit à l'Académie des sciences un pli cacheté contenant toute la théorie de cet instrument étrange qu'il appelait *paléophone*, le 30 avril 1876, distançant ainsi d'un an environ le célèbre inventeur américain. Charles Cros a encore découvert le secret d'obtenir certaines couleurs en photographie directement par le soleil, et il a publié un volume intitulé: *Solution générale du problème de la photographie des couleurs* (1869). On lui doit également une *Etude sur les moyens de communication avec les planètes* (1869). Sous le savant se cachait un écrivain des plus fantaisistes et un poète spirituel. On lui doit, paraît-il, la création du monologue. C'est par le *Hareng saur* qu'il s'affirma, du premier coup, comme un maître dans le genre extravagant. *Le Bilboquet* n'est pas moins célèbre. Chez lui, sous les gaîtés les plus macabres et

les excentricités les plus bouffonnes se cache toujours un fonds d'observation fine et pénétrante. »

Outre ce que nous avons déjà cité de ce pince-sans-rire de talent, mentionnons encore parmi ses œuvres : *Le Coffret de Santal* (1873), recueil de petits poèmes ; *Le Fleuve* (1875) avec huit eaux-fortes d'Edouard Manet ; une série de monologues, parue en 1883, et postérieurement : *L'Homme propre* ; *L'Homme qui a voyagé* ; *L'Obsession* ; *Le Voyage à Trois-Etoiles*, etc. Citons encore : *La Vision du grand canal des deux mers* (1888), bizarre petit poème en distiques.

DIXAIN

Sur des chevaux de bois enfiler des anneaux,
Regarder un caniche expert aux dominos,
Essayer de gagner une oie avec des boules,
Respirer la poussière et la sueur des foules,
Boire du coco tiède au gobelet d'étain
De ce marchand miteux qui fait ter lin tin tin,
Rentrer se coucher seul à la fin de la foire,
Dormir tranquillement en attendant la gloire
Dans un lit frais, l'été, mais, l'hiver, bien chauffé,
Tout cela vaut bien mieux que d'aller au café.

Le Coffret de Santal, Tresse et Stock.

LA CHANSON DES PEINTRES

Laques aux teintes de groseilles,
Avec vous on fait des merveilles,
On fait des lèvres sans pareilles.

Ocres jaunes, rouges et bruns,
Vous avez comme les parfums
Et les tons des pays défunts.

Toi, blanc de céruse moderne,
Sur la toile tu luis, lanterne.
Chassant la nuit et l'ennui terne

Outremers, cobalts, vermillons,
Cadmium qui vaut des millions,
De vous nous nous émerveillons.

Et l'on met tout çà sur ses toiles,
Copiant des femmes sans voiles,
Et le soleil et les étoiles

Et l'on gagne très peu d'argent,
L'acheteur, en ce temps changeant,
N'étant pas très intelligent.

Qu'importe ! On vit de la rosée,
En te surprenant, irisée,
Belle Nature bien posée.

L'ARCHET

Elle avait de beaux cheveux, blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Elle avait une voix étrange,
Musicale, de fée ou d'ange,
Des yeux verts sous leur noire frange.

Lui, ne craignait pas de rival,
Quand il traversait mont ou val,
En l'emportant sur son cheval.

Car pour tous ceux de la contrée,
Altière elle s'était montrée,
Jusqu'au jour qu'il l'eût rencontrée.

L'amour la prit si fort au cœur,
Que pour un sourire moqueur,
Il lui vint un mal de langueur.

Et dans ses dernières caresses :
« Fais un archet avec mes tresses,
Pour charmer tes autres maîtresses. »

Puis, dans un long baiser nerveux,
Elle mourut. Suivant ses vœux,
Il fit l'archet de ses cheveux.

Comme un aveugle qui marmonne,
Sur un violon de Crémone
Il jouait, demandant l'aumône.

Tous avaient d'enivrants frissons
A l'écouter. Car dans ces sons
Vivaient la morte et ses chansons.

Le roi, charmé, fit sa fortune.
Lui, sut plaire à la reine brune
Et l'enlever au clair de lune.

Mais, chaque fois qu'il y touchait
Pour plaire à la reine, l'archet
Tristement le lui reprochait.

Au son du funèbre langage,
Ils moururent à mi-voyage.
Et la morte reprit son gage.

Elle reprit ses cheveux, blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Le Coffret de Santal, Stock, éditeur, Paris.

HUGUES DELORME

Hugues Delorme, poète parisien, né à Avize (Marne). Moitié Champenois, moitié Normand (Rouen le réclame comme fils adoptif) il préfère la pomme au raisin et le Champagne au cidre.

Né pour faire des vers exclusivement, par la raison qu'il invente avec plus d'aisance dans le langage rimé qu'en simple prose, il a néanmoins écrit (seul ou en collaboration) une dizaine de vaudevilles et comédies en prose, et une trentaine de revues qui firent la fortune des théâtres de genre, des music-halls et des Tréteaux Montmartrois. Après avoir dit lui-même ses vers au *Carillon*, au *Chien Noir*, aux *Quat'z'arts*, à la *Roulotte*, pendant quatre années ,il a fait jouer des actes en vers au Théâtre Antoine, à la Renaissance, à l'Odéon. Profondément dévot aux grands poètes du XVIe siècle, ainsi qu'aux Romantiques et aux Parnassiens, Hugues Delorme est plus directement apparenté à Banville et Glatigny. Il présente de singulières affinités avec ce dernier, dont il arbore la taille démesurée et le mollet sans prétention.

Véritable poète au vers pittoresque et abondamment lyrique et à la verve comique, H. Delorme a donné à la scène (outre une quantité respectable d'*A-Propos* de *Parades* et de *Prologues*) les actes suivants :

Pierrot financier; *Yolande*, avec Emile Lutz; *La Marchande de Pommes* (Renaissance); *Sur la Lisière d'un Square* (Bodinière) ; *Au Coin d'un Bois* (d'après un conte d'Ibels-Joffrin) qui eut 122 représentations au Théâtre Antoine ; *L'homme Rouge et la Femme Verte*, avec Armand Numès (Théâtre Antoine); *Le Maître à Aimer*, en collaboration avec Pierre Veber (Odéon, Direction Antoine).

A, en outre, en ses cartons *Parthénie* (cinq actes, en vers, avec Bertrand Millanvoye): *Autour d'un puits*, un acte en vers avec Maurice Froyez; et, avec Georges Duval, une adaptation des *Peines d'Amour perdues*, de Shakespeare.

La librairie des Cents Bibliophiles a publié de H. Delorme un introuvable volume de vers *Quais et Trottoirs*.

Parmi ses pièces en prose, citons: *Le coup de minuit* (avec Francis Gally) un des actes les plus populaires, puisqu'il a atteint deux mille représentations (Paris et province); et deux comédies bouffes jouées avec succès à Cluny. *Mes oncles s'amusent* et *Ce veinard de Bridache* (toutes deux avec Francis Gally); une comédie en deux actes avec Maurice Desvallières. *Le bonheur d'en face*; *Mille Regrets* (un acte avec F. Gally) au Grand-Guignol, et, sur la même scène, *Casino, Hôtel, Jeux* (avec Numès); aux Mathurins, *Le chemin de traverse* (avec Quillardet) et *La femme de César*, opérette, musique Rodolphe Berger.

Termine avec Claude Terrasse et F. Gally une opérette de cape et d'épée en trois actes: *Cartouche*.

LE POISSON ROUGE ET LE BROCHET

Fable

Il se pourra (car tout arrive)
Que l'on dise : « Je la connais ! »
Mais cette fable un peu naïve
Est traduite du japonais :

Un vieillard, savant ou poète,
Possédait un aquarium.
Deviner l'homme dans la bête,
Tel était son critérium.

Et pour cet examen sévère.
Il avait placé tout exprès
Dans sa grande cage de verre
Un poisson aux reflets pourprés,

Un miniscule poisson rouge
Au gros œil noir exorbité,
Qui toujours se trémousse et bouge,
Plein de jeunesse et de gaieté.

Insoucieux comme Grégoire,
Il se livrait à la boisson ;
Il passait tout son temps à boire...
Tel est le propre du poisson.

Un soir, traîtreusement, son maître,
Derrière une vitre en cristal,
Dans l'aquarium s'en vint mettre
Un gros brochet à l'œil fatal.

Le brochet, porté sur sa bouche,
Pour dévorer son compagnon
Se rua mais reçut, farouche,
Ce qu'on nomme au Japon un « gnon »

D'abord, à la douleur rebelle,
Sans se lasser, notre bêta
Visa sa proie ; et de plus belle,
Contre la vitre se heurta...

Et ce manège ridicule
Dura des semaines, des mois,
De l'aube jusqu'au crépuscule...
— Le poisson rouge, plein d'émois,

Tremblait de toutes ses vertèbres ;
Se faisait tant de mauvais sang
Que — tels les chocolats célèbres —
Il blanchissait en vieillissant...

« Ce qu'on n'atteint pas n'est qu'un rêve. »
Donc, las de se casser le nez,
Le brochet dut mettre une trêve
A ses efforts désordonnés.

Le gros ne pouvant satisfaire
Son cannibalesque appétit,
Laissa le petit dans sa sphère,
Rassuré petit à petit.

La paix régna, sereine, entière,
Si bien que le maître, une nuit,
Enleva la cloison-frontière
Doucement, sans faire de bruit.

Nos bêtes — la croyant entre elles
Toujours — vécurent sans tourment
Leurs existences parallèles,
Ensemble, mais séparément...

Et cette Fable japonaise
S'achève sans moralité,
Pour que chacun puisse à son aise
Conclure en toute liberté.

LE DÉPART DES ASPERGES

Malgré l'attrait des nuits sereines
Que chacun doit au Printemps-Roi,
Depuis Clamart jusqu'à Suresnes
Les potagers sont en émoi.

Le cœur de l'artichaut se serre ;
Le vieil arrosoir verse un pleur ;
Un soupir discret mais sincère
S'échappe du trou du chou-fleur ;

L'escargot en chemin s'arrête
De baver ; l'arbre est sans rumeurs...
C'est que la première charrette
S'en vient pour chercher les primeurs.

Insolent comme trois concierges,
Un gras voiturier d'Arpajon
Prend dans ses doigts gourds les asperges
Et les ligote avec du jonc...

Tout en admirant vos manières,
Vos camarades légumiers
Craignaient — asperges printanières —
D'abord que vous vous enrhumiez.

Narguant leur avis salutaire
(Vos nez roses tournaient au bleu)
Au lieu de rentrer sous la terre
Vous vous haussiez encore un peu.

Quittant l'air gauche des fillettes
Ayant rapidement grandi,
Il n'est pas jusqu'aux plus fluettes
Qui n'affectent un front hardi...

Car chez vous l'énergie est jointe
A l'orgueil... On ne sait jusqu'où
Dès qu'elle veut pousser sa pointe,
L'asperge se monte le cou!...

Or, vos chimères idéales
Étaient de briller, dès Avril,
Sur le fameux Carreau des Halles...
Grand bien vous fasse!... Ainsi soit-il!...

Vous serez, à propos de bottes,
Guillotinés par des gourmets
Ou par des noceurs en ribotes,
Légumes... Adieu pour jamais!...

Et les petits pois, pauvres gosses,
Vous voyant fuir au point du jour,
Se serrent, craintifs, dans leurs cosses,
Car demain, ce sera leur tour!...

CHIENS ERRANTS

Quand les implacables hivers
Font craquer sous les ciels couverts
Les branches mortes,
Les maigres chiens abandonnés,
L'œil chassieux, la goutte au nez
Hurlent aux portes.

Les molosses et les roquets
Ont de pitoyables hoquets
De ventriloques ;
Leurs poils effrangés et vaseux
Pendent, sordides, après eux,
Comme des loques.

Rôdeurs effroyables et laids,
Sur les tas ils vont chercher les
Choses pourries,
Et reniflent en frémissant
Dans le sable noirci, le sang
Des boucheries.

Ils n'ont ni respects ni pitiés
Pour l'étalage des fruitiers,
Et leur vadrouille,
Par fumisterie ou dépit
S'amuse à souiller de pipi
Mainte citrouille.

Voient-ils venir certains passants
Avec des gestes caressants,
Ils restent rosses ;
Et ne se montrent indulgents
Qu'envers les vieux, les pauvres gens,
Ou bien les gosses.

Ils dédaignent, plissant le nez,
Les caniches trop bichonnés
Et leur maîtresse.
La fièvre seule les grisant,
Ils engueulent les hommes en
État d'ivresse.

Ils grognent, ils font du pétard.
Leur queue, humble et triste étendard
De la révolte,
Tremble, et se dresse pour rallier
Les sans-niche, les sans-collier,
Les sans-récolte...

Mais chacun, paillard. pillard,
Redevient gai dans le brouillard,
Voleur, volage :
Ohé ! voici l'instant du viol
Et de la revanche, et du vol
A l'étalage !

Le rut apaisant leur ennui,
Ils pourront dormir cette nuit
Brutes pensives ;
Et les débonnaires escrocs
Ont des sourires plein les crocs,
Plein les gencives...

Ils lécheront, trompant la faim,
Demain, l'eau qui coule sans fin
D'une latrine ;
Et pour terminer leur roman,
Crèveront poétiquement
De la poitrine...

BALLADE DE L'ÉTERNEL REVENEZ-Y

Chaque proverbe est un enseignement :
L'eau pure va toujours à la rivière ;
Le chien retourne à son vomissement ;
Revient au mal celle qui fut haumière ;
Le papillon recherche la lumière ;
Le chat-huant aime l'obscurité...
Mais il est un dicton, en vérité,
Qui me séduit, que sans doute vous lûtes,
Car La Fontaine en passant l'a cité :
« Toujours souvient à Robin de ses flûtes. »

Vers bien venu d'un poète charmant,
Gentil reflet d'une âme buissonnière.
Le vieux conteur s'y peint exactement
Avec candeur, sans détour, ni manière :
Comme on l'embourbe un jour dans cette ornière
Qu'on nomme Hymen, d'un pas précipité
Il fuit, laissant femme, prêtre, invité,
Afin d'aller contempler les culbutes
D'une fourmi dans le soleil d'été :
Toujours souvient à Robin de ses flûtes !

Tel le bonhomme, il faut rester l'amant
D'une pensée innée et coutumière
Sans rechercher un idéal qui ment...
Qu'un gars de ferme épouse une fermière,
N'est-ce point là la vérité première ?

Pourtant, le rustre accourt vers la cité,
Quitte à rentrer, après de vaines luttes,
Dans la masure où chantait sa gaieté :
Toujours souvient à Robin de ses flûtes !

ENVOI

Princesse-amie, un soir d'iniquité
Tu me quittas... ou bien je te quittai...
Baste ! Vivons nos anciennes minutes !
D'un vieil amour mon cœur jeune est hanté...
Toujours souvient à Robin de ses flûtes !

LE NOEL DU CHARCUTIER

Noël! c'est le grand jour où les pauvres cochons
Pour satisfaire à nos gourmandises farouches
Épidémiquement crèvent comme des mouches,
Guettés par la pistache et les froids cornichons.

En cette eau de boudin dont nous nous pourléchons,
Ils terminent, repus, leurs existences louches.
Tels, des enfers béants nous leur ouvrons nos bouches
Où brûlent leurs débris dans l'alcool des cruchons.

Pour les parer de noir, les hommes, ces tartuffes,
Leur ont cyniquement fait déterrer leurs truffes!
O martyrs embaumés, dormez!!.. Voici Noël!

Le charcutier ne sait où donner de la hure :
Il se frotte les mains, car la recette est sûre,
Et, bien que franc-maçon, il bénit l'Éternel.

BÊTES A PLUMES

A leur régal coutumier
Laissons les canards, les oies :
Ils puisent leurs seules joies
Dans la boue et le fumier ;

Trouvant, à salir leur plume.
Des plaisirs de délicats,
Leur petit œil rond s'allume
Devant leurs petits cacas.

Leur démarche monotone
Correspond avec leur chant ;
Et comme leur voix détonne,
Ils claudiquent en marchant ;

Qu'ils mettent leur gloire insigne
A se montrer dégoûtants :
— Ça n'empêche pas le cygne
D'être le roi des étangs!...

GENS DE PLUME

Et de même aussi, laissons
Nos modernes Euripides
Des vocables peu limpides
Nous enseigner les leçons :

En réhabilitant presque
Les bardes les plus pompiers,
Que leur soif de pittoresque
S'abreuve aux vers de vingt pieds ;

Que chacun d'entre eux s'honore
D'être obscur, vague, incompris ;
Que pour la rime sonore
Tous affectent le mépris ;

Qu'ils blâment jusqu'au délire
Les rythmes mélodieux :
— Ça n'empêche pas la Lyre
D'être l'instrument des dieux !...

LE MARABOUT SACRÉ D'ÉGYPTE

Jardin d'Acclimatation, 23 juillet 1908.

Dans le jardin où (soins touchants) on acclimate
Les bêtes, je viens voir tes gestes d'automate,
Ton air songeur et ta langueur, o marabout ;
Et devant ton destin injuste mon sang bout !...
N'étais-tu pas, au temps de la lointaine Égypte,
L'oiseau sacré sculpté, digne, sur chaque crypte,
Près des divinités à têtes de milans ?...
(Et cela se passait il y a cinq mille ans !...)
O fidèle gardien des morts, ton cri sauvage
Troublait le caracal flairant un sarcophage.
Nuit et jour tu faisais sentinelle ; et ton bec
Effrayait les vautours de son claquement sec...
La fiancée était, par ta vue, absorbée
Car tu portais bonheur autant qu'un scarabée.
Ton culte était prescrit ; tu pouvais, familier,
Fixer le Dieu-Soleil au profil de bélier...
Parmi l'azur tu vis monter les Pyramides...
Mais victime aujourd'hui de nos climats humides,
Tu nous offres l'aspect navrant d'un dieu déchu :
Autour de ton long cou s'effrange un laid fichu
De plumes, ou plutôt un duvet ridicule.
Ta tête est un joujou qui se désarticule,
Agité par l'effort de l'épuisant hoquet ;
Car ta maigreur présente un exemple coquet
D'étisie. Et tu n'es pas seulement étique,
Ta hideur exagère et brave l'esthétique ;

Ton front violet, chauve, et qui penche en avant,
Semble, lourd de pensers, celui d'un vieux savant.
Comme il est moucheté de taches, on présume
Que ta manie est d'essuyer ton porte-plume
Sur ton crâne... Et ta patte est gelée... En marchant,
Tu souffres... Les gamins ont un rire méchant
En voyant s'agiter sous ta face livide
Un long goitre qui pend comme une bourse vide.
O ce goitre anormal qui monte et redescend !
Il est ridé, tremblant, troublant, presque indécent...
Dans l'enclos près du tien se prélasse une grue
D'Australie ; et tu dois trouver fort incongrue
Sa façon de pousser d'aigres cris vers le ciel.
Le silence, l'oubli, voilà l'essentiel.
Aussi, lorsque sévit cette assommante oiselle
Qui pour plaire au public semble faire du zèle,
Loin de la foule bête et du bruit détesté,
Tu regagnes, goutteux empreint de majesté,
Ton obscure cabane... Et, fermant ta paupière,
Aussitôt tu revois, près des cônes de pierre,
Le sphynx au nez rongé par la lèpre des ans...
Et ton crâne s'emplit de rêves bienfaisants...

GEORGES DOCQUOIS

Georges Docquois, né à Boulogne-sur-mer, le 21 Juin 1863, se fit tout d'abord connaître par l'humour littéraire de ses raportages au *Journal*. Ses débuts d'auteur au premier Théâtre Libre furent très remarqués. Ce qui le mit tout à coup en lumière, ce fut ce *Paris sur le Pont* qu'il écrivit pour l'ouverture du Tréteau de Tabarin et qui lui valut un article enthousiaste de Catulle Mendès Son œuvre dramatique est déjà considérable. Il est au répertoire de la Comédie Française, de l'Odéon et de l'Opéra-Comique. Sa collaboration assidue aux illustrés comiques met en valeur ses qualités de verve et de fantaisie. Avec ses trois volumes de contes en vers (*Les Minutes libertines*, *Le Plaisir des Nuits et des Jours* et *Le petit chien tout nu*) il s'est fait une place définitive dans un genre national par excellence et dont on peut affirmer qu'il l'a remis en honneur. Ses gazettes rimées au *Gil Blas* (« La petite flûte ») sont particulièrement goûtées.

BIBLIOGRAPHIE

Le Congrès des Poètes (Août 1894) ; *Bêtes et gens de lettres* ; *L'Armoire aux bonshommes* (Flammarion), *Les Minutes libertines*, *Le Plaisir des Nuits et des Jours*, *Le Petit chien tout nu*, contes en vers (Fasquelle) ; *L'Automob-Iliade*, récit en vers du raid Pékin-Paris (Juven) ; *L'Union tragique*, roman (adapté de l'anglais)

THÉATRE

Mélie, un acte en prose, d'après Jean Reibrach (Th. Libre) ; *Paris sur le Pont,* revue tabarinique ; *La Demande*, un acte en prose, avec Jules Renard (Odéon) ; *Avant la fin du jour*, un acte en vers (Bodinière) ; *Le petit champ*, un acte en vers ; *Pantomime de poche*, récit animé en vers (Roulotte) ; *Compliment de la Parisienne à François Coppée* (Th. des Poètes) ; *Le pont aux Anes*, un acte en vers (Odéon ; *Paris sur la route,* revue avec Lucien Metivet (Roulotte) ; *quand on l'est* (Grand Guignol), *Voyageuse* (id) ; *Leur régime* (id) ; *Les Taupiers reçoivent* (Th. Mondain) *Voyageur, La cure de César, En voulez vous des chansons,* toutes ces pièces avec Emile Codey ; *On demande un jeune ménage* (Bodinière) ; *Le Facteur bien noté* (Champ de Foire) ces deux pièces avec Emile Marchais ; *Madame Bigarot n'y tient pas,* un acte avec Félix Cresson (Athénée) ; *Le Peigne,* un acte en prose avec Paul Acker (Folies-Dramatiques) ; *La petite maison,* trois actes avec Alexandre Bisson (Opéra-comique) ; *Le Renoncement*, un acte en vers (Comédie-Française); *Rue Saint-Tomas du Louvre,* un acte en vers (Comédie-Française) ; *Un Tour de Ninon*, un acte en vers (Comédie-Française) ; *Après l'Opéra,* drame en deux actes et trois tableaux, avec Jean Reibrach (Grand Guignol) ; *Le Ghoung*, un acte en prose avec Monjoyeux (Capucines).

IDYLLE PARISIENNE

Après la valse, en vous disant
Je ne sais plus quelle fadaise,
Je vous trouvai l'air séduisant
Et me sentis tout rempli d'aise.
Vers minuit, m'étant enhardi,
En vous quittant, je vous ai dit :
« Demain, soyez à la fenêtre ? »
Vous m'avez répondu : « Peut-être »

Et, ce demain-là, palpitant,
Je suis allé dans votre rue.
J'y fis, pendant un bon instant,
Pour vos beaux yeux, le pied de grue.
Avant qu'eût bougé le rideau,
J'eus le temps d'écrire un rondeau !
Je m'informai : « Vous reverrai-je ? »
Vous m'avez répondu : « Que sais-je ? »

Mais je revins, le lendemain !
Je m'entête, quand je m'entiche !
Et j'attendis (c'est inhumain)
Le temps d'écrire un acrostiche !
Alors, je me suis décidé ;
J'ai frappé, puis j'ai demandé :
« L'amour va-t-il se mettre en route ? »
Vous m'avez répondu : « J'en doute. »

Ah! d'honneur! vous m'intéressiez!
Peut-être... que sais-je?... J'en doute...
Ainsi, dans mon cœur vous versiez
Du scepticisme, goutte à goutte!
Or, brûlant mes vaisseaux, un jour,
Je vous dis : « Quand, ma chère amour,
A vos rigueurs ferez-vous trêve?
Vous m'avez répondu : « J'y rêve. »

Pour le coup, c'était excessif;
Et remâchant cette réponse,
Je m'en retournai, tout pensif,
Songeant à part moi : « J'y renonce! »
Je repassai, pourtant, le soir,
Et vous dis : « Allez vous asseoir!
Je suis las de votre système! »
Vous m'avez répondu : « Je t'aime! »

Très justement abasourdi
Par cette brusque volte-face,
Tout haletant, je vous ai dit :
« Voyons, que faut-il que je fasse
Pour vous montrer combien mon cœur
Subit votre charme vainqueur?
Parlez! Que voulez-vous, Thérèse?
Vous m'avez répondu : « D'la braise!

De point en point désappointé
Par cette riposte cynique,
Je demeurai tout démonté
Sous votre regard ironique...
A la fin, prenant mon parti,
De la place je suis parti!
Tu m'as dit : « Quoi ! vous partez, Charles ? »
Et je t'ai répondu : « Tu parles ! »

LE MONSTRE

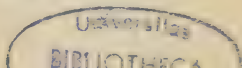
Le long de la côte, oh ! si doucement !
Le chemin s'en va, le chemin serpente.
C'est pour le flâneur un enchantement
Qu'un si beau chemin, sans pierres, sans pente !

On y marcherait, oui, jusqu'à demain,
Tant si doucement il file sans trêve !
Ah ! mes bons amis, sur un tel chemin
Qu'on est donc heureux de mener son rêve !

Et tout en flânant, voyez, quel régal !
Qu'on regarde à droite ou bien sur la gauche,
Le tableau toujours reste sans égal,
Et pour l'œil ravi c'est une débauche.

Car, sachez que, d'un ou d'autre côté,
Le décor ferait pâmer un barbare ;
Et de toutes parts, c'est de la beauté,
Et, si vous voulez, de la joie en barre.

A droite, la mer aux mille couleurs
Sur le sable blond, câline, déferle :
A gauche, des prés, des arbres, des fleurs,
Et sur notre tête un grand ciel de perle.



Et c'est si splendide, et c'est si charmant,
Qu'on voudrait rester là toute la vie,
Et qu'il ne vous naît en un tel moment
Ni méchant projet, ni mauvaise envie.

Ah ! qui donc pourrait passer sans émoi
Dans cette nature où mon cœur s'éveille ?
Qui donc ne serait touché comme moi
Devant cette pure et noble merveille ?...

Mais quel est cet être à me faire peur
Qui des monstres vient augmenter la liste
Et qui nous arrive à toute vapeur ?
C'est (maudit soit-il !) l'automobiliste.

Le voici, couvert d'un masque hideux,
Le buste bardé d'une peau de bête !
Et, si j'ose dire, il pique des deux
Tout droit devant lui, comme une tempête.

Quoi ! ne va-t-il pas s'arrêter un peu ?
Cet homme qui cache ainsi son visage
A pourtant une âme ; est-ce qu'il se peut
Qu'il n'admire pas ce cher paysage ?

Mais oui, ce brutal méprise, en effet,
Tout ce qu'il devrait adorer. J'en pleure !
Et dans ce soleil admirable, il fait
Sur ce beau chemin du cent vingt à l'heure !

SÉRÉNADE

Si j'habitais à Pampelune,
Qui rime si bien avec toi,
Chaque nuit, au faîte d'un toit,
Je te comtemplerais, ô Lune!

De ce toit, Lune, sans ennui,
A califourchon sur le faîte,
Pour savoir de quoi l'on t'a faite,
Je passerais toute ma nuit.

M'accompagnant de la guitare
Dont tout Espagnol doit s'armer,
Je chanterais, pour te charmer,
Un poème unique et sans tare.

Or, ce poème, ébouriffant
De mots artistes, de trouvailles,
Te ferait, si peu que tu vailles,
Pleurer comme un petit enfant.

Et, chaque nuit, dans Pampelune,
Tant je suis un charmeur puissant,
O phénomène attendrissant,
Il pleuvrait des larmes de lune!

MAURICE DONNAY

Maurice Donnay, né à Paris, le 12 octobre 1859. A fait ses études au lycée Louis-le-Grand et est sorti de l'Ecole Centrale avec le diplôme d'ingénieur. On peut être aussi bon poète que bon mathématicien. C'est ce qu'il prouva par A+B lorsque pour la première fois, en janvier 1889, il se fit entendre au *Chat Noir*. Le succès des pièces de vers que nous donnons plus loin: *A ta Gorge* et *le 14 Juillet* fut très grand et valut à leur auteur un commencement de notoriété. Après avoir été pendant deux ans le secrétaire d'un journaliste connu, il s'adonna pour son propre compte et exclusivement à la littérature et ne tarda pas, de victoire en victoire, à conquérir la réputation brillante dont il jouit aujourd'hui, et à se placer au premier rang de nos auteurs dramatiques.

Maurice Donnay à été élu, en 1907, membre de l'Académie Française.

BIBLIOGRAPHIE

THÉATRE

Eux (1891) ; *Phryné* (Chat Noir. Janvier 1892) ; *Ailleurs* (Chat Noir. Décembre 1892) ; *Lysistata* (Grand Théâtre. Décembre 1893) ; *Education de Prince*, roman dialogué (1894) ; *Folle entreprise*, un acte (Vaudeville, 1894) ; *Chères Madames*, dialogues (1895) ; *Amants* (Renaissance. 1895) ; *La Douloureuse* (Vau-

deville, 1897) ; *L'Affranchi* (Renaissance. Février 1898) ; *Georgette Lemeunier* (Vaudeville. Décembre 1898) ; *Le Torrent* (Comédie-Française 1899) ; *Education de prince* (Variétés. 1900) ; *La Clairière*, avec L. Descaves (Th. Antoine. Avril 1900) ; *La Bascule* (Gymnase. 1901) ; *L'autre Danger* (Comédie-Française, 1902) ; *Le Retour de Jérusalem* (Gymnase. 1903 ; *Les Oiseaux de passage*, avec L. Descaves. (Th. Antoine, Mars 1904) ; *L'Escalade* (Renaissance. Novembre 1904) ; *Paraître* (Comédie-Française, 1906) ; *La Patronne* (Vaudeville, 1908).

A TA GORGE

La chemise qui te voilait,
Lasse enfin du rôle impudique
Que ta pudeur lui conseillait,
A l'heure sainte et fatidique

S'est couchée à tes pieds d'enfant.
Alors ta gorge de Faunesse
M'est apparue, et triomphant
J'ai vu les splendeurs de jeunesse

Que ta chemise recélait.
J'ai vu sur la poitrine nue,
Deux jumeaux, deux frères de lait,
Enfants d'une belle venue,

Modernes, mais non décadents,
Gonflant leur rigidité ronde,
Sans l'aide des corsets prudents,
Sachant se tenir dans le monde ;

Marbre, satin, roc velouté,
Ils résolvaient ce grand problème :
La douceur dans la fermeté,
Dualité rare et suprême.

Dans l'amour du Bien et du Beau,
Baisant leur pente éburnéenne,
Du haut de ce double Nébo
Une Terre chananéenne

A déroulé devant mes yeux
Ses campagnes riches et grasses...
Et je vous adresse un joyeux
Cantique d'actions de grâces,

Hauteurs neigeuses où se fond
L'ennui des steppes et des plaines,
Trésors somptueux qui me font,
Comme aux innocents, les mains pleines

Et lorsque sur ta gorge en feu
Ma soif d'aimer se désaltère,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas en Angleterre !

14 JUILLET

Vois-tu la longue ribambelle
Des gens bras dessus, bras dessous ?
Certes, la fête sera belle :
Tous les faubourgs sont déjà saouls.

Vois-tu ce monsieur qui frétille
Là-haut ? C'est ce bon Gogibus ;
Ne pouvant prendre la Bastille,
Il en prend du moins l'omnibus.

Vois-tu cette foule accourue
Autour des géants d'autrefois
Dressés au coin de chaque rue ?
C'est Pétrolskof, c'est pipe en bois,

Ou quelque autre grande figure
Choisie avec un tel bon sens
Que deux bonzes qu'on inaugure
Ne peuvent se regarder sans

Rire. Le peuple roi s'amuse
En de tricolores fracas ;
Ce bruit mariannesque, ô Muse,
Froisserait tes sens délicats.

Pour t'envoler à quelques lieues,
N'entre-t-il pas dans ton concept
De prendre devers les banlieues
Un train de neuf heures dix-sept ?

Vers les grands parcs peuplés de marbres
Dressant leur blanche nudité,
Et vers les forêts ou les arbres
Ne sont pas de la liberté !

Loin du tumultueux asphalte
Où Paris hurlant se hâtait,
Loin, très loin, nous avons fait halte,
Et sous les bois calmes c'était

Comme une ivresse reposée,
Comme un rêve à peine conçu ;
Pour ne pas mouiller de rosée,
Toi, ta robe de fin tissu,

Et moi mon pantalon superbe,
Nous avions jeté nos manteaux
Avant de nous coucher sur l'herbe
Où nous étions sentimentaux.

Les oiseaux dans leurs chants de fête
N'exigeaient pas qu'un sang impur
Abreuvât leurs sillons ; ta tête
Adorable reposait sur

Mon bras, et des senteurs berceuses
Confusément venaient à nous ;
Des bêtes, fines connaisseuses,
Grimpaient le long de tes genoux.

Tu riais ton rire sonore
Qui faisait rire les échos,
Et dans tes fins cheveux d'aurore
Tu mettais des coquelicots

Rouges, des marguerites blanches
Entremêlés de bluets bleus;
Et moi, je baisais tes mains blanches,
Ta lèvre rouge et tes yeux bleus.

Tu me chantais de ta voix grave
Ton répertoire de chansons;
Des merles sifflaient à l'octave
Dans le mystère des buissons.

Puis le soir vint : des ombres douces
S'endormirent sur les gazons.
Déjà l'émeraude des mousses,
Le vert tendre des frondaisons

Toute la forêt séculaire
Rassemblait, éparse dans l'air,
Sa chemise crépusculaire,
Tandis que la lune au ciel clair

Montait. Tout là-bas, des fusées
Jaillissaient vers le firmament,
Puis s'éparpillaient irisées !
Alors tu me dis simplement :

« Voici l'heure du sacrifice. »
Et je vis s'allumer des feux
Dépouillés de tout artifice,
Dans l'azur profond de tes yeux !

BALLADE

Te voilà, Printemps, vieux jeune homme,
Avec tes vertes frondaisons
Et le drap vert de tes gazons !
Ah ! tu n'es pas très neuf, en somme !

Et pourtant, dès que tu parais,
Les bruns garçons, les filles blondes
Autour de toi dansent des rondes
Comme les mouches dans les rais

De soleil. Ohé ! les poètes !
Amours, beaux jours, chansons, pinsons,
Aveux, doux vœux, frissons, buissons...
Joli mois de mai, tu m'embêtes !

Aube claire de rose thé,
Crépuscule d'héliotrope,
Tout cela me rend misanthrope,
Car je n'ai plus, en vérité,

L'âge des emballements roses :
Quand je rêvais que le destin
Me servirait, chaque matin,
Une princesse avec des roses

Autour, dans un rare décor
Où des esclaves accoudées
Rêvent parmi les orchidées ;
L'âge où je n'avais pas encor

Brûlé ma dernière cartouche,
Quand ma maîtresse, joliment
Me grondait d'être trop gourmand
Et toujours porté sur sa bouche !

Et malgré ton éclat, Printemps,
Et les serments des amoureuses,
Je sens les angoisses peureuses
Du deuil automnal et du temps.

Où tous nos bonheurs, par jonchées,
Avec les rameaux arrachés
Sont lamentablement couchés
Sur les pelouses desséchées.

Des hommes, beaux comme des dieux,
Emmènent à leur bras des femmes
Qui sont belles comme les femmes ;
Toutes et tous ont dans leurs yeux

Des regards longs comme des lances.
Ils passent devant ma maison,
Ils me disent : Viens-tu?... Mais on
Ne me la fait plus aux troublances!...

Vous pouvez me tendre la main,
Non, je ne serai pas le vôtre;
Dans ma sagesse je me vautre,
Passez, passez votre chemin !

Et le cerveau bleuté de rêves,
Allez adorner de lilas
Le corsage des Dalilas
Dont les amours, comme eux, sont brèves !

Malgré mon amour des lointains,
En vain madame Chrysanthème
Viendrait me murmurer : Je t'aime
Car, sans baiser ses ongles teints,

Je la renverrais, éplorée;
Et si la reine de Saba,
Pour quelque biblique sabbat,
Me montrait la forêt sacrée,

Je la dédaignerais aussi.
Non, je ne crois plus que l'on m'aime,
Donc, à quoi bon souffrir ? Et même
La blonde au corsage aminci

Qui vit sans que je la connaisse,
Celle dont j'ai rêvé longtemps
La venue, un soir de printemps,
Peut venir, claire en sa jeunesse !

Pour montrer quel homme je suis,
Quel homme je veux toujours être,
Qu'elle passe sous ma fenêtre...
Je prends mon chapeau, je la suis.

LÉON DUROCHER

Léon Durocher, poète, chansonnier, né en 1862. Vint de Bretagne vers Montmartre, où sa toque d'universitaire s'envola par-dessus les moulins. Se distingua au Chat Noir par un mélange très personnel de lyrisme celtique et d'ironie gauloise. Y récita pendant de longs soirs *Binious et Tambourins*, *Montmartre*, *Berceuse conjugal*, *La Chosette*, *Les Pêcheurs d'étoiles* ; comme il venait de déclamer un sonnet à l'Ecosse, un thane écossais lui offrit une toque d'honneur, en 1889. A déserté Montmartre sans cesser d'être Montmartrois. Le poète de la Butte se retrouve dans le fantaisiste amer, l'humoriste à l'érudition alerte, l'orateur aux envolées Bardiques, qui institua le *Pardon d'Anne de Bretagne* à Montfort-l'Amaury, où son étendard et sa verve de « Pentyern » se déploient dans un cadre de ruines grandioses. A reçu avec le grade de Barde *Kambr'O'Nikor*, l'investiture bardique des mains de l'archidruide Hwfa-Môn, entre les douze pierres sacrées, au pays de Galles, en 1899.

Secrétaire du *Bon-Bock*, le plus ancien des dîners de Paris. « Capitane » du *Moulin à sel*, où les convives métamorphosés en « Anes » festoient sous la présidence des Maîtres du Rire, de Rabelais, de Boccace, de Cervantès, de Molières, etc., ressuscités sur la table par l'ébauchoir de maitres-sculpture, en des agapes rétrospectives d'une saveur unique.

A réuni une partie de son œuvre chansonnière dans un recueil publié par Flammarion, sous ce titre : *Chansons de Là-Haut et de Là-Bas*. *Là-Haut* c'est Montmartre, *Là-Bas*, c'est le pays d'Armor.

Comme auteur dramatique, a fait jouer l'*Impôt sur les femmes ; la Marmite enchantée ; les Sabots de la Reine Anne ; la Muse Verte ; l'Officier bleu ; le Moulin de Kerlor ; le Talisman des lutteurs ; la Marche au Soleil.*

Fuit les politiciens, fréquente les quais, les bibliothèques et disparaît de Paris quatre mois par an, pour chasser les courlis de Trégastel et remplir ses fonctions de Conservateur des Forêts d'Ouessant.

BERCEUSE CONJUGALE

Dodo ! J'attends que tu sommeilles,
Que tu sommeilles, mon chéri ;
Fais dodo sur les deux oreilles,
Fais dodo, mon petit mari.

Je sais qu'en te levant de table
Tu tiens à te coucher en paix,
Désir d'autant plus respectable
Que ton esprit devient épais.
Bonsoir, Alfred !... La brise est douce,
Et Vénus riant au ciel bleu
Invite à glisser sur la mousse
Que duvette un rayon de feu.

Je respire quand tu sommeilles,
Quand tu sommeilles, mon chéri ;
Fais dodo sur les deux oreilles,
Fais dodo, mon petit mari.

Es-tu gentil, seul dans l'alcôve
Où resplendirent nos amours !...
Mon pauvre ami, te voilà chauve !
Tu l'es... depuis cinq ou six jours,
Depuis qu'un joyeux capitaine
M'a dit en termes fanfarons :
« Pour bien courir la pretentaine
Il faut de vaillants éperons. »

Je cours au Bois quand tu sommeilles
Quand tu sommeilles, mon chéri;
Fais dodo sur les deux oreilles,
Fais dodo, mon petit mari.

Les heures s'envolent si brèves
Que tu dois dormir tout d'un trait;
Va! ne fais pas de mauvais rêve :
Sur ton front cela se verrait!
On verrait (car dans la nuit brune
Passe maint reflet jaunissant)
Que sur ton... ivoire la lune
A laissé traîner son croissant.

Je m'échappe quand tu sommeilles,
Quand tu sommeilles, mon chéri :
Fais dodo sur les deux oreilles,
Fais dodo, mon petit mari.

M'as-tu pas dit : « Je désespère
D'être...au moins trois dans ma maison! »
Dors serein, dors! tu seras père
Quand des fruits viendra la saison.
Le parrain de ce bébé rose
Sera... le marquis de Bel-Œil;
Sur tes lauriers, paupière close,
Tu peux dormir avec orgueil...

Je pense à toi quand tu sommeilles,
Quand tu sommeilles, mon chéri :
Fais dodo sur tes deux oreilles,
Fais dodo, mon petit mari.

LA CHOSETTE

I

Marquis, je songe, palsambleu!
En vous voyant au coin du feu
Les pieds sur les chenets, à l'aise,
Marquis, je songe au joyeux temps
Où votre cœur du gai printemps,
Du gai soleil volait la braise.
En ce temps, vous aviez, marquis,
Des dents pour casser la noisette,
Et pour faire... D'un mot exquis,
Vous appeliez ça ; la chosette!

II

Vous souvient-il du pré joli
Où sans que cela fit un pli,
Je sautais tout comme Javotte!
Etions-nous déjà mariés?
Ma foi! sur des airs variés
Nous dansâmes mainte gavotte;
Nous disparûmes. Le hautbois
Semblait taquiner la musette
Pendant que nous fîmes au bois...
Vous appeliez ça : la chosette!

III

Vous fûtes, n'en rougissez pas!
En dehors des rudes combats,

Le preux qui jamais ne recule,
Lorsqu'on lui dit : « Mon doux seigneur,
Allez au feu ! C'est pour l'honneur,
Marquis, de votre particule. »
Vous faisiez, alors, dérangeant
Sur ma gorge ma chemisette
Avec plus d'art que le Régent...
Vous appeliez ça : la chosette !

IV

Plaît-il ?... Vous perdez la raison !
Une étincelle du tison
Dont la flamme réjouit l'âtre
Aurait sauté dans votre cœur,
Et sous quelque souffle vainqueur,
Rallumé votre feu folâtre !
Brûlant de vibrer comme un cor
Qui roucoule : Vive Suzette !
Vous penseriez à faire encor ?...
Vous appeliez ça : la chosette !

V

Pas d'imprudence ! Gardez-vous,
Marquis, de tomber à genoux,
Car il faut que l'on se relève :
Et cela demande du nerf !
Jouer du jarret, comme un cerf,
Vous ne le pouvez plus qu'en rêve,..
Marquis, laissons les amoureux
Dont les dents cassent les noisettes
Laissons les jeunes faire entre eux...
Vous appeliez ça : la chosette !

LA MONTMARTROISE

Fille des sommets radieux
Qu'habitaient naguère les dieux
Et qu'un drapeau d'azur pavoise,
Elle a le cœur très haut placé,
Et cependant jamais glacé,
La Montmartroise !

Les billets bleus, l'or du richard,
Ne troublent point son clair regard,
Ses yeux d'opale ou de turquoise :
Car on l'achète avec des vers
Portant la marque des prés verts,
La Montmartroise !

Son rire ailé, qui sonne frais,
Vole à travers les cabarets
Sur des flots de brune cervoise :
Comme l'oiseau dans les buissons,
Elle babille en nos chansons,
La Montmartroise !

Belle-de-jour, belle-de-nuit,
Sur sa peau vermeille ne luit
Ni collier ni bague bourgeoise :
Elle se penche au bord du toit,
Et fixe une étoile à son doigt,
La Montmartroise !

Au peintre épris d'un pur contour
Elle dévoile avec amour
Son sein où brille une framboise.
Elle est la prêtresse du Beau,
Dont elle agite le flambeau,
La Montmartroise.

Son nez mutin, son nez pointu,
Nargue les marchands de vertu
Qui prétendent lui chercher noise :
Elle veut lancer librement
Son bonnet vers le firmament,
La Montmartroise !

LA-BAS

Ad multos Morbihasinos.

Comme nous emportons toujours à la semelle
Que l'on pourrait tirer de nos cuirs chevelus
Un peu de cette terre aux contours résolus
Dont nos rêves d'enfants ont sucé la mamelle,

Il me semble qu'à l'air de Montmartre se mêle
L'âme des rocs lointains, des chênes, des talus,
L'âme des genêts d'or, des clochers vermoulus,
De la Bretagne et de la mer, vieille comme elle...

Et je voudrais soudain m'enfuir au fond des bois,
Des bruyères où la musette, le hautbois,
Nasillent des chansons divinement vieillottes...

Et je voudrais, ainsi qu'un simple végétal,
Vivre, pousser là-bas, en plein pays natal,...
S'il n'y fleurissait point tant de compatriotes !

A DAME THÉMIS

J'ai commis, hélas! un poème.
Je suis un rêveur ingénu
Dont la strophe chante : je t'aime!
Au marbre neigeux d'un col nu.
J'ai serti dans l'or d'une rime
Un corps blanc de femme à l'œil bleu :
Dame Thémis, c'est donc un crime
Que d'adorer l'œuvre de Dieu?

J'ai sali ta robe très digne
D'un éclat de rire vermeil,
En disant aux feuilles de vigne :
Vivent les grappes de soleil!
C'est au vin qui mousse en mon verre
Qu'il faut reprocher mes exploits :
Dame Thémis, sois moins sévère
Pour qui suça le lait gaulois!

Parce que sur deux belles hanches
Voltigea mon souffle exalté,
Buveur d'aurore aux ailes franches,
Dois-je perdre la liberté?
Si j'effeuille la marguerite
Sans trop respecter le gazon,
Dame Thémis, je ne mérite
Que deux bras roses pour prison.

JACQUES FERNY

Jacques Ferny, né à Yerville (Seine-Inférieure), en 1864. Fit ses études au séminaire d'Yvetot, puis au lycée de Rouen, vint à Paris en 1887, et, en l'étude de l'avoué où il était entré comme clerc, composa plus de chansons qu'il ne rédigea d'actes. Se fit entendre, pour la première fois, en 1891, au Chat Noir.

« Ferny, dit Armand Masson, ne proclame pas *urbi et orbi* qu'il va nous montrer la Vie en Rosse, et ne porte pas sur fond de gueules le fouet de Juvénal. Ennemi implacable et souvent féroce du Sectarisme, du Formalisme, de la Solennité et de l'Emphase, il est néanmoins bien trop sceptique et bien trop amusé par la Sottise pour la si mal traiter. L'invective n'est point du tout son fait. Contre les Dogmatiques, les Importants, les Faiseurs et les Pontifes, il n'a garde de fulminer et ne s'indigne même pas. Il se contente de faire leur éloge! Avec le sérieux le plus imperturbable et le plus dithyrambique, il vante, célèbre, exalte... leurs petitesses et leurs ridicules! C'est un procédé de tir indirect qui atteint le but avec une précision en quelque sorte mathématique, — mais il y faut le tour de main.

« Il s'est rencontré des « puissants du jour » qui ont pardonné au chansonnier le trait qui les lardait en faveur de l'originalité et de l'art avec lesquels il était orfévré. Chez Ferny, en effet, la forme est toujours remarquable. Il semble avoir eu à cœur de prouver, lui aussi, qu'il

n'y a pas d'art inférieur, et que la Chanson sait aussi bien porter la toilette que sa grande sœur la Poésie. Sur ce point, tous les critiques qui eurent l'occasion de porter sur ses ouvrages un jugement quelconque, ont été unanimes ».

Mais quelques-uns allèrent bien au delà de cet éloge. « Peu d'hommes, écrivait dès 1896, M. Clément de Royer dans la *Revue de la France Moderne*, peu d'hommes ont apporté dans la satire autant de finesse et d'originalité que Jacques Ferny. Il manie l'ironie avec une incroyable dextérité... Ses chansons ne sont pas une suite banale de couplets agressifs, chacune d'elle est une œuvre complète qui vise et qui atteint un vice, un travers, un abus de notre époque. C'est une page marquée d'une haute valeur philosophique ».

Henri Fouquier, Louis Muhlfed, saluèrent en lui le meilleur chansonnier, le plus spirituel satirique de notre politique et de nos mœurs. Il soulève d'un air sinistre et avec une étonnante immobilité dans le sang-froid, des gaités incoercibles, disait Jules Lemaitre. Et voici le portrait, toujours ressemblant, que traçait du maître ironiste, dans le *Gil Blas* du 6 décembre 1891, René Maizeroy : « Un masque flegmatique de pince-sans-rire qui ne bronche pas, qui ne s'anime d'aucune lueur, d'aucun tressaillement, même au plus fort de quelque stridente gouaille, de quelque moqueuse chanson où les Puissants, les éphémères idoles du jour, sont malmenés, bousculés, démolis ainsi que dans un jeu de massacre. De petits yeux incertains de myope et la tenue correcte d'un jeune professeur qui rime, à ses heures perdues, des satires, qui aime Aristophane et les grands railleurs entre les poètes. A des trouvailles de blague, des fins de couplet, des cinglées d'ironie qui font songer à ces mazarinades dont se grisaient jadis les bons bourgeois de Paris et aussi aux poèmes batailleurs de Méry ».

On trouve les chansons de Ferny chez E. Fromont, éditeur, 40, rue d'Anjou, Paris.

DISCOURS OFFICIEL D'UN SOUS-PRÉFET AU CONCOURS RÉGIONAL D'ANIMAUX GRAS

I

Messieurs, grâce au gouvernement
Dont nous jouissons à l'heure actuelle,
Le pays vit dans l'enchant'ment
D'un' félicité perpétuelle.
Au dedans, point d'agitations ;
Le gâchis simplement, rien autre.
A l'extérieur, quoi ? des nations,
Messieurs, étrangèr's à la nôtre !
Enfin, chose extraordinaire !
— A quoi c'la tient-il ? J' n'en sais rien —
Nous ne sommes pas même en guerre !
Tout va bien, messieurs, tout va bien !

Et zim la boum !... Vive la République !

II

Tout va bien ! Le gouvernement,
Messieurs, fait marcher le commerce,
Lequel pour se mettre en mouv'ment,
N'attendait qu' lui, sans controverse !
Oui, malgré les cris astucieux
Des commerçants réactionnaires,

Les affair's, en somme, Messieurs,
Les affaires... sont les affaires !
Nous avons la crise, sans doute,
Mais après tout, ell' se maintient
Solid'ment, la crise ! et somme toute,
On peut l'affirmer, ell' va bien !

Et zim la boum !... Vive la République !

III

Tout va bien ! Le gouvernement
S'intéresse à l'agriculture :
Le blé pousse sensiblement,
L'avoine est déjà presque mûre.
L'org' n'est pas laid, le seigle est beau,
La températur' printanière ;
Il tombe moins souvent de l'eau
Qu'il n'en tombait l'anné' dernière !
Le cochon n'a pas mauvais' mine,
Le prix d'la volaill' se soutient,
Et quant à l'espèce bovine,
Elle engraisse, donc ell' va bien !

Et zim la boum !... Vive la République !

IV

Tout va bien ! Le gouvernement
Vous a promis avec largesse
Des réform's... Eh bien ! réell'ment,
Lorsqu'il vous a fait cett' promesse,

Il avait l'intention d' la tenir,
Il l'a même encore à cette heure.
Il la gardera comm' souv'nir
Précieus'ment jusqu'à ce qu'il meure !...
Parfois avec inquiétude
Vous vous dites : « Mais qu'est-ce que d'vient
Cette loi qu'on a mise à l'étude ? »
Calmez-vous, messieurs, ell' va bien !

Et zim la boum !... Vive la République !

V

Tout va bien ! Le gouvernement
Soucieux de diminuer vos charges,
Les accroît progressivement
Dans les proportions les plus larges.
Des titulair's de ces impôts
La joie, d'ailleurs, est évidente ;
Ils vont, clamant à tout propos :
« L'impôt va très bien, il... augmente ! »
Que dis-je ? Mais on en rencontre
Et journell'ment je n' sais combien
Auxquels il reste encor leur montre !...
Et quelquefois même ell' va bien !

Et zim la boum !... Vive la République

LA CHANTEUSE ET LE CONFÉRENCIER

I

A quatre heur's, en nos p'tits théâtres,
Il est *smart* d'aller apprécier,
Parmi des foules idolâtres,
Un' chanteuse, un conférencier.
Tout se paye dans l'existence.
Sans épines pas de rosier...
De même, en cette circonstance,
Pas d' chanteus' sans conférencier!

Tout se paye dans l'existence,
Pas d' chanteus' sans conférencier!

II

La chanteuse est toujours charmante,
Et toujours elle a du talent.
Puis, quel que soit ce qu'elle chante,
Dès qu'elle chant', c'est excellent!
Au son de sa voix merveilleuse
Impossible de s'ennuyer!...

Avant d'entendre la chanteuse,
On entend le conférencier!

III

Entre temps, pour que la chanteuse
Se repos', le conférencier
Parle un peu, puis c'est la chanteuse
Qui repos' du conférencier.
Combinaison vraiment heureuse
Dont chacun peut bénéficier ;

Car lorsqu'on entend la chanteuse !
On n'entend pas l' conférencier !

IV

Le conférencier, la chanteuse
N'opèr'nt donc que successiv'ment.
Aussi, quand chante la chanteuse,
On ne sait d'où vient l'agrément.
Chacun, dans la salle joyeuse,
Se dit « qu'est c' qui peut m'égayer ?

Est-ce la voix de la chanteuse ?
Ou l' silenc' du conférencier ?

V

La chanteus' ne chante rien d'elle,
Les refrains sont de tous les temps.
Les auteurs qu'elle nous révèle
Sont souvent morts depuis cent ans.

Or, jugez de la différence :
Le conférencier — bien plus fort! —
Est l'auteur de sa conférence !
Malheureus'ment... il n'est pas mort!

C'est l'auteur de sa conférence !
Malheureus'ment... il n'est pas mort!

LA VISITE PRÉSIDENTIELLE

I

Quand un' ville orné' d'un Préfet
R'çoit l' Président d' la République,
A la gar' ce préfet lui fait
Avoir un accueil magnifique;
Et l' Président dit avec la
Réserve constitutionnelle :
« Merci beaucoup de tant d'éclat,
Merci pour moi, merci pour elle. »

En effet, Messieurs, qui c'est-i'
Qui vient voir votre capitale ?
C'est le gardien de la Consti-
tution gouvernementale.

II

Puis il sourit, salue et sort
Pour se rendre à la Préfecture;
Là, dit aux juges du ressort :
« Ah ! c'est vous la magistrature ! »
Puis à l'évêqu' délicat'ment :
« Ah ! c'est vous le chef du diocèse ! »
Puis au mair' très spirituell'ment :
« Ah ! c'est vous l' mair' ! j'en suis bien aise. »

Puis avec un' finess' parti-
culièrement transcendantale :
« Moi je suis l'gardien d'la Consti-
tution gouvernementale. »

III

Puis il sourit, salue et sort,
Va pour inaugurer l'Musée,
Mais là soudain sent qu'il s'endort
Et qu'sa Laudative est usée ;
Alors il se pinc' fortement,
Se fait souffrir pour la Patrie ;
Ça l'réveill' momentanément,
Et, d'un ton sublime, il s'écrie

« Ce Musée est très bien bâti,
Sa façade est monumentale,
Et moi, j'suis l'gardien d'la Constitution gouvernementale.

IV

Puis il sourit, salue et sort,
Va visiter les pensionnaires
Des hôpitaux, il plaint leur sort,
Dit : « C'est r'grettable » aux poitrinaires,
« C'est triste » aux malad's de la peau,
« C'est fâcheux » aux paralytiques,
Aux hydropiqu's il dit : « C'est... d' l'eau »
Et « c'est l' sang » aux apoplectiques.

Pour les galeux même est gentil,
Leur dit » Vous èt's quéqu' chos' de sale,
Moi, je suis l' gardien d' la Constitution gouvernementale. »

8

V

Puis il sourit, salue et sort,
Se rend au banquet, fait bombance,
Puis, au dessert, s' lève et, très fort
Crie : « Messieurs, rien n' va comme en France!
Notre commerce est... général,
Nos paysans cultivent leurs terres,
Nos ports gardent le littoral
Et nos soldats sont... militaires! »

Et tout l' monde est anéanti
Des révélations capitales
Du bon gardien de la Consti-
tution gouvernementale.

VI

Puis il sourit, salue et sort,
Suivi des bravos d' l'assistance;
Reprend l' train enfin! et s'endort,
Brisé d' corps et... d'intelligence!
Et quand, plus tard, son successeur
Viendra faire aussi sa visite,
L'esprit sagace du penseur
Entre les deux aura, bien vite,

Découvert, observé, senti
Un' différenc' fondamentale :
Le nom du gardien d' la Consti-
tution gouvernementale.

JEAN FLOUX

Si, par on ne sait quelle fatalité ou par quel esprit d'imprévoyance, la destinée des poètes est souvent malheureuse et précaire, celle de Jean Floux fut non seulement navrante, mais d'une ironie cruelle et vraiment déconcertante. Trahissant les espérances de sa famille, qui était riche et désirait lui voir embrasser une carrière lucrative, il quitta, dès qu'il eût terminé ses études, la petite ville de Normandie où il était né, et affamé de gloire comme tous les poètes, s'en vint à Paris avec la ferme ambition de le conquérir. Tour à tour employé, journaliste, homme de lettres, il y vécut en bohème, passant de la quasi-opulence à l'extrême misère, mais restant toujours, le gousset vide ou plein, un être exquis, débordant de jeunesse, tout d'enthousiasme et de gaîté. Grand videur de « piots », il avait autant de plaisir, entre deux bocks, à rimer un sonnet qu'à rendre service — quand il le pouvait — à un ami.

Au *Chat Noir*, où il se sut faire une place à côté des plus brillants poètes, il disait d'une voix émue et prenante ses vers amoureux. Bien pris de taille, élégant et charmeur, il plaisait à tous et savait, ce qui est rare, fixer l'amitié.

Brouillé avec ses parents, il frôla, puis connut intimement les pires détresses. Sous les assauts multipliés de cette impitoyable bourrelle, la nécessité, il dut vendre sa garde-robe, se défaire l'un après l'autre de tous ses

habits, mais, gentilhomme quand même, Floux se réserva un « complet de soirée » pour la seule raison que « ça lui allait très bien » et que « ça lui ouvrait les portes derrière lesquelles on l'invitait quelquefois à dîner ». Mais, hélas! le frac finit par s'élimer, les bottines vernies par ressembler vaguement à la gueule d'un caïman, et le doux poète, dénué de tout, n'ayant plus même de domicile, en fut réduit à loger dans un coupé.

Ceci, quoiqu'invraisemblable, est rigoureusement vrai. Un jour que Jean Floux — nous devons tous ces détails à son ami Laumann — avait l'estomac au-dessous des talons et les ailes mouillées jusqu'aux os, il s'en alla chercher un refuge auprès d'un ami. L'ami était riche, mais il avait une femme et celle-ci n'aimait les poètes qu'à la condition qu'ils fussent mis à la dernière mode, eussent du linge frais et portassent des bagues. L'ami avait bon cœur; il fit ce qu'il pouvait, en donnant à Jean Floux une clé qui ouvrait une remise. Il y avait un coupé dans cette remise et c'est dans ce coupé que notre poète s'installa pour « les nuits ». Un faux-col et des manchettes dans ses poches, ses bottes rafistolées tant bien que mal avec des ficelles. il arrivait furtivement, se glissait dans l'ombre, dérobait une couverture au cheval et s'endormait. A six heures du matin, il partait, toujours en son habit de gala, en quête de rimes et à la recherche plus problématique de la pitance quotidienne.

Cette vie, ou plutôt cette agonie latente, avait fini par altérer quelque peu sa gaité, mais le mal n'était qu'à fleur de peau, il suffisait d'un rayon de soleil pour le dissiper. Le soleil brilla.

Un sien oncle, jusqu'alors irréductible, mourut, lui léguant toute sa fortune, cent cinquante mille francs environ. Jean Floux emprunta, lui qui n'empruntait jamais, une centaine de francs pour s'habiller décemment et prendre le train afin de joindre le tabellion, détenteur de joie et d'or véridique. C'était en janvier, par un

triste jour de neige, Floux entra à la gare, prit un billet, gagna les quais, glissa, tomba à la renverse et se fractura le crâne.

Transporté immédiatement au commissariat, il y mourut en quelques instants.

Jean Floux n'a laissé qu'un volume de poésies, *Les Maîtresses* (Edit. M. de Brunhoff), un recueil plein de vers exquis et de... promesses que l'auteur aurait tenues certainement, si la cruelle mort n'était venue le frapper en pleine jeunesse.

LE CORSET

La cassette aux billets d'amour,
Qu'elle soit d'érable ou d'ébène,
De bois de rose, et faite pour
Renfermer des secrets de reine,

Ou qu'elle soit de simple bois,
Sans ornement, humble cassette,
Où nous serrons, tout à la fois,
Les rendez-vous de la grisette,

Les factures de nos tailleurs
Assez rarement acquittées,
Que les lettres des regrettées
Imprègnent de parfums railleurs ;

Qu'elle soit de bronze solide,
Où l'on entasse par milliers,
Les louis d'une main sordide,
La cassette des usuriers.

Elle ne vaut pas la cassette,
Dont la serrure est un lacet,
La plus sûre, la plus discrète,
Et la plus riche, le corset !

Fourreau divin, tissé de soie,
Nid tiède, où deux seins pantelants,
Sous le regard chaud qui se noie,
Couvent les rendez-vous brûlants !

HORIZONS DE PLUIE

Toi, qui nais du baiser de la terre et de l'eau,
Qui vis, en clapotant, sous la botte ou la roue,
Et qu'un balai fangeux pousse ensuite au tombeau
Du noir égout, moi seul, je te salue, ô boue!

Quand, dans Paris crotté, le bourgeois gémissant
Tremble en son habit neuf qu'en cinglant tu pailletes,
Moi seul, je te bénis! pour le piège plaisant
Que tend ta mousse brune aux pudeurs des fillettes.

Devant la robe à traîne en vain nous frémissons.
Quand le trottoir a soif, nos yeux gourmands sont dupes;
Tu parais! et voici que de gais horizons
Blancs, roses, violets, s'éclairent sous les jupes.

Rivés à des fuseaux long-empantalonnés,
Quand des pieds sans limite encombreront la rue,
Fais-toi sombre, comme est la face des damnés,
Pour l'Allemande épaisse et l'Anglaise pointue!

Lorsque tu sens peser leurs souliers patineurs,
Venge-toi, venge-nous! sois méchante... éclabousse
Leur jambe ridicule, au mollet sans rondeurs,
Et salis d'un crachat leur chevelure rousse!

Mais quand t'effleurera le talon leste et fin
De la Parisienne, au pas moelleux de chatte,
Lèche amoureusement la bottine — un écrin! —
Gracieuse toujours qu'elle flâne ou se hâte.

La vois-tu voltiger, la fée aux pieds étroits?
Oh! fais sèche, un instant, la place qu'elle essuie,
Et contemple, sans les souiller, ces mollets-rois,
Clairs pavillons d'amour, soleils des jours de pluie!

UN MODÈLE

Le peintre a su tracer, d'une main très adroite,
Sur ce fond de satin, le contour de tes flancs,
Dont l'éclat onduleux et velouté miroite
Comme sur un lac noir un vol de cygnes blancs.

D'un rose diaphane il fit tes seins superbes,
Pour ta bouche il choisit le plus sanglant carmin,
A tes cheveux il a réservé l'or des gerbes
Et le teint des lilas aux veines de ta main.

D'un pinceau leste et sûr, brossant ton cou d'albâtre,
Il dessina ton front, ton doux front entêté,
Puis, ayant gentiment troussé ton nez folâtre,
Devant tes yeux profonds il pâlit — arrêté!

O penseuse! il n'a pu copier ta pensée,
Tantôt gaie et tantôt triste à faire crier!
La palette était trop pauvrement nuancée,
Et pas assez subtil le doigt de l'ouvrier.

Il ne mettra jamais sur la toile grossière,
Même avec le secret du divin Léonard,
Cette ombre ensommeillée au bord de ta paupière,
Ni cet éclair changeant qui dore ton regard!

Devant ces flambeaux purs et qu'allume l'Idée,
Dans l'arc-en-ciel en vain cherchant des tons pareils,
L'artiste reste aveugle, et sa verve obsédée
Ne trouvera pas l'art de peindre des soleils.

Seul, le poète ardent, que ta splendeur réclame.
Et qui plane, éperdu, dans l'infini du ciel,
Fixera ta pensée et moulera ton âme,
Dans un verbe divin, souple, immatériel !

Les Maîtresses, M. de Brunhoff.

FURSY

Fursy (Henri Dreyfus, dit), chansonnier, né à Paris le 26 février 1866. Se destina d'abord au commerce, mais ne tarda pas à entrer dans le journalisme; débuta à la *Liberté* comme rédacteur parlementaire; fit ensuite des chroniques et du grand reportage au *Rappel*, puis collabora à divers autres journaux : *La France*, *Le National*, *l'Eclair*, *la Bataille*, *La Lanterne*.

Fit ses premières armes de chansonnier à la salle des Capucines et à la Bodinière; entra peu de temps après au Carillon (rue de la Tour-d'Auvergne), y lança ses premières chansons rosses, puis passa au Tréteau de Tabarin en 1895. Devenu directeur de cet établissement en 1899, il lui donna le nom de *Boîte à Fursy*, et ce cabaret d'art. où il sut grouper une pléiade de maîtres-chansonniers et d'artistes réputés, devint bientôt le plus florissant de Montmartre.

BIBLIOGRAPHIE

Chansons Rosses, 1re série ; *Chansons Rosses*. 2e série ; *Chansons de la Boîte*; *Essais Rosses d'Histoire contemporaine.*

En préparation : *Les Chroniques de l'Œil de Vache.*

LE MARIAGE D'OTÉRO

On a lu dans le *Figaro*,
Cette nouvelle qui me peine :
Notre si divine Otéro
Se marie à la Madeleine !
Il ne faut, à ce qu'on m'a dit,
Y voir aucune analogie !
Caroline est trop du Midi,
Pour être jamais *repentie !*
Lorsque tout en haut des gradins,
Nous la verrons — apothéose ! —
En blanc, fleur d'oranger, satin !
Ça nous f'ra sûr'ment quelque chose !

Elle épouse un Américain !
Pourvu, mon Dieu ! qu'il la ménage,
Ce sont des gens, il est certain,
Qui sont entiers dans leur ménage !
S'il allait la brutaliser,
Elle si douce, si mignonne,
S'il allait trop vite effeuiller
Les pétales de sa couronne !
Quand, le soir, enfin seuls chez eux,
Il la verra, brune et si rose,
Baissant pudiquement les yeux :
Pourvu qu'ça lui fass' quelque chose !

Pourvu, mon Dieu ! qu'en cette nuit,
Désirée et crainte des vierges.
Il sache, comme on se conduit,
Quand on n'est pas fils d'un concierge !
Qu'elle garde un bon souvenir,
De cette conclusion des noces,
Que les outrages, à subir,
Ne lui semblent pas trop atroces !
Que, pour lui donner un enfant,
(Il paraît qu'il se le propose !)
Il s'y prenne très doucement :
Il y arriv'ra la mêm' chose !

Enfin, si nous la lui donnons,
Nous tous, qui sommes sa famille,
C'est pour qu'il soit plein d'attentions
Pour cette exquise et tendre fille !
Qu'il l'aime, comme nous l'aimons,
Que, de temps en temps, il lui donn
Des cheveux pour son médaillon :
Ça lui suffit, elle est si bonne !
Bref, que lorsqu'il nous la rendra
— Car il nous la rendra, j' suppose ! —
Il fass', s'il n'est pas un ingrat,
Que nous la r'trouvions la même chose !

L'OBSESSION DU ROI DE NORVÈGE

Après ses trois jours de Paris,
Trois journées, pendant lesquelles,
Il ne put mêm' changer d'habit,
Sans harangue présidentielle,
Le Roi Haakon, enchanté,
D' la population parisienne,
Reprit, en compagni' d' la Reine,
Le train qui l'avait apporté.
Comme on refermait la portière
Il pencha la tête au dehors,
Pour sourire une fois encor
Mais, soudain, il eut un haut-l'corps :
D'vant lui s'dressait madam' Fallières !

« — Ah ! dit-il, sacré nom d'un chien !
« Je la revois, c'est encore elle :
« Ell' doit savoir le Norvégien,
« Ell' n' m'a pas lâché d'un' semelle !
« A l'arrivée, elle était là,
« A table, elle était à ma droite,
« Et dans ma loge, trop étroite,
« Elle s'étalait au gala,
« On m'aurait montré Lavallière,
« Miss Campton ou bien Otéro,
« Même au besoin cett' bonn' Cléo !
« C'eût peut-être été rigolo,
« Mais j' n'ai vu que madam' Fallières !

« Ell' fut de tout's les réceptions :
« On la vit à l'Hôtel de Ville,
« A la visite au Trianon,
« Elle vint à mon domicile !
« Partout elle était à mon bras,
« Semblant dire avec assurance :
« — C'est moi que j' suis la Rein' de France !
« Tant pis si vous n' le saviez pas ! »
« — En somme, elle était tellement fière,
« Qu'on la vît au côté d'un Roi,
« Que je puis affirmer, je crois,
« Ne connaître qu'un p'tit endroit,
« Où je fus, sans madam' Fallières !

« C'est à c' point, qu' dans l'intimité,
« Quand, le soir, ma porte était close,
« Et que, la Reine, à mes côtés,
« Mes idé's, devenaient plus roses,
« Ne voulant pas êtr' dérangé,
« (Y a des moment où tout vous trouble),
« J'allais pousser le verrou double,
« Pour qu'ell' ne puisse pas entrer !
« Et quand j'éteignais la lumière,
« J'dressais l'oreille au moindre bruit,
« C'était mêm' tout c' que dans la nuit,
« Je pouvais dresser... j'étais cuit :
« Je n' pensais qu'à madam' Fallières !

« Aussi je le dis franchement,
« Malgré que j'adore la France,
« Je n'y r'viendrai officiell'ment,
« Que sous une autre Présidence !

« J'y reviendrai... si l'successeur
« De ce brave monsieur Fallières
« Est veuf ou bien célibataire,
« Et s'il n'a ni fille ni sœur !
« Car, durant ma vi' tout entière,
« Je m' souviendrai terriblement,
« Qu'étant v'nu à Paris gaîment
« Pour y voir quelques monuments,
« J'ai surtout vu madam' Fallières ! »

ANDRÉ GILL

André Gill (Louis-Alexandre Gosset de Guines, dit), né à Paris le 17 octobre 1840, mort à l'asile des aliénés de Charenton, le 2 mai 1885. Plus connu comme caricaturiste politique que comme peintre et poète, n'a publié qu'un volume de vers *La Muse à Bibi* (1880), qui eut, à son heure, un très vif succès, et un recueil d'esquisses en prose. *Vingt années à Paris* (1883), dont Alphonse Daudet a écrit la préface. A écrit une comédie en un acte, en vers. *L'Etoile*, en collaboration avec Jean Richepin, jouée au théâtre de la Tour-d'Auvergne et la *Corde au cou*, avec Truffier (Odéon, 1876).

LOUIS DE GRAMONT

Louis de Gramont, poète, romancier, auteur dramatique, né à Paris, a fait ses études au lycée Saint-Louis et son droit avant d'entrer dans le journalisme. Est le fils du comte Ferdinand de Gramont, poète savant et délicat, qui, d'après la Sextine italienne de Pétrarque, inventa, créa la Sextine française, dont il a laissé d'admirables modèles, et qui fut l'ami intime de Balzac,

pour qui il composa les blasons et les devises de la *Comédie humaine.*

Louis de Gramont a collaboré assidûment à un grand nombre de journaux : à la *Lune Rousse*, à la *Petite Lune*, au *Mot d'ordre*, à la *Marseillaise*, à l'*Intransigeant*, à l'*Eclair*, à l'*Aurore*, etc. Romancier, il a publié : La *Locataire de Madame Biou*, la *Bonne Auberge*, le *Petit Café*, la *Petite Mignonnot*, la *Joconde*, etc. Auteur dramatique, il a fait jouer sur nos principales scènes : *Rolande*, *Simone*, *Lucienne*; une adaptation de Shakespeare : *Othello*, et une traduction intégrale : *Jules César*; il a également écrit quelques livrets d'opéra : *Esclarmonde*, pour Massenet, *Astarté*, pour Xavier Leroux, *Aphrodite*, pour Camille Erlanger. Dans ces diverses pièces qui, toutes, ont été aussi bien accueillies des lettrés que du grand public, il s'est révélé comme un écrivain de talent, un auteur érudit et un poète habile. Le ministre des Beaux-Arts a eu, l'an dernier, l'heureuse idée de le nommer professeur d'histoire du théâtre et de littérature dramatique au Conservatoire.

La Muse à Bibi, qui a paru d'abord sans nom d'auteur, puis avec la seule signature d'André Gill, est dûe en réalité à la collaboration de Gill et de Louis de Gramont. La plupart des pièces qui composent ce recueil ont été publiées primitivement dans un petit journal satirique, rédigé en argot populaire, la *Petite Lune*, dont Gill était le dessinateur et le rédacteur en chef et Louis de Gramont le principal rédacteur.

Des quatre pièces que nous reproduisons, nous croyons savoir que *Nocturne* et *Déménagement* sont d'André Gill et les deux autres : *La Levrette et le gamin* et *Crêmerie*, de Louis de Gramont.

NOCTURNE

Bon sens d' bon Dieu! fait-i' un vent !
J' fais pas quat' pas l'un l'aut'e d'vant.

J'arriv'rai jamai' à Montrouge.
Qué sal' vent ! C'est pas c' que j'ai bu :
J'ai rien bu ; ça m'est défendu ;
J' peux boir' qu'avec Alphonse l' Rouge.

Zinguer tout seul, c'est pas mon blo',
Qui ça? Joseph el' machinisse,
Un homme d' théât', un artisse,
Boir' tout seul? — Oh! la, la. — Tableau!

Tiens! Pig's-tu la lun' qui s' ballade?
Qué qu'a boit donc, c'te bourriqu'-là
Pour avoir la gueul' blanch' comme ça?
Y a pas d' bon sens ; vrai, qué panade!

Si j'y payais un lit' ! — Tableau!...
Un peu plus longue, un peu moins ça' me,
On dirait la gueule à ma femme ;
C'est tout craché... sauf el' bandeau

Qu'a s' coll' chaqu' fois su' l' coin d' la hure
Après qu' nous nous somm's expliqués.
C'est pas qu' j'aim' y taper dans l' nez ;
J' haï ça ; c'est cont' ma nature.

Mais pourquoi qu'a m' fait des ch'veux gris?
Faudrait qu' j'y fout l'argent d' mes s'maines;
J'ai beau y coller des châtai'nes,
A r'pique au tas tous les sam'dis.

Qu'a pleur', qu'a rigol'; c'est tout comme;
Sûr! j'y foutrai pas un radis,
« T'as qu'à turbiner, comm' j'y dis,
« J' travaill' ben, moi qui suis un homme! »

« J' trouv' pas d'ouvrag' » qu'all' me répond.
Et puis tous les ans c'est un gosse;
Qué pondeuse! En v'la d'un négoce,
C'est épatant! A pond! a pond!

J'en ai mon sac, moi, d' mon épouse;
Mince d' crampon; j'y trouv' des ch'veux,
C'est rien de l' dire. C' que j' me fais vieux!
Par là-d'sus madame est jalouse!

Il chante:

« Je n'ai gardé dans mon malheur
« Que la moitié d'une hirondelle... »
En v'la n'encor' d'un' ritournelle:
Delphin' jalous'! — Tais-toi, mon cœur!...

Trois heur's qui son'nt! Faut que j' rapplique
S'rait pas trop tôt que j' pionce un brin;
C' que j' vas m' fout un coup d' traversin!
Bonsoir. A d'main la politique.

Où donc que j' suis ? Par où que j' vas ?
Tableau du coup qu' Joseph s'égare !...
V'la l' Pont-Ñeuf, j' parie un cigare ;
C'est que l' Pont-Neuf ; j'arriv'rai pas !

Chauffons l' train ! hu' la grand vitesse !...
. . . .
Tiens ! quoi donc que j' dégott' dans l' noir,
Qu'est à g'noux, là-bas, su' l' trottoir ?
Eh ! ben, là-bas, eh ! la gonzesse,

On grimp' pas su' les parapets !
Attends ! attends ! j'y vas... Cré garce !
Pigé, j' te tiens ! Dit's donc, c'est farce
Tout d' même ; en v'la des moulinets !

Vous comprenez la rigolade,
Vous, la p'tit' mèr' ; vrai, qué potin !
C'est donc marioll', c'est donc rupin
De s' plaquer dans la limonade ?

Pourquoi ? Peut-êt' pour un salaud ;
Pour un prop' à rien, pour un' pant'e ?
Malheur !... Tiens, vous prenez du vent'e.
Ah ! bon, chaleur ! J' comprends l' tableau :

On s'a fait arrondir el' globe,
On a sa p'tit' butte, à c' que' j' vois...
Eh ! ben, ça prouv' qu'on n'est pas d' bois ;
A m' va, c'te môm'-là ; tiens ! j' te gobe.

9.

Faut y donner l' jour, à c' gamin ;
Maint'nant qu'y est, faut pas l' défaire ;
J' l'adop' d'abord ; j'y sers de père ;
Vrai ! j' l'adop' jusqu'à d'main matin.

Allons, ho ! fais-moi voir ta pomme ;
Rapplique un peu sous l' bec ed' gaz,
J' te gob ; faut profiter de l'occas'
Y a pas d'erreur, va ; j' suis un homme ;

Un chouett', un zig, un rigolo.
Fais donc voir ça ; bon ! v'la qu'à pleure..
Tu f'rais pas tant l'étroite à c't' heure
Si j'aurais laissé t' fout' dans l'eau.

. . . .

Allons ! bon, c'est ma femm' ! — Tableau !

LA LEVRETTE ET LE GAMIN

(*Histoire parisienne.*)

Ecoutez l'histoir' du gamin,
Du gamin et de la levrette !
L'un demeurait à la Villette ;
L'autre habitait faubourg Germain !

C'était une levrette exquise ;
Je n' sais plus comment ell' s'app'lait ;
Mais c'était la chienn' d'un' marquise,
Qui de la levrett' raffolait.
C'te p'tit' bête était adorée,
Tell'ment qu'aux Tuil'ri's, chaque jour,
On l'envoyait faire un p'tit tour
Avec un larbin en livrée !

Quant au gamin, c'était l' gavroche
Qui parcourt Paris en tous sens,
Et qui, sans peur et sans reproche,
Flân', rigole et blagu' les passants,
Or, un jour qu'aux Tuil'ri's (mazette !
Ça se cors' comm' du Montépin !)
Il était planté devant l' bassin,
Précisément pass' la levrette...

Contre le goss' levant la patte,
La levrett', — cett' chienn' de salon, —
Avec un' morgu' d'aristocrate
Lui compiss' tout son pantalon.

Le gamin sent l' pipi qui l' mouille,
I' s' retourne, i fait du potin...
Mais de la levrett' le larbin
Le trait' de p'tit' gouape et d' fripouille !

L' gamin, jurant de s' venger, file
La bête et l' laquais sans êt' vu...
Jusqu'à leur noble domicile
Il les suit d' loin, à leur insu...
Su' l' pas d' la porte, au bout d'une heure,
La p'tit' levrett' vient prendre l'air...
L' gamin l'empoign', prompt comm' l'éclair,
Et l'entrain' loin de sa demeure !

Il lui fit faire, à la Villette,
Connaissanc' d'un caniche affreux...
La levrette agit en levrette !
Ell' prit l' canich' pour amoureux.
Deux jours plus tard dans la soirée,
Lâchée enfin par le gamin,
Ell' reparut faubourg Germain...
Mais elle était déshonorée !

Peu d' temps après, ell' mit au monde,
Non sans quelques douleurs de reins,
Six cabots d'un' laideur immonde,
Bâtards, p't'-êt' même adultérins !...
Mais l' plus bath de l'historiette
C'est qu' la marquis', tout récemment,
A pris son cocher pour amant,
Histoir' d'imiter la levrette !

Et voilà l'histoir' du gamin,
Du gamin et de la levrette !
Quel triomphe pour la Villette !
Quel deuil pour le faubourg Germain !

LA CRÊMERIE

La crèmerie, où, tous les matins, je déjeune
Pour douze sous, a dans sa clientèle un jeune
Et turbulent essaim d'ouvrières. — Printemps!
Aurore! beauté! grâce ineffable! — Vingt ans
Est l'âge de la plus vieille de ces fillettes.
Toutes, dans le casier elles ont leurs serviettes;
Et c'est avec un ton qui sent bien son Paris
Que vous les entendez commander « Deux de riz! »
Quand un consommateur entre, ces demoiselles
Le dévisagent, puis chuchotent bas entre elles,
Et l'on voit, dans le vol des rires étouffés,
Trembler sur leurs cous leurs cheveux ébouriffés.
— C'est un spectacle auquel les yeux les plus moroses
S'éclairent, que ce lait mouillant ces museaux roses;
Et c'est pourquoi toujours pour déjeuner je vais
Dans cet endroit, où tous les plats sont bien mauvais.

DÉMÉNAGEMENT

C'est le terme. Au pavé, les gueux. Bon débarras !...
Empile vivement dans la charrette à bras
Ton poussier disloqué, tes deux chaises de paille.
Tes poêlons, tes outils, tes guenilles, canaille,
Et file ! fous le camp tout droit, sans savoir où.
Cherche si le hasard te garde encore un trou
Suffisamment hideux pour servir de tanière
Aux tiens, en attendant le trou du cimetière.

L'homme est dans les brancards. L'aîné, le moins chétif,
Des petits, va derrière : il surveille attentif
L'équilibre branlant des haillons de famille.
Et, quelques pas plus loin, un gosse qui sautille
A côté de la mère, admire gravement
Le trésor qu'elle porte avec recueillement
Sous un globe, idiote et touchante relique :
— Sa couronne de fleurs d'oranger symbolique.

La Muse à Bibi, Marpon et Flammarion.

RAOUL GINESTE

Raoul Gineste (Adolphe Augier) est né à Fréjus (Var), en 1852. Venu à Paris vers 1873, il publia ses premiers vers dans la *Renaissance* et la *Vie littéraire*, fit partie du second Parnasse et de l'Anthologie d'A. Lemerre. Jules Tellier, dans *Nos Poètes*, le classe parmi les modernistes, et, en effet, bien qu'amoureux de la forme et des rythmes rares, Raoul Gineste a demandé presque toutes ses inspirations à la vie contemporaine. Poète des chats, quelques-unes de ses pièces en l'honneur des gracieux félins sont devenues classiques.

Le cabaret et le journal du Chat Noir, dont il fut un collaborateur assidu l'attirèrent à Montmartre qu'il a chanté dans les *Soirs de Paris*, édition de luxe qui fait le plus grand honneur au bibliophile H. Béraldi. Le plus grand tort ou peut-être la plus grande sagesse de Raoul Gineste fut de se confiner dans ce milieu montmartrois qu'il adore. Indifférent aux intrigues littéraires, ayant l'horreur des cénacles, il affectionne particulièrement la société des peintres et des musiciens. Ses principales œuvres sont *Le Rameau d'or*, poésies (Lemerre). — *Chattes et Chats*, poésies (Flammarion). — *Soirs de Paris*, édition H. Béraldi. — *Pour Auguste Comte*, à propos dit par Sylvain, de la Comédie-Française, à l'inauguration de la statue du grand philosophe. — *La Seconde Vie du Docteur Albin*, roman de mœurs con-

temporaines, dont le succès fut très grand en France et à l'étranger. — *Le Nègre de Paris*, *La Poupée de cire*, œuvres à la fois humouristiques et savantes. — *Les Grandes Victimes de l'hystérie* (Michaud, édit.), étude rationnelle et historique du fameux procès de sorcellerie Gaufridy. — *L'Art à la Taverne de Paris*, ouvrage de critique, etc.

Qui le croirait? L'auteur si parisien du *Moulin Rouge*, l'observateur si aigu et si averti des cabarets de Montmartre, est un poète provençal du plus grand mérite.

AU MOULIN ROUGE

Tournez, tournez bons chevaux de bois
Paul VERLAINE.

Tournez, tournez. moroses bourgeois,
Clercs d'avoués, fades calicots,
Navrants cercleux, noceurs rococos
Tournez cent fois, tournez mille fois !

Et vous aussi, venus des Provinces,
De l'Amérique ou bien des Golcondes,
Colons fiévreux, mines rubicondes,
Nègres ou blancs, écumeurs ou princes !

Aux sons joyeux des cuivres criards,
Pendant la valse aux élans berceurs ;
Rythmes ardents, rythmes enlaceurs,
Dans les senteurs d'onguents et de fards :

Parmi l'essaim des filles de joie
Troupeau rôdeur d'amantes bohêmes;
Eclairs trompeurs des yeux et des gemmes,
Froufrous troublants de moire et de soie!

Tournez, tournez, mornes débauchés,
Dans cette piste aux louches amours,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Après les Belles que vous cherchez !

Est-ce Grœtchen la Vierge équivoque
Le Lys qui prend des poses d'estampe
Pour aguicher le Faust qu'on estampe
Par les malheurs d'antan qu'on évoque?

Préférez-vous ce cavalier seul
Qui s'auréole avec ses jupons
Et dont les pas fringants et fripons
Ont des ardeurs de jeune épagneul?

Est-ce la femme monumentale
Qu'un satin noir avantage et sangle
Et dont la taille épaisse s'étrangle
Pour qu'au-dessus la gorge s'étale?

Est-ce la maigre au lascif regard ;
— Le pire alors sera le meilleur —
Qui dans sa jupe, ô combien tailleur!
Drape son torse avec un tel art?

Ou le produit très Boticellesque
Des ateliers préraphaélistes
Qui lasse enfin de ses symbolistes.
Cherche à lâcher la dèche et la fresque?

Est-ce, frimousse, à la Pompadour
La fleur de nuit aux éclats leurrants,
Qui s'ouvre aux lustres des restaurants
Pour se faner au lever du jour?

Seraient-ce celles que le Poète
Stigmatisa : les femmes damnées,
Les Danaïdes, les forcenées
Dont le désir est toujours en quête?

Est-ce l'institutrice à lorgnon
Qui prouvera ses capacités
Par des brevets dûment remportés
Mais qui succombe à tant de guignon?

Ou bien, trognon à robe trop courte,
Cet avorton sortant de l'école,
Pâle trumeau qui déjà racole
Et veut croquer quelque bonne tourte?

Est-ce la Jeanne? Est-ce la Lison
Evocatrices de basses-cours,
Dindes jadis, aujourd'hui vautours
Dont l'œil perçant guette le pigeon?

Serait-ce encor la femme de chambre
Ayant rêvé d'être sa madame
Type accompli de la fine lame
Dont le corps souple et félin se cambre?

Ou bien l'enfant du continent noir,
Fruit de haut goût, vanille d'amour,
Que l'on importe en Europe pour
L'explorateur en chambre du soir?!

Serait-ce enfin cet expert vampire,
Cette élégante à la tubéreuse,
Qui déambule si langoureuse,
Fleur délétère à qui la respire?

Décidez-vous!... Cessez un moment
De tournailler comme à Charenton!
Poursuivez-vous ou vous poursuit-on?
Tournerez-vous éternellement?

Votre embarras vient-il du grand nombre?
Avez-vous tous un cœur de novice?
Est-ce une peur confuse du vice?
Votre luxure aime-t-elle l'ombre?

Qu'attendez-vous? Faites votre choix!
Le désir meurt et l'heure s'enfuit;
Laissez-venir l'Ange de minuit;
Soyez vaincus aux sons de sa voix.

Offrez le bock et la cigarette;
Ne doutez pas des belles promesses;
Votre clé d'or ouvre les Kermesses!...
Quoi! vous fuyez! Rien ne vous arrête!

Mais qu'avez-vous à tourner ainsi?
Est-ce un supplice à vous infligé?
— Sinon pourquoi cet air affligé? —
Dans quel espoir êtes-vous ici!

Y venez-vous pour qu'on vous aime ?
Ah ! pauvres fous !... Prenez-en donc une,
A tout hasard, la Blonde ou la Brune,
N'importe qui !... C'est toujours la même !...

Soirs de Paris.

BALLADE DU COUPEUR DE CHAT

Il existe un être hideux,
Infâme, cruel, ridicule,
Teigneux, pouilleux, galeux, miteux,
Qu'aucune honte ne macule.
Ce gueux exerce sans scrupule
L'art de fabriquer des castrats
Et gueule avec sa mandibule :
— Tond les chiens et coupe les chats!

Son inventeur libidineux,
Monsieur Prud'homme qui copule,
Evitant d'être populeux,
Trouve le chat trop noctambule;
Pour que sa race ne pullule
Et mettre un frein à ses ébats,
Il le livre à ce barbacule :
— Tond les chiens et coupe les chats!

L'homme au schako jaune merdeux,
Cloaque où fleurit la pustule,
Ivrogne suinteux et bulbeux,
S'empare de l'animalcule
Et, sans lui dorer la pilule,
Ce plus lâche des scélérats
Le prend, le trousse et l'émascule :
— Tond les chiens et coupe les chats!

ENVOI

Matou, la moindre particule
Vaut mieux que tous les célibats;
Détale au cri de la crapule :
— Tond les chiens et coupe les chats !

ALBERT GLATIGNY

Albert Glatigny, poète, né en 1839. Il s'est fait connaître en 1860 par un volume de vers, les *Vignes folles*. Tour à tour acteur, hommes de lettres, improvisateur, il a vécu d'une existence nomade, cherchant un peu partout le pain de chaque jour, et dépensant, seulement pour vivre, plus de talent qu'il n'en aurait fallu à d'autres pour s'enrichir. En 1863, malgré le succès de ses premières poésies, il en était réduit à être souffleur dans un théâtre de province, à Orléans. Le récit de ses aventures pourrait faire pendant au *Roman comique* de Scarron. En 1864, il publia un second volume de vers, les *Flèches d'or*, dans la manière des *Odes funambulesques*, de Banville, et qui renferme bon nombre de morceaux brillants. Glatigny possède, comme pas un des poètes du *Parnasse contemporain*, la science du vers, la richesse de la rime et l'entente du rythme. En 1867, il résolut de mettre à profit ses facultés d'improvisateur et de gagner de l'argent; mais les difficultés que lui suscita la police l'empêchèrent de réaliser complètement son entreprise. Un commissaire — vrai commissaire de police impérial — se trouva en province pour le prier de déposer par avance le *manuscrit de ses improvisations*. A peine pût il donner çà et là quelques séances, où il étonna, non seulement les bons bourgeois, mais les lettrés eux-mêmes, par l'aisance avec laquelle il improvi-

sait de longues tirades, tout un petit poème, sur un thème imposé, ou jonglait, sur des rimes données, avec les vocables les plus réfractaires. Le *Chat Noir* n'existait pas encore, et cela est à regretter pour Glatigny, car il eût trouvé sa place parmi les poètes et les chansonniers de Montmartre et pu ainsi, à dire seulement ses vers, vivre d'une vie moins précaire.

Il fit jouer, en 1872, au théâtre Corneille, un acte en vers, l'*Illustre Brizacier*. Dans le héros de sa pièce, vieux comédien, pris de la nostalgie du théâtre et qui meurt au milieu des oripeaux qu'il aime tant, Glatigny s'est incarné lui-même, avec son amour des planches, sa vie sur les routes, à tous les vents, à toutes les souffrances. Enfin Catulle Mendès a mis à la scène les aventures bouffonnes et touchantes du poète errant dans une pièce en vers intitulée *Glatigny* et jouée à l'Odéon.

Albert Glatigny est mort à Sèvres, en avril 1873, d'une maladie de poitrine, provenant de la vie de privations qu'il avait si longtemps menée.

BIBLIOGRAPHIE

Les Vignes folles (1860). — *Les Flèches d'or* (1864). — *Le Jour de l'an d'un misérable* (1869). — *Le Bois*, un acte en vers (1872) — *Gilles et Pasquins* (1872). — *Vers les Saules*, un acte, en vers, (1870). — *Le Fer rouge*, recueil de satires et d'odes politiques (1871). — *Le Singe*, comédie en un acte (1872). — *La Presse nouvelle*, en vers (1872). — *Compliment à Molière*, à-propos en un acte, en vers (1872). — *L'illustre Brizacier*, un acte, en vers (1872).

SONNETS SPARTIATES

A Charles Monselet.

La table étincelait. Un tas de bonnes choses
Chargeaient la noble nappe. On y voyait des mets
Etiquetés de noms savants, chers aux gourmets ;
Les crus fameux brillaient transparents, blancs et roses.

Sous un prétexte aucun, mes yeux n'avaient jamais
Touché même de loin à ces plats grandioses,
Et cependant mon front, voilé d'ombres moroses,
Montrait que ce n'était point là ce que j'aimais.

« Tu te voudrais sans doute au fond de tes gargotes.
Dans un bouillon Duval, près d'une portion
De lapin contestable ou de bœuf aux carottes,

Misérable ! » me dit tout haut l'amphitryon,
Tout tremblait du courroux qu'il me faisait paraître,
Et moi, je répondis tranquillement : « Peut-être ! »

II

Eh bien, oui ! j'aime un plat canaille
Bien mieux que ces combinaisons
Qu'un chef alambique et travaille
Ainsi qu'Exili ses poisons,

Sur le banc de bois où me raille
Le merle chantant aux buissons,
Le cabaret et sa muraille
Que charbonnent les polissons.

Là, je bois les vins populaires
Où Suresnes met ses colères
Et qui font le nez bourgeonné,

Et pour irriter la fringale,
Cyniquement je me régale
D'un plat de hareng mariné.

DANS LA RUE

Hé, là-bas ! hé ! la jupe au vent !
Ohé ! la petite personne,
Arrêtez-vous. Mon cœur frissonne
En proie à l'espoir décevant.

Oh ! le beau corsage mouvant !
Et comme l'amour déraisonne
Devant ces grands yeux d'amazone
Plus clairs que nul soleil levant !

Arrêtez-vous donc ! Elle trotte
Sans répondre, et gardant ses bas
Immaculés, vierges de crotte.

Je reviens, mes projets à bas,
Mais content, car c'est gai la rue
Quand Rose nous est apparue !

ÉMILE GOUDEAU

Emile Goudeau, né à Périgueux, en 1850. Avait dix-neuf ans lorsqu'il fut nommé professeur de cinquième au lycée d'Evreux. Pendant la guerre de 1870, devint sous-lieutenant des mobiles de la Dordogne et après la Commune obtint un emploi au Ministère des Finances. Le poète n'en était plus aux premiers essais. Il avait écrit les fameux *Triolets de misère*, qui déjà lui marquaient sa place de Villonien. *Les fleurs de bitume*, publiées en 1870, eurent un très gros succès. Cela valut à l'auteur la présidence du club des Hydropathes, dont faisaient partie Charles Cros, Jean Moréas, Rollinat, Haraucourt, Alphonse Allais, Mac-Nab. Grenet-Dancourt, Galipeaux. Leloir et Le Bargy, de la Comédie-Française, Brémont, Jules Jouy, Harry Allis, Georges Lorin, Sénéchal, sans compter ceux qu'on appelait les vieux, François Coppée, Claretie, etc.

« L'envers de ce commencement d'apothéose, dit un de ses biographes, Camille de Sainte-Croix, fut que Goudeau, « prince de la jeunesse », dut démissionner aux Finances. Il vécut quelques mois des hasards de la vie du Quartier-Latin. Sa pièce, la *Revanche des Bêtes*, publiée par le *Figaro*, avait fait monter d'un cran sa popularité. Il commençait même à recevoir, pour de prochaines œuvres, de bonnes offres d'éditeur, lorsque la maladie le prit.

« Il avait d'ailleurs besoin d'un sérieux repos, le métier d'hydropathe en chef n'étant pas de ceux qu'on pratique sans qu'il en cuise. Goudeau alla passer le temps de se remettre chez son camarade Paul Marrot, directeur d'un petit journal à Fontainebleau. Quand il revint il fut entraîné vers Montmartre. Un grand mouvement eut lieu, et la fusion du « Quartier » et de « la Butte », s'opéra. Les hydropathes passèrent les ponts et vinrent au *Chat Noir*. Salis nomma Goudeau rédacteur en chef de son journal. A ce moment il publiait, avec Charles Cros, dans le *Gil Blas*, d'extraordinaires chroniques, sous le pseudonyme de Karel Emile.

Emile Goudeau, fantaisiste et ironiste à outrance, a été un poète brillant et un romancier de talent réel. Il est mort à Paris le 17 septembre 1906.

BIBLIOGRAPHIE

Fleurs de bitume, poésies (1878) ; *Voyages et découvertes du célèbre A'Kempis à travers les Etats-Unis de Paris* (1886) ; *Le Froc*, roman (1888) ; *Chansons de Paris et d'ailleurs* (1895) ; Poèmes parisiens : *Fleurs de bitume*, *Ciels de lit*, *Vache enragée*, *Fins dernières*, *La Vie fâchée*, etc. (1897) ; *La Graine humaine* (1899) ; *Poèmes ironiques* (1900).

DÉFINITION D'AMOUR

Nous sommes montés dans le bleu bizarre
D'une nuit d'été veuve des sommeils ;
Nous avons trouvé, comme feu Pizarre
Un Pérou tout plein de louis-soleils :
Des soleils d'amour, des louis d'ivresses
La belle monnaie ancienne des cœurs,
Et de nos deux mains pleines de caresses
Nous nous sommes fait des trésors vainqueurs.
Qu'on ait des chapeaux en tuyau de poêle,
Ou que l'on soit nu comme Antinoüs ;
Que Grévin d'un peu d'étoffe la voile,
Ou qu'elle ait l'aspect glabre des Vénus :
Qu'on soit pauvre ou riche, imbécile ou sage,
Athée ou païen, divin ou maudit ;
Si le ciel est mort, vieux ciel sans ouvrage,
Nous le retrouvons dans le ciel de lit.
Et sans s'occuper de mode quelconque,
Sans souci du galbe et des vêtements,
L'amour traîne encor la divine conque
Sur l'éternel bleu des vieux firmaments.

ABSENCE

Quand elle l'eut baisé follement sur la lèvre
Dans le dernier reflux de l'amoureuse fièvre,
Elle lui dit : adieu ! l'amant dit : au revoir !
Hélas ! ce fut en vain qu'il l'attendit le soir,
Puis deux jours ! au cadran de l'horloge, la paire
D'aiguilles, que l'effort de tourner exaspère,
Se croisa lentement durant deux lentes nuits,
Compas maussade errant au cercle des ennuis !
Que faire ? — S'accouder pensif à la fenêtre ?
Ça glace ! — S'en aller ? — Elle viendra peut-être !
Comme la nuit est longue ! Il ne fera plus jour !
Bon Dieu ! comme le temps est long loin de l'amour !
Comme les clochers ont des tintements d'alarmes !
Et comme il est trempé, ce mouchoir plein de larmes !
Les nuages s'en vont, pressés par un vent dur.
Le jour de février se lève. Pas d'azur !
L'amoureux, en fumant, s'est desséché la gorge ;
Le sanglot geint en lui comme un soufflet de forge.
Au matin, les yeux las de larmes et le cœur
Morne, en Parisien il reprit l'air moqueur.
Or, le troisième jour, elle revint, tranquille,
Lui disant : Mon ami, tu t'es fait de la bile
Bien inutilement. Et puis, avec douceur ;
J'ai passé ces deux nuits au chevet de ma sœur,
L amour est un aveugle aveuglant ; lui, fit l'homme
Qui pouvait croire, et crut réellement en somme.
Jette-lui tes cailloux, moraliste cornu !
Il l'aima doucement ; puis d'un air ingénu,

Il dit : Il se peut bien qu'il soit vrai, ce mensonge.
L'amour les remporta tous les deux dans le songe
Avec ses ailes d'or et de pourpre, là-bas.
Elle était trois fois plus tendre. — Dis, n'est-ce pas
Très doux de s'aimer bien, de le dire et le faire?
On est enveloppé d'une souple atmosphère.
Oh! ne pensons à rien ! Je t'aime, mon amant ;
Je t'aime un peu, beaucoup, tendrement, follement
Et plus encore! Et puis, la fête étant finie,
Elle dit : Je me sens tout à fait rajeunie.
Ce fut alors qu'il put comprendre, mais trop tard,
Qu'elle s'était vendue au vieux seigneur Dollar.

MIÈVRE SONNET

Me vient sourire en votre doux sourire,
Me vient chagrin en vos minces chagrins,
Me vient désir en vos désirs sans freins,
Me vient lyrisme alors qu'êtes ma lyre.

Me vient délire en vos nuits de délire,
Me vient douceur en vos moments sereins,
Me vient musique en vos chants souverains,
Me vient fureur à l'heure de votre ire.

Me vient poursuite, hélas ! si vous fuyez,
Me vient tristesse alors que vous riez,
Me vient plaisir quand vous versez des larmes.

Me viendra Jour si livrez vos appas,
Me viendra Nuit si durent mes alarmes,
Me viendra Mort si ne te revois pas.

EXTRÊME-ORIENT

Ka-Ka-Doi, mandarin militaire, et Ku-Ku,
Auteur d'un million et quelques hémistiches,
Causent en javanais sur le bord des potiches,
Monosyllabiquant d'un air très convaincu,

Vers l'an cent mil et trois, ces magots ont vécu
A Nangazaki qui vend des cheveux postiches ;
C'étaient d'honnêtes gens qui portaient des fétiches
Sérieux ; mais, hélas ! chacun d'eux fut cocu.

Comment leur supposer des âmes frénétiques?
Et quel sujet poussa ces poussahs lymphatiques
A se mettre en colère, un soir? Je ne sais pas ?

Mais un duel s'ensuivit. — O rages insensées !
Car ils se sont ouvert le ventre avec fracas.....
Voilà pourquoi vos deux potiches sont cassées.

Poèmes ironiques, Ollendorff.

MARQUISETTE

Marquisette est assise de côté, sur le sofa, très étroitement serrée dans sa robe; elle joue avec son éventail.

Dam ! si cela vous plait d'entendre mon histoire,
Voici. — Tout est exact, et notez-le, notoire —
Les reporters pourront la donner aux journaux —
Je débute demain dans la *Fée aux moineaux* :
Un rôle à grand succès — Passons — Je vins au monde
Vous savez tous comment : sous un chou. — J'étais blonde
L'acajou n'étant pas encore découvert —
Mon père était un chef d'escadron assez vert,
Mais veuf, hélas ! et qui mourut de son veuvage :
Il se consolait trop. — Au bout de mon sevrage,
On me cloîtra : cric, crac. — J'ai donc étudié
L'orthographe dans un couvent stipendié
Par l'Etat, fabriquant pas mal d'institutrices
Pour l'exportation, procurant des lectrices
Aux membres du Jockey frappés de cécité,
Ou simplement atteints de spleen : c'est mieux porté
Le spleen à deux : pour ça voir petites annonces
Cacolet. — Je n'avais certes pas pour trois onces
De préjugés mesquins en quittant Saint-Denis :
Les oiseaux ont toujours le parfum de leurs nids ! —

— Orpheline et très pauvre, au bout d'un mois à peine
J'entrai chez un vieux duc : dix louis par semaine
Pour lire un Consulat ou deux de monsieur Thiers.—
Ce que nous lûmes peu, c'est navrant. — Les hivers

De la vie avaient fait rage sur ce brave homme,
Et néanmoins... Comment vous expliquer?... En somme
Par les nuits d'août j'avais rêvé d'un autre amant!...
Pfutt! malgré le grand âge, il suffit d'un moment. —

C'était un scélérat, mais bon diable ; il fit dire
A son neveu, le marquiset de Triste-Sire,
De venir lui parler un soir. — Le marquiset
Était pauvre, et son oncle au fond le méprisait ;
Pas d'héritage et pas la corde pour se pendre ;
Le juif Éléazar n'aurait su quoi lui prendre.
Or, l'oncle du Jockey, sans plus de tralala,
Lui dit : Un million de dot, épouse la. —
Ce fut fait. — On pilla les orangers de Nice
Pour ma couronne blanche, et le duc si propice
Et si miraculeux encor, le vieux lion,
Sur la table de nuit posa son million. —

Le marquiset de Triste-Sire était très triste
Comme mari ; nul goût et nul ressort d'artiste ;
Mais pour le baccara c'était un don Juan.
Il passa dix-huit mois à tout perdre en jouant. —
Or, comme il a mangé ce beau million rose,
Je me sens très perplexe à creuser une chose :
Savoir si le dicton que nous avons appris
Est juste : ont-ils au jeu la veine, les.....maris?

Mon marquiset fila comme une étoile double
D'opéra-bouffe à qui le Russe offre le rouble. —

J'aurais pu retourner au duc, et lire encor
Un ou deux in-quarto ; mais le duc était mort.....
Comprenez-vous ce duc qui meurt sans crier gare?
Un soir, devant son grog, en fumant son cigare
A son cercle, il fut pris d'un étourdissement,
Et rendit sa chère âme apoplectiquement. —

Mais une marquisette a toujours un bon ange :
J'appris par un monsieur très bien, agent de change
Ou sportsman, qu'on cherchait une étoile à Taitbout
Pour la *Fée aux moineaux*, un succès de haut goût,
A faire pâmer d'aise au baisser de la toile !
Mais j'ai des diamants, je suis donc une étoile,
Me dis-je et je m'en vais trouver le directeur.
Il me laissa parler... Oh ! c'est un amateur
Qui s'y connaît ! ! — Il m'a tout de suite engagée ;
Je lui plais. Il faudra lui tenir la dragée
Un peu haute : marquise, avant, pendant, après,
Surtout en ce moment où je tiens un succès ;
Car j'ai vu ces messieurs de la Presse, la Banque,
Le grand monde ; pas un du Tout-Paris n'y manque.
C'est pour cela que j'ai des places plein la main.

Se levant,

En voici. — Donc, messieurs, mesdames, à demain !

GRENET-DANCOURT

Grenet-Dancourt, auteur dramatique, né à Paris, en 1854. N'eut d'abord d'autre ambition que celle de se faire applaudir comme acteur; entra au théâtre des Nations pour y créer un rôle dans les *Amants de Ferrare*, de Jules de Marthold, puis à l'Odéon, où il débuta dans *Madame de Maintenon*, de Coppée. Entre temps fonda, avec Emile Goudeau, le cercle des Hydropathes dont il fut nommé vice-président. C'est dans ce cénacle de jeunes poètes et d'artistes qui, presque tous, ont un nom célèbre aujourd'hui, que Grenet-Dancourt se révéla comme auteur par de spirituels monologues, réunis plus tard en volume, et que les Coquelin ont popularisés.

Ce fut pendant qu'il était à l'Odéon qu'il fit recevoir sa première pièce, *Le Rival pour rire* et renonça, sur les conseils de M. de La Rounat, son directeur, à jouer la comédie pour se consacrer exclusivement à la littérature dramatique. A partir de ce moment, il donna avec un égal bonheur, à l'Odéon, à l'Ambigu, au Palais-Royal, aux Bouffes-Parisiens, aux Variétés, aux Nouveautés, à la Gaîté, au Théâtre-Antoine, à Cluny, à Déjazet, sur presque toutes nos scènes enfin, une quantité de pièces, comédies et vaudevilles que nous avons tous applaudies.

Elu plusieurs fois syndic et secrétaire du Syndicat de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, Grenet-Dancourt n'a pas seulement servi avec

dévouement les intérêts de ses confrères au sein de la Société, mais encore les a défendus éloquemment à l'étranger, dans divers Congrès organises par l'Association littéraire et artistique internationale, à Berne, Barcelone, Londres, Milan, Anvers et Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Monologues comiques et dramatiques (1883).

THÉATRE

Rival pour rire (Odéon) — *Les Noces de Mademoiselle Loriquet*, trois actes (Cluny). — *La Femme*, un acte (Palais-Royal). — *Trois femmes pour un mari*, trois actes (Cluny et Gymnase). — *Oscar Bourdoche*, un acte (Cluny). — *La Banque de l'Univers*, cinq actes (Ambigu). — *Divorçons-nous*, un acte (Cluny). — *Les Mariés de Montgiron*, trois actes (Cluny). — *Hypnotisée*, un acte (Variétés). — *Rigobert*, trois actes (Cluny). — *L'abbé Vincent*, un acte (Odéon). — *La Revanche du mari*, trois actes (Déjazet). — *La scène à faire*, un acte (Renaissance). — *Le Torchon brûle*, un acte (Bodinière). — *L'Heure du bain*, un acte (Figaro). — *Le voyage des Berluron*, quatre actes (Déjazet). — *Le Moulin de Javelle*, un acte (Eden). — *Norah la Dompteuse*, trois actes (Nouveautés). — *Monsieur Mars et Madame Vénus*, un acte (Eden). — *La Petite Veuve*, un acte (Ambigu). — *Trop aimé*, trois actes (Cluny). — *Le Phoque*, un acte (Gaîté). — *La Macaroni*, deux actes (Parisiana). — *Jour de divorce*, un acte (Odéon). — *Paris quand même*, trois actes (Cluny). — *La Sauterelle*, un acte (La Roulotte). — *Ceux qui restent*, un acte ; *Ceux qu'on trompe*, un acte (Th. Antoine). — *Celle qu'il faut aimer*, un acte (Odéon). — *Le Vampire*, un acte (Mathurins). — *Le Fils surnaturel*, trois actes (Cluny). — *Les Gaîtés du Veuvage*, trois actes (Cluny). — *L'Assassinée*, quatre actes (Th. Antoine). — *L'Agrafe*, un acte (Odéon). — *La Veuve de Taupin*, un acte, en vers (Th. Sarah-Bernhardt). — *Le Mari de la Reine*, trois actes (Bouffes-Parisiens). — *Le Mendiant d'amour*, trois actes et quatre tableaux (Th. Molière, Bruxelles). — *Les Tribulations d'un gendre*, trois actes (Cluny), etc...

LA CHASSE

Tontaine! — La meute égayée
Poursuit avec de joyeux cris,
Dans la campagne balayée,
Cailles, lapins, lièvres, perdrix.

Voilà quinze jours que je chasse,
Et je n'ai rien tué du tout,
J'ai trouvé du gibier en masse,
Mais je n'ai pu faire un seul coup.

Vous croyez que c'est maladresse?
Eh bien! vous êtes dans l'erreur :
Le Gun-Club lui-même confesse
Que je suis un excellent tireur.

Mais quel conte alors vous nous faites?
Je vais vous le dire en deux mots :
J'aime, j'idolâtre les bêtes,
Oui, je suis fou des animaux.

C'est en vain que je me raisonne,
En vain, je cherche à m'endurcir,
Dès que le son du cor résonne
Je sens des frissons me saisir.

Pourtant je m'arme de courage,
Et je me dis, chaque matin,
Qu'il faut enfin faire un carnage,
Et tuer au moins... un lapin.

Je tâcherai que ma victime
Soit un vieux lapin... de vingt ans.
Tuer un jeune serait crime,
Car il peut avoir des enfants.

Ah! ma tendresse vous fait rire?
Pour vous, un lapin mort, c'est peu.
Et même, quand on le fait cuire,
Au besoin vous soufflez le feu.

Vous vous riez de la misère
Des enfants que laisse le mort ;
Mais, si l'on tuait votre père,
Vous verrait-on rire aussi fort ?

Oui, je sais, votre père est homme
Et non lapin, mais pouvez-vous
Savoir si le lapin, en somme,
Aime ses parents moins que nous?

Qui donc sait si, sous la charmille,
Cailles, perdreaux, lièvres, lapins,
Ne goûtent pas mieux la famille
Que tout le reste des humains?

Le lapin met-il en nourrice
Ses petits enfants en naissant
Pour téter un iait clair, factice,
Et qui leur appauvrit le sang?

Les cailles sont-elles coquettes?
Ruinent-elles leur époux,
Mesdames, avec leurs toilettes,
Ainsi que vous le faites, vous?

A-t-on jamais entendu dire
Qu'un lièvre ait porté quelquefois
Cette... couronne... du martyre,
Qu'à tant de nos maris je vois?

Voit-on, dans de folles agapes,
Des perdreaux boire jusqu'au jour,
Et, lourds encor du jus des grappes,
Cogner leurs femmes au retour?

Les animaux ont-ils des dettes?
A leur logis, rentrent-ils tard?
Voyez-vous des perdrix seulettes?
A minuit sur le boulevard?

Au coin d'une sente embaumée,
Avez-vous jamais entendu
Un lièvre à la voix enrhumée
Crier un journal dissolu?

A-t-on jamais, je le demande,
Vu des animaux, quelquefois,
Préférer dissoudre leur bande
Plutôt que d'obéir aux lois?

Les voit-on, dans les hautes herbes,
Aux *Grandes Bêtes* de chez eux
Dresser des colonnes superbes,
Pour les casser ensuite en deux?

Les voit-on, après une course,
Se passer une corde au cou,
Ou bien, après un coup de bourse,
Filer bien vite on ne sait où?

Voyez-vous à la préfecture
Coffrer des bandes d'animaux,
Pour avoir, à la nuit obscure,
Dans des dos planté des couteaux?

Troublent-ils donc la paix publique?
Cherchent-ils, par quelque forfait,
A renverser la République,
Comme plus d'un chez nous le fait?

Les voit-on dans les ministères
Quêter des décorations,
Ou dans les sombres monastères
Tramer des révolutions?

A l'État font-ils des requêtes?
Lui disent-ils dans leurs discours
De vouloir bien couper des têtes,
Ou de supprimer les tambours?

Non, ils demeurent bien tranquilles,
Au sein des plaines, des forêts,
Loin des bruits du monde et des villes,
Dans les sillons ou les guérets.

Pourquoi leur vouer tant de haine?
Est-ce grand crime, s'il vous plait,
De picorer un peu de graine,
Ou de brouter du serpolet?

Pour moi, plus je les envisage,
Plus je les trouve bons et doux,
Et moins aussi je trouve sage
De les poursuivre de nos coups.

Aussi, lorsque au fond d'une allée,
J'aperçois parfois un lapin,
Ou quelque perdrix affolée,
Je suis... je sens... je pleure enfin!

Et puis tout à coup... je me mouche,
Avant d'armer mon *Lefaucheux*,
Alors quand tonne ma cartouche,
Ils sont déjà loin de mes yeux.

Et tout bas, en voyant leur fuite,
Je me dis : cela les rendra
Beaucoup plus prudents dans la suite,
Et de la mort les sauvera.

L'herbe, par l'automne rouillée,
Que foule mon pas cadencé,
Sera-t-elle jamais mouillée
Par le sang que j'aurai versé ?

Je ne le crois pas, car en somme.
Je vous le déclare en deux mots :
Plus j'étudie et connais l'homme
Et plus j'aime les animaux.

DANS LES PETITS BATEAUX

Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux,
On voit, quand il fait sombre,
Des couples enlacés,
Et l'on entend dans l'ombre
Ces mots : Chut ! Finissez !
Quel est donc ce mystère ?
Qu'est-ce qu'on peut bien faire
Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux?

Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux,
Parfois une voix fraîche
Roucoule une chanson
Pourtant le bruit empêche
Qu'on prenne du poisson.
Quel est donc ce mystère ?
Qu'est-ce qu'on peut bien faire
Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux?

Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux,
L'on rit et l'on babille ;
Puis chaque matelot

Bientôt se déshabille,
Mais aucun n'entre à l'eau.
Quel est donc ce mystère?
Qu'est-ce qu'on peut bien faire
Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux?

Mais les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux,
S'éloignent de la rive ;
Et les gais matelots
S'en vont à la dérive
Sur le dos bleu des flots.
C'est dangereux et traître,
Mais je voudrais bien être
Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux!

EUGÈNE HÉROS

Eugène Héros, né à Paris, le 14 août 1860, chansonnier, auteur dramatique. A fait ses études au lycée Henri IV ; licencié en droit, a été quelque temps avocat à la cour, mais plaida peu. A collaboré à la *France*, au *Figaro* et à beaucoup de revues littéraires. Comme chansonnier, est l'auteur de nombre de chansons populaires parmi lesquelles nous citerons : *Si les femmes savaient ; Lingaling ; P'tit cochon ; Valse bleue*, etc. Comme auteur dramatique, a donné nombre de pièces, qui ont obtenu de très vifs succès et plus de cinquante revues depuis la Gaîté-Rochechouart jusqu'aux Variétés.

Après avoir été secrétaire général de plusieurs théâtres, est devenu directeur du Palais-Royal.

BIBLIOGRAPHIE

Les Lyriques (études sur les gens de concert). — *La Grosse Marie.* — *Noce à Génie.*

THÉATRE

Pâquerette. — *La Veuve* (Grand-Guignol). — *Ah ! Moumoute !* (Cigale). — *Don Juan moderne.* — *Leur Bonheur !* — *Il est ignoble avec Bouchard.* — *Family-Hôtel* (Palais-Royal).

REVUES

La Revue de Li-ongchamps. — *Penses-tu !* — *A l'Alcazar de la fourchette.* — *Parlons d'autre chose.* — *Paris-Boycocotte.* — *Enfin seuls !* — *Cyrano à Paris. Ça pousse l'amour.* — *Que tu dis !* — *Salue..!* — *La Revue du Centenaire.* — *Hue ! Cocotte !*

LES PAUV' P'TITS FIEUX

Ils n'ont pas d'dab et pas d'dabesse,
Jamais ils ne r'çoiv'nt un' caresse,
Jamais un baiser sur les yeux,
Les pauv' p'tits fieux.

On les voit errer dans les rues,
Le grimpant troué, les fess' nues,
Couverts de haillons, tout pouilleux,
Les pauv' p'tits fieux.

La nuit, ils quitt'nt les plac's publiques,
Pour n' pas s' fair' coffrer par les fliques ;
Ils n' roupill'nt jamais dans des pieux,
Les pauv' p'tits fieux.

Chaqu' jour, dans l'ruisseau, sur leur route,
S'ils peuv'nt trouver un' mauvais' croûte,
Ils sont triomphants comm' des dieux,
Les pauv' p'tits fieux.

Lorsque leur faim est moins vivace,
Ils vont alors à la Wallace ;
Un bon coup d' lanc' les rend joyeux,
Les pauv' p'tits fieux.

Mais l' plus souvent la faim les crève,
C' n'est pas long, l'agonie est brève ;
Ils doiv'nt aller tout droit aux cieux,
Les pauv' p'tits fieux

Quand ils s'ront grands, ils d'viendront rosses,
Ils commettront des crim's atroces,
Ils surin'ront les beaux messieurs,
Les pauv' p'tits fieux.

Bourgeois, patron, toi, qu'as des sommes,
Pens' que plus tard ils s'ront des hommes,
Et tâche d'êtr' miséricordieux
Aux pauv' p'tits fieux !

DANSONS LA CAPUCINE

Dansons la capucine !
Y a pus d' parents chez nous :
Maman est à l'usine,
Papa est chez les fous,
You !
Dansons la capucine,
Ou bien jouons à coucou
La faim nous assassine,
Le froid nous tord le cou.

La sal' fièvr' nous lancine
Et nous met sens d'ssus d'ssous ;
Pour ach'ter d' la méd'cine,
Nous n'avons pas d' gros sous,
You !
On s'arrach' la poitrine,
Déchiré' par la toux ;
Nous n'avons pas d' farine,
Afin d' fair' du pain roux.

Y en a chez la voisine,
Y a mêm' de beaux joujoux ;
On s'amuse, on cuisine,
Mais ce n'est pas pour nous,
You !

Y en a qu'une mèr' câline
Et berc' sur ses genoux,
Qu'ont des rob's de mouss'line ;
Sûr'ment, ça n'est pas nous.

Voir toujours la famine,
Ça vous rend très jaloux ;
On enrage, on rumine
Des carnag's comm' les loups,
You !
La vie est un' gredine
Et les homm's des voyous :
Nous voudrions qu'on dîne
D'autr' chos' que des cailloux.

Dansons la capucine !
La mort aux yeux si doux
Est là qui nous fascine,
Nous irons dans des trous ;
You !
Dansons la capucine ;
Car nous mang'rons les choux
Bientôt par la racine ;
C'est assez bon pour nous !

LES MOMES

Ils sont les maîtres du pavé ;
Il est leur domaine privé
Et les faubourgs sont leurs royaumes
Aux mômes.
Il en est de toutes grandeurs.
Ils sont tous plus ou moins frondeurs ;
Ils négligent les axiômes,
Les mômes.

Les petits sont les momignards
Avec la liquette aux fignards;
Ils ne dégagent pas d'arômes,
Les mômes.
Entre eux on n'est guère savant ;
A l'école on va peu souvent,
Ils n'ont pas gagné de diplômes,
Les mômes.

Pourtant, en prose ou bien en vers,
Ils ont des langages divers;
Même ils inventent des idiômes,
Les mômes.
Pour sûr, ils ne sont pas capons;
Parfois, ils couchent sous les ponts.
Ils ne craignent pas les fantômes,
Les mômes.

Ce sont eux qui font les titis,
Qui rigolent aux paradis
Des théâtres, des hyppodrômes,
Les mômes.
Ils sont malins, ils sont adroits;
Ils savent user de leurs doigts
Et faire manœuvrer leurs paumes,
Les mômes.

Ils n'aiment pas les vieux pantins,
Les tartufes, les puritains;
Ils ne chantent jamais de psaumes,
Les mômes.
Pour embêter les dirigeants
Ainsi que messieurs les agents,
Ils organisent des monômes,
Les mômes.

De nos cœurs et de nos esprits,
Du cerveau de notre Paris,
Ils sont les multiples atômes,
Les mômes.
Pour les chagrins et les douleurs,
Pour calmer l'âpreté des pleurs,
Ils sont encor les meilleurs baumes,
Les mômes!

CLOVIS HUGUES

Clovis Hugues, poète et homme politique, né à Ménerbes (Vaucluse) le 3 novembre 1851. Son père était meunier. Tout jeune, il se crut une vocation religieuse et ce fut au petit séminaire de Sainte-Garde qu'il fit ses premières études ; ses supérieurs après lui avoir fait prendre la soutane lui confièrent un emploi de répétiteur. Mais Clovis Hugues ne devait pas pousser plus loin ; il quitta l'établissement et vint à Marseille essayer du journalisme. Depuis longtemps déjà, et sur les bancs mêmes du séminaire, il s'adonnait à la poésie. Ses débuts dans le journalisme furent assez pénibles, car il n'eut d'abord au *Peuple*, où il était entré, que le plus infime emploi ; il y était moins un rédacteur qu'un garçon de bureau :

> Je collais quelque peu les bandes ; je portais
> Des paquets ; j'allumais la lampe et je n'étais,
> Avec tout mon latin, qu'un Ruy-Blas littéraire.

a-t-il dit de lui-même dans une pièce de vers autobiographique.

Nous ne parlerons pas de sa carrière politique, nous rappellerons seulement qu'il fut député des Bouches-du-Rhône et plus tard député de la Seine.

Il est mort à Paris en 1907.

BIBLIOGRAPHIE

Parmi ses œuvres, d'une inspiration généreuse et d'un grand souffle lyrique, nous citerons :

La Petite Muse (1874). — *Les Intransigeants* (1875). — *Poèmes de prison* (1875). — *Les soirs de bataille* (1882). — *Les jours de combat* (1883). — *Les Evocations* (1885). — *Rimes choisies* (1886). — *Madame Phaëton* (1888). — *Le sommeil de Danton*, drame en cinq actes, en vers (1888). — *Monsieur le Gendarme* (1891). — *Le Bandit* (1892). — *Le mauvais Larron* (1895). — *La Chanson de Jehanne d'Arc* (1899).

LA POÉSIE A MONTMARTRE

Montmartre est le bruyant sommet
Où la Muse surgit, pareille
A la nymphe qui chante et met
Son chapeau floré sur l'oreille.

Si nous vivions encore aux temps
Où la Dryade et l'asphodèle
Se miraient aux mêmes étangs,
Les Dieux seraient amoureux d'elle.

Mais, si près qu'elle soit des cieux,
Dans les splendeurs de son Olympe,
Ce n'est point pour les vastes Dieux
Qu'elle a jeté corset et guimpe

Loin du trépied et des autels,
Cette grande sœur de Lisette
Préfère à tous ces immortels
Un gueux qui lui fasse risette.

Point de bijoux dans son coffret !
Si quelque barde peu sévère
L'approche au seuil du cabaret,
Elle accourt et boit dans son verre.

Sitôt qu'elle a dit sa chanson.
Les doigts envolés sur la lyre,
La gaîté de Mimi Pinson
Refleurit aux lèvres d'Elvire.

Si vous lui rappeliez qu'elle a
Plus de moulins que de galette.
Elle vous répondrait : Lonlà !
Et ferait une pirouette.

Ce qu'elle a suffit à ses goûts,
Dans le bonheur ou dans la peine,
Pourvu que le vieux nid soit doux
A la grande nichée humaine.

Tout pauvre diable est son ami,
Quand un coup du destin l'affale :
Elle ne se ferait fourmi
Que pour secourir la cigale.

Dès qu'elle arrive, c'est Noël ;
Et si peu qu'en les nuits sans voiles
Ses bras nus flottent dans le ciel,
On voit sourire les étoiles.

VINCENT HYSPA

Vincent Hyspa, poète, chansonnier dont Pierre Trimouillat a établi comme suis la fiche d'identité :

Ses titres : Prince des pince-sans-rire et ex-poète belge au *Chat-Noir*.

Ses qualités : Sincérité et franchise, est le seul Gascon du Nord qui soit réellement du Midi.

Sa devise : Beaucoup faire et laisser rire.

Son corps : Un vivant point d'ironie gaie.

Sa voix : Basse noble, au besoin baryton.

Son caractère : Grave comme son accent : est le seul à garder son sérieux partout où il est sur la sellette.

Ses vertus : Celle du sage ; aime à voir se lever l'aurore sur « le boulevard de son crâne ».

Ses vices ? L'orgueil et l'envie ; se croit le seul à savoir d'où vient le vent dans les *sphères* politiques et hautes.

Son ambition : Trôner sur un siège du Sénat entre Coquelin cadet et Dranem.

Son âge : On l'ignore ; est venu à Paris sans papiers ! De *retour de Jérusalem*. Maurice Donnay (bis) non la date mais le lieu de sa naissance : Narbonne... Miel ! alors...

Ajoutons que Vincent Hyspa est parmi les gais chansonniers de Montmartre un des plus spirituels, d'une verve fantaisiste et d'une ironie tout à fait originales.

Il a publié un volume chez Enoch, *Les Chansons d'humour*, et en prépare un second qui doit paraître prochainement.

LES FLEURS

Moi, sous-chef des odeurs suaves,
Et qui marche toujours à côté du bonheur,
Je professe à l'égard des fleurs,
Qu'elles prennent des airs penchés ou des airs graves,

Une horreur profonde qu'accroît
Ce servage par qui — sans être humiliées, —
Elles sont en gerbes liées
Ou serves de la terre en quelque vase étroit

Du trottoir au sixième étage,
Elles sévissent, elles entrent sans douleur
Chez nous et jusques dans nos mœurs...
Toujours des fleurs ! partout des fleurs ! même en voyage

Elles sont trop ! — Et c'est tout bas
Que je le dis : il en est encor d'inconnues,
Dans des serres entretenues ;
Pourvu, mon Dieu ! pourvu qu'elles n'en sortent pas !

Celles-là sont bien moins coupables
Qu'on ne voit pas. Mais on en voit ! Mais il y a
Cet implacable dahlia,
Toujours poussant et repoussant, inéluctable !

Mais il y a la rose : amour;
La violette : qui se fait toute petite ;
Enfin la grande marguerite :
Du désespoir et puis de l'espoir tour à tour.

On peut pardonner à la rose,
A la rose qui vit l'espace d'un matin ;
Dont on sait le nom en latin
Et qui, malgré ce nom, n'est presque jamais rose.

La marguerite, passe encor !
Ah ! l'anémique marguerite au cœur jonquille,
Qu'interroge la jeune fille
Et qui fleurit dans les cheveux d'ébène et d'or.

Mais il y a la violette,
Qu'on dit simple et timide et qui va se doublant
Avec, après elle, un relent
De parfumeur ou de cabinet de toilette !

Mais il y a, mais il y a
Le dahlia, plus régulier qu'une caserne,
Qu'un hôtel vide et sans lanterne,
Le dahlia ! ce grand cochon de dahlia !

Bien que je sois un peu poète,
Je suis bon et ne peux faire aucun mal aux fleurs,
Je suis de l'avis de l'auteur
Qui dit dans un langage étranger, mais honnête :

Qu'il ne faut point battre — ô douceur ! —
Une femme avec une fleur : — c'est très logique —
Et je prends une bonne trique,
Pourtant, je vous l'ai dit, je n'aime pas les fleurs.

LE TOAST DU PRÉSIDENT

I

Je suis heureux..., et je vous remercie
Du grand espoir que vous fondez sur nous...
Je suis heureux.... et puisqu'on m'y convie,
Je dirai plus..., je dirai... comme vous.
La République sera toujours prospère,
Tant qu'ell' vivra... dans la prospérité...
C'est dans c't esprit que je lève mon verre
Et que je bois à sa félicité.

II

Je suis heureux..., lorsque je considère
Que le progrès... a marché... jusqu'ici...
Vos hôpitaux sont pleins..., tout est prospère...,
Et le négoc' ne va pas mal..., merci.
Les banquiers pren'nt jusqu'au d'là des frontières
Vos intérêts... et votre capital...
C'est dans c't esprit que je lève mon verre
Et que je bois au progrès général.

III

Je suis heureux..., ma joie... est ineffable,
Et c'est un peu pour ça que je vous l'dis,
Heureux... de boire, — en ce jour mémorable,
Qui tous ensemble... ici... nous réunit —

Aux habitants tout comme aux fonctionnaires,
Aux étrangers... qui ne sont pas d'ici...
C'est dans c't esprit que je lève mon verre
Et que je bois en ce jour... d'aujourd'hui.

IV

Je suis heureux..., comm' vous j'ai l'espérance
De voir un jour le pays... plus uni...
Je n'en parle jamais... sans que j'y pense,
Et cependant... ça s'ra toujours ainsi.
Tant que la France, hélas !... puis-je le taire ?
S'ra divisé... par les départements.
C'est dans c't esprit que je lève mon verre
Et que je bois toujours... en attendant.

V

Je suis heureux... de boire, on l'imagine,
A nos marins..., ces braves matelots ;
Sans les marins... y aurait pas d'marine,
Sans les marins... pas d'eau, pas de vaisseaux ;
Grâce aux marins, c'est extraordinaire,
Nos cuirassés.., revienn't souvent sur l'eau.
C'est dans c't esprit que je lève mon verre
Et que je bois à ces dompteurs de flots.

VI

Je suis heureux..., de nos flottes navales,
Mais r'mettons la question sur le terrain ;
Votre campagne est... agreste et rurale
Et votre ville... est urbaine... oh ! combien !...

Vos monuments..., c'est pas d'la petit'pierre,
Sont historiqu's... ou le seront demain...
C'est dans c't esprit que je lève mon verre
Et que je bois encor..., le verre en main.

VII

Je suis heureux..., car mon âme... est joyeuse...
De cette joie... qui fait... notre bonheur ;
Et ta sœur ? dites-vous, est-elle heureuse ?
Elle est heureus', ma sœur..., elle est ailleurs !
Elle est ma sœur..., parc' que je suis son frère,
Je suis son frèr'... parce qu'elle est ma sœur...
C'est dans c't esprit que je lève mon verre
Et que je bois à tous les liens du cœur.

VIII

Je suis heureux..., comme tout vous l'indique,
Je crois d'ailleurs..., vous l'avoir déjà dit...
Quand je voyage, ce m'est un' joie unique
D' trouver quelqu'un pour causer... du pays ;
Malheureus'ment les jours... sont éphémères...
Il va falloir que j' fout' le camp d'ici...
C'est dans c't esprit que je lève mon verre
Et que je bois... tout comm' je vous le dis.

SOLILOQUE DU CHAUVE

Ils s'en sont allés loin — bien loin ! —
Les fauves arbres capillaires,
Où les doigts fleurtaient, sans témoins,
Des maîtresses aux mains légères.

Pour chausser d'autres crânes nus,
Appartenant à de gros maîtres,
Peut-être sont-ils devenus
Perruques... peut-être hygromètres...

Il est quatre heures du matin
Sur le boulevard de mon crâne,
Le Temps, balayeur à tous crins,
En a fait la surface plane

Et blanche que vous la prendriez
Pour du marbre très véritable
Et que, Madame, vous voudriez
Y faire dresser votre table.

S'il s'y trouvait quelque élément
Issu d'une capillature,
Ah ! n'en cherchez pas vainement
Près de moi la manufacture...

Il est quatre heures du matin
Sur le boulevard de mon crâne
Le Temps, balayeur à tous crins,
En a fait la surface plane

Et polie ainsi qu'un miroir
A ce point que l'on peut, ma chère,
En se penchant dessus, y voir,
Qu'on se ressemble comme un frère.

Et quand je vais de par la nuit,
La tête nue, il s'y reflète
Tant d'étoiles que l'on me suit
Et me prend pour une comète.

Il est quatre heures du matin
Sur le boulevard de mon crâne,
Le Temps, balayeur à tous les crins,
En a fait la surface plane

Et nue autant qu'un Sahara
Sans oasis ni caravane,
Où jamais rien ne poudroiera
Que le soleil, ô ma sœur Anne !

Déserte comme l'Odéon...
On y peut glisser sur la glace,
On y dort pas sur le gazon,
Il en reste à peine la place...

Il est quatre heures du matin
Sur le boulevard de mon crâne,
Le Temps, balayeur à tous crins,
En a fait la surface plane.

Il y vient errer quelquefois
L'âme des mains de mes amantes
Effeuillant jadis sous leurs doigts
Le pavot des caresses lentes...

Allez, courez vers d'autres bois,
Mains anciennes, mains de rêve.
Le joli Mai, le joli mois,
Sur ma tête s'est mis en grève.

Chansons d'humour, Enoch édit.

JULES JOUY

Jules Jouy, né à Paris le 12 avril 1855. Fils d'un boucher de Bercy, il commença par exercer le métier de son père, puis s'essaya dans la peinture sur porcelaines et enfin, trouvant sa véritable voie, entra dans le journalisme. Au *Tintamarre* où il débuta, il ne fit remarquer, dès ses premiers articles, par sa verve mordante et son ironie agressive. Admis au club des *Hydropathes*, il devint l'ami de Goudeau, de Charles Cros, de Rollinat, de Bilhaud et de Sapek, le fumiste de joyeuse mémoire, qu'un arrondissement de France eut plus tard l'hilarante surprise d'avoir pour sous-préfet. C'est à cette époque que Jouy donna au café-concert ses premières chansons dont plusieurs sont restées populaires, notamment : *Derrière l'omnibus*, qui fonda la réputation de Paulus ; *Mademoiselle, écoutez-moi donc ! La Diguediguedon ; C'est ta poire*, laquelle, chose curieuse à noter, devint à l'époque du boulangisme, en dépit de l'auteur, adversaire implacable de ce mouvement politique, le chant de ralliement du parti qu'il combattait.

Ce ne fut qu'en 1881 qu'il se fit entendre au *Chat Noir* qui devait être pour lui le tremplin de sa renommée. Il y créa la chanson réaliste et macabre, dont la complainte de *Gamahut* est restée le modèle du genre C'est au cabaret de Salis qu'il fit la connaissance de Jules Vallès et par suite entra au *Cri du Peuple*, où, chaque jour il donna une chanson nouvelle. La plupart de

ces chansons sont de véhémentes satires dirigées contre le général Boulanger et son état-major politique. Les grands maîtres de la critique, Aurélien Scholl, Ludovic Halévy, Jules Lemaître, Sarcey, Mirbeau, Th. Gille, quoi qu'ils pussent penser de l'inspiration de ces atellanes, ont été unanimes à en louer la forme et à rendre hommage au talent satirique de leur auteur.

Jules Jouy a collaboré au *Cri du Peuple*, au *Parti ouvrier*, au *Paris*, au *Figaro* et au *Rire* que dirigeait Arsène Alexandre. Ses chansons politiques et d'actualité ont paru sous le titre de *Chansons de l'année* et celles de la lutte journalière sous celui de *Chansons de bataille*. Il a publié, en outre, *La Muse à Bébé*, chansons pour les enfants, dédiées aux grandes personnes ; la *Chanson des joujoux* et à fait représenter au *Chat Noir*, avec dessins de J. Depâquit, *le Rêve de Zola*, qu'il interprétait lui-même. Enfin les chansons chantées au *Chat Noir* qui donne la note la plus exacte et la plus complète de son talent ont paru dans la collection artistique de Guillaume.

Jules Jouy, atteint, en mai 1895, de paralysie générale, dut être interné chez le docteur Goujon et, durant plus d'une année, y resta dans la division des fous furieux. Il mourut en 1896.

LA VEUVE

La veuve, auprès d'une prison,
Dans un hangar sombre demeure.
Elle ne sort de sa maison
Que lorsqu'il faut qu'un bandit meure.
Dans sa voiture de gala
Qu'accompagne la populace
Elle se rend, non loin de là,
Et, triste, descend sur la place.

Avec des airs d'enterrement,
Qu'il gèle, qu'il vente ou qu'il pleuve,
Elle s'habille lentement,
La veuve.

Les témoins, le prêtre et la loi,
Voyez, tout est prêt pour la noce ;
Chaque objet trouve son emploi :
Ce fourgon noir, c'est le carrosse.
Tous les accessoires y sont :
Les deux chevaux pour le voyage
Et le grand panier plein de son :
La corbeille de mariage.

Alors, tendant ses longs bras roux,
Bichonnée, ayant fait peau neuve,
Elle attend son nouvel époux,
La veuve.

Voici venir le prétendu
Sous le porche de la Roquette.
Appelant le mâle attendu,
La veuve, à lui s'offre, coquette.
Tandis que la foule, autour d'eux,
Regarde frissonnante et pâle,
Dans un accouplement hideux,
L'homme crache son dernier râle,

Car ses amants, claquant du bec,
Tués dès la première épreuve,
Ne couchent qu'une fois avec
La veuve.

Tranquille, sous l'œil du badaud,
Comme, en son boudoir, une fille,
La veuve se lave à grande eau,
Se devêt et se démaquille.
Impassible, au milieu des cris,
Elle retourne dans son bouge ;
De ses innombrables maris
Elle porte le deuil en rouge.

Dans sa voiture se hissant,
Goule horrible que l'homme abreuve,
Elle rentre cuver son sang,
La veuve.

La musique se trouve chez Rouart, Lerolle et Cie, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg, Paris.

L'INCINÉRATION

Conseils utiles.

I

Quand vous aurez commis un crime,
Il faut d'abord, premièrement,
Tout de suite et rapidement,
Fair' disparaître la victime.
Il faut faire premièrement
Disparaîtr' ce témoin gênant.
Ne le j'tez pas dans la rivière,
Ne l'ensevelissez pas au sein de la terre :
Ce truc là, c'est un four ;
Sans prév'nir de son r'tour,
L'cadavre, à tous les yeux, r'paraît un jour.
Ne le j'tez pas dans la rivière ;
Ne l'ensevelissez pas au sein de la terre :
Il reparaît un jour;
Au Dépôt l'on vous fourr' ;
Fait's le plutôt cuir' dans un four.

II

Pour incinérer un cadavre,
Le moyen est simple, vraiment.
Ça peut se faire également,
A Paris, aussi bien qu'au Havre !

Le moyen est simple vraiment
A la porté' d'un petit enfant.
Vous découpez l'homme ou la femme
En petits morceaux, que vous jetez dans la flamme
Si votre voisin dit :
Que « ça sent le roussi »,
Vous le traitez de « buse » ou d'abruti ».
Vous découpez l'homme ou la femme
En petits morceaux que vous jetez dans la flamme
Si votre voisin dit :
Que « ça sent le roussi »,
Vous dit's : « C'est mon beafteack qui cuit ! »

III

Tranquillement, vous laissez cuire,
Pendant un mois consécutif.
Surtout ne soyez pas hâtif;
Laissez patiemment la chair frire.
Laissez cuir', sur un feu très vif.
Pendant un mois consécutif.
P'tit à p'tit, les chairs deviendront tendres ;
Et puis après, elles se réduiront en cendres.
Saisissez aussitôt
Votre cuiller à pot;
Fouillez dans l'poêle et servez le gâteau.
P'tit à p'tit, les chairs d'viendront tendres;
Et puis après, elles se réduiront en cendres
Saisissez aussitôt
Votre cuiller à pot;
Fouillez dans l' poêle et servez chaud.

IV

Si la police vous demande
Ce qu'est devenu le corps mort,
Répondez : « C' qui cuisait si fort,
« Cher monsieur Kuehn, c'est d' la viande »
Répondez : « C' qui cuisait si fort,
« C'était du beafteack de croqu'mort ! »
En prison laissez-vous conduire ;
Par-dessus tout gardez-vous bien de ne rien dire ;
Car en suivant bien cett'
Merveilleuse recett'
Vous serez sûr de sauver votre têt' !
En prison laissez-vous conduire;
Par-dessus tout gardez-vous bien de ne rien dire,
En suivant ma recett'
Vous sauv'rez votre têt' ;
Vous n' s'rez condamné qu'à perpèt' !

MES HAINES

Le Mandoliniste

Y a-t-il rien qui vous canule
Comme un joueur de jambonneau,
Quand y a déjà la pendule,
L'accordéon et le piano?
Ça gagn' mill' francs par trimestre;
Ça vous r'garde avec mépris :
Parlez-moi d'un homme-orchestre,
En v'la-z-un qui vaut son prix!
L' mandoliniss' ça m'agace;
I' doit s' trouver dans l'Enfer;
Si j'en pince un su' la place,
Qu'i' jou' Meyerbeer, Auber,
Palestrina, Monteverde,
Wagner, Hérold ou Gounod,
J' te lui fais manger d' la.....
J' t'en f... ich'rai du jambonneau!

EUGÈNE LEMERCIER

Eugène Lemercier, poète-chansonnier, auteur dramatique, né à Paris le 1er mars 1862. Il a fait partie de la belle phalange d'auteurs interprétant eux-mêmes leurs œuvres, qu'on entendit au *Chat Noir* du temps de Rodolphe Salis. Il a chanté depuis dans tous les principaux cabarets de Montmartre et du Quartier Latin, et, partout acclamé, a remporté les plus grands et les plus légitimes succès. Travailleur inlassable et d'une heureuse fécondité, il a composé déjà plus de sept cents chansons, passant de la satire politique à la romance sentimentale et de la grivoiserie à la chanson naïve et enfantine. Auteur dramatique, Eugène Lemercier a fait jouer sur diverses scènes et dans les cabarets nombre de pièces et de revues d'une facture alerte et spirituelle. On a de lui deux volumes de vers : *La vie en chansons* (G. Ondet) ; *Autour du Quartier* (Flammarion). Il publiera prochainement quatre autres volumes : *Chansons de l'âme et du cœur*, romances ; *Chansons effrontées* (chansons montmartroises) ; *Au feu de la rampe* et *Fleurs de maquillages* (chansons de café-concert).

LE DOUBLE SUICIDE

I

Comm' la vie, à tout bien r'garder,
Ne vaut pas un centime,
Je résolus de m' suicider
Avec ma légitime.
Or, voulant mourir pour de bon,
Ma femm' s'lon la coutume,
Prépare un boisseau de charbon
Et m' dit : « Allume ! allume ! »

II

Pour y prendre des bûch's Bernard,
Vit' j'ouvre mon armoire,
J'y vois un reste de canard,
Un morceau d' Brie, un' poire.
Au même instant ma femm' me dit :
« Avant d'nous mettre en route,
Comm' je m'sens un peu d'appétit,
Si nous cassions un' croûte ? »

III

J'accepte la proposition.
V'la ma femme qui dévore...
« Tu vas t'fiche une indigestion,
Lui dis-je, Éléonore.

— Bah! répond-ell', ça n' m'inquièt' pas,
Avant d'être malade
J's'rai passé' d' vie à trépas
J' vais finir la salade. »

IV

Jugez de mon étonnement
Quand j'vis que ma conjointe,
Pour arroser son enterr'ment,
Avait pris sa p'tit' pointe.
Ell' soupirait, les yeux battus :
« C' vin-là, vois-tu Gégène,
Quand j' pens' que nous n'en boirons plus,
Ça m' fait vraiment d' la peine ! »

V

Bref, nous v'là couchés sur le dos,
Attendant la Camarde.
Mes yeux contemplaient les rideaux.
Soudain, ma femm' me r'garde.
« Embrass'-moi, m' dit-elle, à mi-voix,
J' n'y mets pas d'exigence,
Mais comm' ce s'ra la dernièr' fois,
Tâch' d'être un peu régence. »

VI

Quand on est en train d' s'asphyxier,
C' n'est pas là qu'on discute.
Moi, pour ne pas la contrarier,
Aussitôt, j' m'exécute.

« Ah ! j' meurs, dit-elle, en palpitant,
Mais j' vois la vie en rose ! »
J' lui réponds : Ça, c'est épatant,
« J'allais t' dir' la mêm' chose. »

VII

Lorsque notre émoi fut calmé,
Jugez de ma surprise :
L' charbon n'était pas allumé
Et, roug' comm' un' cerise,
Éléonor', loin de souffrir,
Disait, l'âme ravie :
« Ah ! tu m'as si bien fait mourir,
Qu' ça m'rattache à la vie ! »

La musique se trouve chez Sulzbach, éditeur, 13, Faubourg-Saint-Martin, Paris.

CHEZ LE COIFFEUR

I

Chez un commerçant d' mon quartier,
Qu'était coiffeur de son métier,
Un dimanche matin j'entrais
Pour me fair' raser d' frais

Le coiffeur me dit, en souriant :
« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde
Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,
Le temps de finir ce client ! »

II

Mais l' client répliqua, nerveux :
« J'ai des pellicul's dans les ch'veux
Qui sont aussi gross's que mon poing,
Faudrait m' faire un schampooing ! »

Le coiffeur me r'dit, en souriant :
« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde
Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,
Le temps d' schampooingner ce client !

III

Mais l' client reprit : « C'est égal,
Je préfère le Portugal,
L' schampooing n'a pas assez d'action,
Faudrait m' faire un' friction ! »

Le coiffeur me r'dit, en souriant :
« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde
Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,
L' temps d' frictionner ce client ! »

IV

Mais l' client reprit : « Je suis toc
Avec cette moustache en croc ;
Rasez-la moi. Je s'rai plus beau,
J'aurai l'air d'un cabot ! »

Le coiffeur me r'dit, en souriant :
« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde !
Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,
Le temps de raser ce client ! »

V

Mais le client reprit : « C'est clair
Qu'avec ces ch'veux touffus, j'ai l'air
D'un vulgair' faiseur d'embarras,
Faudrait m' les couper ras ! »

Le coiffeur me r'dit, en souriant :
« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde !
Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,
Le temps de tondre ce client ! »

VI

Ah ! monsieur ! lui dis-je, ma foi !
J'ai toute la journée à moi,
J'attendrai, si vous m'y forcez,
Que ses ch'veux soient r'poussés ! »

Autour du Moulin, Flammarion.

LA DAME ET LE CHIEN

Je viens de rompre avec une maîtresse,
Une beauté que j'aimais comme un fou,
Mais qui montrait souvent moins de tendresse
A son amant qu'à son affreux toutou;
Entre elle et moi, jugez de ma déveine,
Cet animal, qui ne manquait de rien,
Menait un sort de créature humaine
Quand, moi, j'étais malheureux comme un chien.

A mes moments je suis un brin poète,
J'aime parler de l'azur et des fleurs.
Quand, sur sa main, Lise appuyait sa tête,
J'interrogeais ses yeux doux et songeurs.
« Où donc es-tu ? disais-je avec instance,
Mon oiseau bleu, ma perle, mon lis d'or ? »
Et l'oiseau bleu me répondait : « Je pense
Que nous n'avons pas fait pisser Médor. »

Quand je payais mon tribut à la brume
Avec la grippe ou bien l'influenza,
Elle restait insensible à mon rhume
Et le traitait de simple coryza.
Mais, quand son chien toussait, dieux! que d'alarmes,
En l'installant sur un tapis moelleux,
Elle disait, les yeux remplis de larmes :
« Ah! j'ai peur qu'il ne soit tuberculeux! »

Quand, le cœur plein d'un fol enthousiasme,
Sous l'édredon et, pourtant, dans les cieux,
Je murmurais : « Quel voluptueux spasme !
Ah ! laisse-moi me mirer dans tes yeux. »
Au pied du lit, sa place coutumière,
Le chien jappait et Lise, avec ennui,
Disait : « De grâce, éteignons la lumière,
Médor est veuf, ayons pitié de lui ! »

Quand nous sortions, c'était une autre antienne,
« Ici, Médor ! Ah ! quel chien obstiné !
Prends garde, il va sauter sur une chienne !
Veux-tu finir, petit passionné ! »
Mais le toutou faisait l'oreille sourde
Et devenait de plus en plus ardent.
Moi j'étais là, planté comme une gourde,
En attendant la fin de l'incident.

Bref ! à la fin, je perdis patience,
Je la quittai, non sans quelque regret,
Car je me fis un cas de conscience
De m'informer si Lise me pleurait.
Un sien voisin me dit : « Elle est de glace,
Votre départ ne lui fit point d'effet,
C'est, dans son cœur, Médor qui vous remplace. »
J'ai le soupçon que c'était déjà fait.

GEORGES LORIN

Georges Lorin, né à... en... (a égaré son acte de naissance), quoique peintre, quoique sculpteur ou plutôt *statuiste* comme il met sur ses cartes, appartient à la littérature à la fois comme humoriste dans *Paris-Rose*, volume de vers impressionnistes, publiés chez Ollendorff, et poète grave de l'amour dans *l'Ame Folle* (même éditeur). Ses vers artistement ciselés sont d'un véritable poète et révèlent un talent très personnel.

G. Lorin *statuiste* est l'auteur de *La Révolte* reproduite dans le livre d'Armand Dayot : *La Guerre et la Commune*. Comme peintre, surtout paysagiste, c'est plutôt un crépusculaire. Une toile de lui, remarquable, *Le Silence*, est au musée de Châteauroux. Il a publié un album de dessins *Au gré du Songe*, dont la plupart sont d'une philosophie étrange et cruelle. Lorin fut caricaturiste et monologuiste. On l'accuse d'avoir donné une forme d'appareil pour guider des aigles *éduqués*, qui serait, sous le nom d'aigloplane, l'aéroplane définitif. Il sourit.

Nous pourrions ajouter que Georges Lorin est l'auteur d'un projet de bas-relief pour ériger à la mémoire de Maurice Rollinat, dans un jardin de sa ville natale. C'est l'illustration de ces quatre vers du poète-musicien.

O Musique, torrent du rêve,
Nectar aimé, philtre béni,
Cours, écume, bondis sans trève.
Et roule moi dans l'infini.

Rollinat chante éperdument au piano. Une Muse géante, échevelée, l'enveloppe. Sa robe se termine en flots d'écume lui jetant les Visions de l'Amour et de la Douleur

LE MARCHÉ AUX FLEURS

Sous de petits hangars coquets,
Fixés au sol par des piquets,
Toute une foule de bouquets
Se pavane et fait des manières;
Et le boulevard sent si bon
Que je m'élance, tout d'un bond,
Pour griser mon pas vagabond
De ces caresses printanières!

Faisant *la pige* à maint troupier,
Dans de grands faux-cols en papier,
Plus amidonnés qu'un pompier
De province, un jour de revue,
Les beaux bouquets, en rangs pressés,
Se dressent, ou bien, renversés,
Sur des rayons improvisés,
S'alignent pour charmer la vue.

Quel spectacle à ravir les yeux!
Bleus tendres et rouges joyeux,
Tous les tons les plus merveilleux,
Chantent la chanson des prunelles!
C'est le printemps, en vérité,
Qui, loin des champs et de l'été,
Dans la ville s'est arrêté,
En dépit des lois éternelles!

C'est lui ! lui-même... et cependant
Le soleil est loin d'être ardent,
Le froid même est un peu strident,
Et malgré que la pâquerette
Par terre s'étale à foison
La gardienne de la maison
N'a pas, je le crois, sans raison,
Les deux pieds sur sa chaufferette.

Serais-je à ce point-là distrait ?
Ou l'été, pour comble d'attrait
Ferait-il faire son portrait
Plus d'une fois pendant l'année ?
Des fleurs, maintenant, dans l'hiver ?
Arborant dans un écrin *vert*,
Un *frais* calice, *grand* ouvert ?
J'en ai l'âme toute étonnée !

Ma parole ! — Regardez-les !
Pivoines aux larges ourlets,
Jacinthe aux clochetons follets,
Ne furent jamais plus coquettes !
Ni plus dorés les boutons d'or,
Ni plus bleu le bluet qui dort
Au pied du palmier matador
Aux vastes feuilles en raquettes !

La tulipe fait des pompons
Ou laisse tomber ses jupons,
Comme au temps des baisers fripons !
Et les mignonnes violettes,

Par petits dômes entassés,
Embaument, à flots condensés,
Près des muguets embarrassés
Dans leurs nombreuses cassolettes !

Les roses viennent se ranger
Auprès, — pour le mettre en danger ! —
Du bouquet de fleurs d'oranger
Qui semble un gros flocon de neige,
Et dont le faux-col dentelé
Evoque en vain le sylphe ailé,
Très amoureux et très zélé,
Qui l'égaiera de son manège !

L'étoile qui dit au butor :
« *Ne m'oubliez pas* » n'a pas tort !
La pensée ondule et se tord
Au fond des proprettes bourriches ;
Et sa corolle aux bavolets
Jaunes, blancs et violets,
Montre à deux grands lis gringalets
Des velours opulemment riches !

Des marguerites, en voilà,
Dont jamais une ne parla !...
Mais, j'y songe, ce printemps-là
C'est un printemps cosmopolite ?
Il est de toutes les saisons !
Il vient de tous les horizons
S'abattre parmi nos maisons ;
C'est un printemps aérolithe !

Il tombe là comme d'en l'air !
Et de ses trésors nul n'a l'air
D'être en papier, pourtant c'est clair !
J'en ai la narine en goguette !
Si personne ne peut me voir,
Cela me devient un devoir
De cueillir un peu, pour savoir,
Une fleur... mais... quelqu'un me guette !

« Choisissez, mais n'arrachez pas !
Vous désirez donc leur trépas ?
Monsieur, portez plus loin vos pas,
Si vous avez la poche vide... »
A ce discours plein de rigueur.
Je dirai même un peu moqueur.
Si l'on eût retourné mon cœur,
On l'aurait trouvé tout livide !

Car sous l'affront du boniment
— Bien indiscret dans ce moment ! —
Il me souvint, soudainement,
Qu'il en est un que l'on vous jette,
Quand d'autres fleurs, pleines d'appas,
Dont les yeux lancent des appâts,
S'offrent... mais ne se donnent pas,
Hélas !... si l'on ne les achète !!!

Et j'allais, des soyeux jasmins,
Des dahlias soûls de carmins,
Du doux emblème des hymens,
Dire des choses médisantes,

Lorsqu'on me rappela comment,
Par l'effet de quel dévouement,
Les fleurs nous portaient l'agrément
De leurs qualités séduisantes.

Que, délaissant l'aurore en pleurs,
Pour mettre au son de leurs couleurs,
Sur nos citadines douleurs,
Le baume de leur fraîche haleine,
Les charmeuses ont déserté
Les ciels chauds et la liberté,
Le beau papillon velouté
Et le silence de la plaine,

Le fouillis jaseur des gazons...
Pour venir entre les cloisons
De nos étouffantes prisons
Mourir sous l'arrosoir stupide,
Et que, même avant cet enfer,
Beaucoup d'entre elles ont souffert,
Dans une grande cage en fer,
Un long esclavage intrépide !

Alors, tout bas, j'ai dit merci !
Même aux pétales du souci...
Aux œillets, aux lilas, ainsi
Qu'au gai marché qui s'en décore,
Souhaitant que nos cœurs usés,
Quand viendra l'hiver des baisers,
Trouvent, quoique désabusés,
Quelque moyen d'y croire !

Paris rose, P. Ollendorff.

SONNET

Rêver, presque dormir. Dormir des paysages,
Peindre avec du sommeil de très sourds horizons
Où n'ont surgi jamais ni souliers, ni maisons,
Mais seulement parfois d'impalpables visages.

Peindre rien, presque rien, en tons subtils et doux.
Ne se frôler les yeux qu'avec des robes d'âmes,
Ne pas troubler de bruit ces visions de femmes
Qui rôdent longuement dans l'intime de nous.

Chanter, chanter très bas la chanson irréelle.
Souffler le dessin net et la touche cruelle,
Copier le non-être avec soin et très bien.

Au bas d'un brouillard flou mettre sa patarafle.
Par impuissance, hélas!... n'être rien, presque rien,
N'être rien!... mais surtout n'être pas photographe!

MAC-NAB

« Maurice Mac-Nab, né à Vierzon, le 4 janvier 1856. A fait ses premières armes aux réunions des Hydropathes qui prirent plus tard le nom d'Hirsutes C'est là qu'il débita pour la première fois sa fameuse ballade des *Poèmes mobiles* qui est bien le plus beau monument d'incohérence ahurissante qu'on ait jamais pu rêver

« Quand les hirsutes eurent cessé de se réunir, il se dirigea sur Montmartre, cette butte sacrée qui est, comme chacun sait, le paratonnerre des idées bourgeoises.

Quelquefois au cœur des tumultueuses soirées de l'institut du *Chat Noir*, Mac-Nab, long, maigre, étriqué, porteur du *facies* tragique de ceux-là qui ont reçu du ciel la haute mission de venir jeter un peu de joie en ce siècle d'habits noirs et des chapeaux funèbres, Mac-Nab prenait place devant le piano et avec un zézaiement qui n'était pas un des moindres charmes de son talent déclamatoire, il annonçait solennellement : L'Expulsion. Et aussitôt une clameur d'enthousiasme emplissait la salle, cassait les vitres, couvrait le brouhaha des échanges de bocks et l'organe tonitruant de Salis. Mac-Nab possédait la voix la plus rauque et la plus fausse qu'il soit possible d'imaginer ; on croyait entendre un phoque enrhumé. Mais cela l'inquiétait peu. Il chantait tout de même, sans se préoccuper des gestes désespérés d'Albert Tinchant, son accompagnateur ordinaire.

Mac-Nab a publié, chez Léon Vanier, un volume intitulé les *Poèmes mobiles*, dont Coquelin cadet a écrit la préface. Les trouvailles et les fantaisies y pullulent, et l'on n'y compte pas moins de trente-sept pièces, presque toutes heureuses, réussies, débordantes de la gaîté et de l'originalité les plus pures, lesquelles sont fort spirituellement illustrées par l'auteur

La suite des *Poèmes mobiles* a paru toujours chez Vanier, avec ce titre : *Poèmes incongrus.* »

LES FOETUS

On en voit de petits, de grands,
De semblables, de différents,
Au fond des bocaux transparents.

Les uns ont des figures douces ;
Venus au monde sans secousses,
Sur leur ventre ils joignent les pouces.

D'autres lèvent les yeux en l'air
Avec un regard assez fier
Pour des gens qui n'y voient pas clair !

D'autres enfin, fendus en tierce,
Semblent craindre qu'on ne renverse
L'océan d'alcool qui les berce.

Mais, que leur bouche ait un rictus,
Que leurs bras soient droits ou tordus,
Comme ils sont mignons, ces fœtus,

Quand leur frêle corps se balance
Dans une douce somnolence,
Avec un petit air régence !

On remarque aussi que leurs nez,
A l'intempérance adonnés,
Sont quelquefois enluminés :

Privés d'amour, privés de gloire,
Les fœtus sont comme Grégoire,
Et passent tout leur temps à boire.

Quand on porte un toast amical,
Chacun frappe sur son bocal,
Et ça fait un bruit musical !

En contemplant leur face inerte,
Un jour j'ai fait la découverte
Qu'ils avaient la bouche entr'ouverte :

Fœtus de gueux, fœtus de roi,
Tous sont soumis à cette loi
Et bâillent sans savoir pourquoi !...

Gentils fœtus, ah ! que vous êtes
Heureux d'avoir rangé vos têtes
Loin de nos humaines tempêtes !

Heureux, sans vice ni vertu ;
D'indifférence revêtu,
Votre cœur n'a jamais battu.

Et vous seuls, vous savez, peut-être,
Si c'est le suprême bien-être
Que d'être mort avant de naître !

Fœtus, au fond de vos bocaux,
Dans les cabinets médicaux,
Nagez toujours entre deux eaux,

Démontrant que tout corps solide
Plongé dans l'élément humide
Déplace son poids de liquide.

C'est ainsi que, tranquillement,
Sans changer de gouvernement,
Vous attendez le jugement !...

Et s'il faut, comme je suppose,
Une morale à cette glose,
Je vais ajouter une chose :

C'est qu'en dépit des prospectus
De tous nos savants, les fœtus
Ne sont pas des gens mal f....,

Poèmes mobiles. B. Vanier-Messein.

L'EXPULSION

On n'en finira donc jamais
Avec tous ces n. d. D. de princes?
Faudrait qu'on les expulserait,
Et l' sang du peup' il crie vingince!
Pourquoi qu'ils ont des trains royaux?
Qu'ils éclabouss' avec leur lusque
Les conseillers municipaux
Qui peut pas s' payer des bell' frusques?

D'abord les d'Orléans pourquoi
Qu'ils marient pas ses filles en France
Avec un bon vieux zig' comme moi,
Au lieur du citoyen Bragance?
Ousqu'elle est leur fraternité?
C'est des mufl' sans délicatesse.
On leur donn' l'hospitalité,
Qu'ils nous f... au moins leurs gonzesses!

Bragance on l' connaît c't oiseau-là,
Faut-il qu' son orgueil soye profonde!
Pour s'êtr' f... un nom comm' ça.
Peut-donc pas s'app'ler comm' tout l' monde?
Pourquoi qu'il nag' dans les millions,
Quand nous aut' nous sont dans la dèche?
Faut qu'on l'expulse aussi... mais non,
Il est en Espagne, y a pas mèche!

Ensuite, y a les Napoléons
Qui fait des rêves despotiques.
Il coll' des affich' aux maisons
Pour embêter la République.
Plomplon, si tu réclam' encor,
On va t' faire passer la frontière,
Faut pas rater non plus Victor,
Il est plus canaill' que son père !

Moi, j' vas vous dire la vérité :
Les princ' il est capitalisse,
Et l' travailleur est exploité,
C'est ça la mort du socialisse !
Ah ! si on écoutait Basly,
On confisquerait leur galette,
Avec quoi qu' l'anarchisse aussi
Il pourrait s' flanquer des noc' chouettes !

Les princ', c'est pas tout : plus d' curés,
Plus de gendarmes ni d' mélétaires !
Plus d' richards à lambris dorés,
Qui boit la sueur des prolétaires !
Qu'on expulse aussi Léon Say
Pour que l' mineur il s'affranchisse,
Enfin que tout l' monde soye expulsé,
Il rest'ra plus qu' les anarchisses !

Poèmes incongrus, L. Vanier-Messein,

PAUL MARROT

Paul Marrot se fit connaitre comme poète au club des Hydropathes où l'on appréciait l'ingéniosité de ses sujets, la netteté de sa forme et la justesse impeccable de sa diction. Il nous souvient d'une pièce de lui, *Les Tambours*, où il y avait ce vers :

« Et le tambour major se campe. Il est campé. »

Dans la façon dont il détachait les quatre dernières syllabes, on sentait qu'il fallait à un tel personnage un certain temps pour *se camper*, et la très petite taille de Paul Marrot se haussait à la statue de son héros.

Il a publié chez Lemerre un volume de vers, *Le Chemin du Rire*, dont il était fier d'avoir vendu 157 exemplaires. Il faisait du journalisme en province et dirigea pendant plusieurs années l'*Indépendant de Fontainebleau*. Il faisait aussi du roman feuilleton et se vantait d'y apporter toute la consciencieuse banalité que comporte ce genre de littérature. Quand il m'arrive, disait-il au cours de ma besogne, de rencontrer quelque idée littéraire, je la note soigneusement, *à côté de ma copie*, pour m'en servir ailleurs.

Et de fait, ce n'était pas les idées qui lui manquaient, pas même les idées générales : il avait en tête le plan d'une série de volumes de vers qui devaient constituer toute une synthèse philosophique. L'un d'eux fut publié chez Lemerre sous ce titre : *Le Paradis moderne* ; on y

trouve de fort jolies pièces où le philosophe nuit parfois peut-être un peu au poète.

Il nous souvient d'un joli titre de volume, demeuré inédit, *Les cabarets de l'âme.* L'auteur dénommait ainsi les religions, les cultes et autres diverses succursales de l'idéal où vont se griser les poètes.

Paul Marrot ne fut jamais un assidu du *Chat Noir*. Il donna au journal de la maison quelques pièces de vers, paya quelquefois de sa personne comme diseur, mais il était bien trop indépendant pour s'inféoder à Rodolphe Salis.

Dans les dernières années de sa vie ; il faisait la critique dramatique dans un journal parisien. *La Lanterne.*

On lui doit les paroles d'un certain nombre des chansons de Fragerolles : *La Sentinelle*, *La Liberté des champs*, *l'Hôtesse de France* (qui fut chantée par Thérésa).

Paul Marrot a été trouvé mort dans son lit, un matin de 1907, dans une modeste chambre meublée qu'il occupait à Montmartre.

LE DIEU JAUNE

Le sang des peuples, les suées
Des échines exténuées,
Les soupirs des voix mi-tuées
Ne s'envolent point par buées.
Pour former l'amas des nuées.

La substance humaine s'usant,
Les râles de l'agonisant,
Dans les airs se vaporisant,
Ne retombent pas, arrosant
La race humaine avec du sang.

La vapeur, où la peine abonde,
Agrégeant sa masse féconde,
Se moule en une idole blonde :
Dieu de métal qu'on baise et fronde.
Les yeux clos, il mène le monde.

Ce dieu jaune, c'est le louis,
Qui tient en ses flancs, enfouis,
Talismans, philtres inouïs.
Il transforme les « nons » en « ouis, »
En palais les bouibouis.

Fait de peine, il suinte la joie
Pétri de pâleurs, il rougeoie ;
Né dans la bure, il vêt la soie
Et prend à celui qui larmoie
Pour gaver celui qui festoie.

A LA DÉESSE

Vingt-neuf ans, — te voilà mûre
Pour un certain idéal ;
Ton almanach te murmure :
« — Aime encor... c'est Floréal ! »

Malgré le trentième terme
Que tu vas payer au Temps,
Tu tiens encore haut et ferme
Le drapeau des seins tentants.
Le jeune dieu Robespierre,
Qui vécut une saison,
T' eût fait sculpter dans la pierre
Comme déesse Raison.
Cependant, les ingénues
En vain mettraient à l'index
Tes belles formes charnues,
Moins dures que le silex.
Tu n'es plus comme un beau marbre,
Cassant de rigidité,
Mais comme le fruit qu'à l'arbre
Plus d'un a déjà tâté ;
Et tes splendeurs copieuses
Font rire l'œil du gourmand.
Chère ! que vos mains pieuses
Se joignent loin d'un amant,
Rêvez jeûnes et cilice,
Malgré vous, vos seins charmeurs,

Rien qu'en levant la pelisse,
Sont désolants pour les mœurs,
Mais consolent la Nature,
Puisqu'en dépit des corsets
Ils confondent l'imposture
Qui les tient cadenassés.

Donc, allez ! — La mer du monde
Vous appelle, allez, allez !
La robe aux satins gonflés,
Ainsi qu'une voile ronde,
Douce au milieu des dangers,
Bercez par larges secousses,
Bercez capitaine et mousses,
Et marins et passagers.
— Plus d'un, de l'embarcadère
Vous criera, la chaîne au pié :
« Qu'on me laisse, par pitié !
« Ramer sur cette galère ! »

Au roulis délicieux
Les flots baisseront leur crête,
O nef divine, qu'on frète
Pour l'azur ivre des cieux !

FEUX FOLLETS

Fuyez-la — si vous avez peur
Des feux qui dansent sur les fosses ;
Car elle a de leurs lueurs fausses
Au fond de son regard trompeur.

Hélas ! ces flammes fugitives,
Qui scintillent perfidement,
Sont un reflet du faux serment
Et des cent promesses fictives
Que murmura sur l'oreiller
Le premier qui la fit veiller.

Or, les tombeaux n'ont point de portes
Assez sûres pour tout céler,
Et dans ses yeux on voit voler
Les feux follets des amours mortes.

Le Paradis moderne, Alph. Lemerre.

LOUIS MARSOLLEAU

Louis Marsolleau, poète et auteur dramatique, né le 21 juin 1864. A publié chez Lemerre en 1884, *Les Baisers perdus*, un volume de vers, d'ironie délicate et d'esprit endiablé, qui le place au rang des meilleurs poètes. Collabore assidûment aux journaux socialistes où il publie des chroniques et des gazettes rimées qui sont un véritable régal pour les lettrés.

BIBLIOGRAPHIE

Les Baisers perdus, poésies (1884); *L'Amour et la Vie*; *Son petit cœur*. comédie en un acte et en vers (Th. Antoine 1891). — *Le Bandeau de Psyché*, comédie en un acte et en vers (Comédie-Française 1894) : *Les grimaces de Paris*, revue en trois actes, avec Courteline (Nouveautés, 1894); *Scènes vécues* (1894); *La Revue automobile* (1896); *Le dernier madrigal*, un acte en vers (Comédie-Française) *Hors les lois* (Th. Antoine); *Babouche* (Th. Antoine); *Mais quelqu'un troubla la fête* (Grand Guignol, 1900); *Le Roi galant* (Odéon); *Le Talisman* (Bouffes-Parisiens).

SONNET EN ROSE

Dans son boudoir tendu de rose, Cydalise
Toute rose, en paniers de satins rose clair
Est à son clavecin, martyrisant un air;
L'abbé tourne la page avant qu'elle la lise.

Les meubles sont en bois de rose couleur chair,
La fenêtre à vitraux, discrètement, tamise
Un jour tendre qui rose un flocon de chemise
Fleur de dentelle éclose au corsage entr'ouvert.

Pourtant, l'abbé coquet, sans vicaire et sans pages,
Tourne de plus en plus éperdument les pages;
L'amour commencera quand l'air sera fini.

Et tous les deux iront, causant de mille choses,
Vers le lit rose au pied duquel Boucher peignit
De roses Cupidons dans des nuages roses.

L'OMNIBUS

L'omnibus, véhicule âpre et rudimentaire,
Chaud l'été froid l'hiver, coûtant trois ou six sous,
Ne sera plus, quand ces temps-ci seront dissous,
Qu'un souvenir des anciens âges de la Terre.

S'il fait sec, selon la norme réglementaire,
Dans un magma de gens, toujours gros, parfois saoûls,
On vous fourre dedans, autant dire : dessous ;
S'il pleut, montez là haut, que l'eau vous désaltère.

L'omnibus a l'esprit de Contradiction ;
Et, place de la Bourse, à cette station
Qui des points terminus est à distance égale,

Si je veux retourner aux quartiers d'où je vins
C'est toujours Halle aux Vins, lorsque j'attends Pigalle,
Et Pigalle, toujours, quand j'attends Halle aux Vins.

SAINT-SYLVESTRE ET PREMIER JANVIER

Je me figure Saint-Sylvestre, quand j'y pense,
En habit noir, coiffé d'un claque, épée au flanc,
Tels les ordonnateurs qui vont déambulant
Aux obsèques des morts pour qui l'on fit dépense.

Conduit-il pas le deuil des douze mois de l'an?
Des jours maigres, des jours qui s'emplirent la panse,
De ce qui fut, heur et malheur, — Tout se compense! —
Notre vie, et n'est plus que cendres s'en allant?

Or, au coup de minuit, le convoi qu'il emmène
Croise un cortège gai, guidé d'un air amène
Par le Premier Janvier, ménétrier joyeux,

Qui précède; l'archet aux doigts, la ribambelle
Des jours de notre vie à venir, que nos yeux,
Ne la distinguant pas encor, supposent belle!

TANCRÈDE MARTEL

Tancrède Martel, né à Marseille, le 15 Mars 1856, fit ses études classiques dans sa ville natale et collabora à divers journaux locaux. En 1879, paraissait son premier volume de vers : *Les Folles Ballades*, que Jean Richepin, d'abord puis Théodore de Banville, et Charles Monselet signalèrent à l'attention du public. La même année, le jeune poète vint à Paris, publia des poèmes dans la *Jeune France*, des nouvelles au *Temps* et au *Figaro* (supplément littéraire). Il appartint ensuite aux journaux : *L'Union républicaine*, *Le Soir*, comme chroniqueur, *La Lanterne* où il rédigea la critique dramatique et musicale.

En 1887, il donnait son second volume de vers, *Les Poème à tous crins*, et débutait dans la prose par le joli recueil de contes : *La Main aux Dames*. Ses débuts dans le roman de mœurs se firent aussi la même année avec *L'Homme à l'hermine*.

Il a fait représenter depuis cinq pièces en vers sur divers théâtres de Paris, dont deux à la Comédie-Française. Il a aussi donné un certain nombre d'articles et de nouvelles au *Figaro illustré*. Les grands succès du *Prince de Hanau* (1907) et de *Blancaflour* (1908), celui de *Au Palais Cardinal* à la Comédie-Française lui ont valu d'être considéré par Jean Richepin, l'illustre poète de la *Chanson des gueux* comme un « romancier de premier ordre » et « l'un de nos meilleurs dramaturges en vers » (voir *Comœdia*).

En 1905, l'Académie Française a décerné à Tancrède Martel un prix Monbinne pour l'ensemble de ses œuvres.

BIBLIOGRAPHIE

POÉSIES

Les Folles Ballades (1879) — *Les Poèmes à tous crins* (1887).

ROMANS

L'Homme à l'hermine (mœurs parisiennes) (1887 — *La Parpaillote* (mœurs de province) (1888) — *Le Prince de Hanau* (roman national 1792-1815) (1907) — *Blancaflour* (histoire du temps des papes d'Avignon), (1908).

CONTES ET NOUVELLES

La Main aux Dames (1885) ; *Paris Païen* (1888).

THÉATRE

Les noces de Villon, un acte en vers (1879) — *Alfred de Vigny*, un acte en vers (Odéon, 1897). — *Pierrot préfet*, trois actes en vers (Bodinière 1898). — *Deux Amis*, un acte en vers (Comédie-Française, 1899) — *Au Palais Cardinal*, un acte en vers (Comédie-Française, 1908).

CRITIQUE ET TRADUCTION

Comédie du XVIIe *siècle* — *Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte*, 4 volumes (1887-1888) chez Stock. — *Poésies d'Apollon Maïkoff*, traduites du russe, en collaboration avec Th. Larghine), 1902. (Perrin, édit.)

EN PRÉPARATION

Loin des autres (Fasquelle). — *La Colombe du roi* (Ollendorff). *Une passion sous Périclès*, romans. — *Les coups de mer*, poésies. — *Le Palais des ancêtres*, poésies.

A CHARLES MONSELET

Evêque de Montmartre

Lorsque je m'en irai rejoindre les planètes,
Qui tourmentèrent tant le savant Babinet;
Lorsque je quitterai garçons de cabinet,
Boulevards et journaux, rébus et devinettes;

Quand la mort pour me prendre aura mis des lunettes,
Cette profonde joie, où l'on me reconnaît
(Car je ne la tiens ni des pots ni des canettes),
Tonnera vaillamment dans un dernier Sonnet.

Mon rêve est de dormir sous un arbre robuste
Sans discours, sans aucun médaillon et sans buste
Pour me fermer les yeux tu passeras les ponts;

Ta main, qui me tendit maintes fois la salière,
En ces grands cabarets où parfois nous soupons,
Ta main blanche, ô prélat, coudra ma serpilière.

A RAOUL PONCHON

Poète, dont la barbe en tuyaux d'orgue frise,
Vrai sage, être pansu, quelque peu monacal,
Tu chéris le rosbif et bénis le bocal
Plein de vieille eau-de-vie, où nage la cerise.

La robe de prieur, en bure bleue ou grise,
Te convient beaucoup mieux que le manteau ducal;
La cervoise chantonne en ton gouffre buccal;
Mais souvent un sonnet frais et mousseux te grise!

De tes libres propos chacun connaît le prix.
Adoncques, beau Ponchon, tu n'es jamais surpris
Lorsque du Grand-Hôtel un mylord nous arrive

Pour lorgner l'objet d'art dont ton chef s'est muni :
Ta suave calotte en velours vert olive,
Que nous mettrons plus tard dans un vague Cluny!

Les Poèmes à tous Crins. Lemerre, éditeur, Paris.

RUINE

D'autres la giffleront de l'œil ou de la main,
La putain d'autrefois plutôt que de naguère :
Cynique, elle l'est trop, c'est vrai; touchante, guère.
Mais ne l'écrasons pas pourtant sur le chemin.

C'est la garde qui meurt ; et, comme le Romain
Qui séchait au soleil sa casaque de guerre,
Avec un air pensif, invisible au vulgaire,
Elle étale en plein vent ses frusques, pour demain !

Et puis, qui nous dira les douleurs et les transes
De ce paquet de chairs flasques, molles et rances ;
Qui comptera jamais les larmes de ces yeux !

Faisons grâce au mollet qui va devenir flûte,
Et, pas plus qu'un cheval qui boite, étant trop vieux,
N'insultons la Putain vénérable, qui lutte !

LE MUR

Quand j'étais enfant, allant au collège,
Devant un vieux mur je passais parfois,
— Un mur de mystère et de sortilège,
Car il en sortait tout le temps des voix.

Elles m'oppressaient comme un plaisir triste :
On y surprenait ces profonds sanglots
Auxquels notre cœur jamais ne résiste
Puis, subitement, des rires à flots.

Ce mur vénérable était la clôture
D'un jardin très vaste et d'une maison,
Où vivait, dit-on, une créature
Dont l'amour avait détruit la raison.

Ses pieds écrasaient sur la terre molle
Les plus belles fleurs, sans aucun émoi.
Une vieille était auprès de la folle ;
Et leurs mots navrants venaient jusqu'à moi...

Un soir, j'entendis sous le clair de lune
Un cri douloureux comme un songe impur.
Et quelqu'un me dit : « Il n'en est mort qu'une,
Il reste une voix derrière le mur ».

Peu de jours après, devant le mur sombre
Qui me révélait tant d'amers propos,
Je passai : nul cri ne déchira l'ombre ;
Le mur lamentable était en repos.

Longtemps j'attendis, non loin d'une porte.
De l'affreux silence étais-je bien sûr ?
Et quelqu'un me dit : « L'autre folle est morte.
Il ne reste rien derrière le mur ».

Depuis j'ai vécu, j'ai brûlé ma vie,
Comme un papillon par les jours d'été,
Et j'ai promené mon âme ravie
Autant dans la nuit que dans la clarté.

Je vois la vertu couverte de boue,
Je vois honorer qui vient de tuer,
Et mon cher Paris servir de Capoue
A quiconque sait se prostituer.

Mais, depuis que j'ai vu mourir les roses,
Le monde pour moi n'a plus rien d'obscur.
Je sais où s'en vont les plus belles choses :
Il ne reste rien derrière le mur.

HYPOTHÈSE

A M......

Si notre ombre furtive a glissé sur la terre
Sans connaître l'amour et son âpre tourment,
Nous dormirons bien mieux dans l'éternel mystère
Et nul de nous n'aura profané son serment.

Nous garderons l'orgueil immense de nous taire,
Plutôt que de gémir sans cesse éperdûment
Et de subir la soif que rien ne désaltère.
Aussi notre cercueil nous sera-t-il clément :

Notre âme s'en ira dans l'espace limpide
D'un vol plus gracieux, plus doux et plus rapide
Que celui de l'oiseau bravant l'immensité;

Et, connaissant enfin le charme des caresses,
Nos cœurs dépouilleront leur frêle humanité
Pour mieux se noyer dans un océan d'ivresses.

Les coups de mer. (Inédit.)

A RONSARD

Connétable de l'Ode et prince du Sonnet,
Ronsard, tu mis partout ta grande âme lyrique;
Etant le plus subtil inventeur en métrique,
Toutes les plumes d'or décorent ton bonnet!

Tu planais sur l'étang ainsi qu'un sansonnet,
Puis, aiglon, tu volais dans le ciel homérique,
Eperdu, poursuivant l'étoile chimérique,
— Labeur vertigineux où l'on te reconnaît.

De ton livre, aux reflets de pourpre et d'émeraude,
Ton cœur inassouvi souvent s'échappe et rôde
Par les bois et les prés dont tu fus le Sylvain.

O suave chanteur perdu dans les fleurettes,
Puisse encore longtemps ton souvenir divin
Faire à des amoureux froisser des collerettes!

Le Palais des Ancêtres. (Inédit.)

JULES DE MARTHOLD

Jules de Marthold, parisien de Paris, journaliste, romancier, critique d'art, conférencier, poète, auteur dramatique, a publié trente volumes et fait représenter autant d'œuvres dramatiques. Ecrivain d'un talent souple, sait allier avec esprit la fantaisie et le paradoxe à l'originalité et à l'érudition.

BIBLIOGRAPHIE

Contes sur la branche. — *Casse-noisettes* — *Théâtre des Dames.* — *Memorandum du Siège de Paris.* — *Histoire d'un bonnet à poil.* — *Le grand Napoléon des petits enfants.* — *Histoire de Marlborough.* — *Fresques Françaises.* — *Histoire populaire de la Lithographie.* — *L'année dans un fauteuil.* — *Daniel Vierge.* — Traduction des *Dialogues des Courtisanes* de Lucien. — Etudes sur *l'Ane d'or* d'Apulée, sur les *Facétieuses nuits* de Straparole, sur les *Cent Nouvelles nouvelles,* sur *Gaspard de la nuit.* —Edition des *œuvres de François Villon* (Conquet). — *Le Jargon de François Villon* qui vient de paraître chez Daragon.

Paraîtra prochainement chez Daragon : *Les feuilles de l'arbre.*

THÉATRE

Esther à Saint-Cyr. — *La Farce du borgne aveuglé.* — *Neiges d'antan* et les *Faux dieux,* drame en cinq actes, pièces données à l'Odéon. — *Pierrot municipal* au Gymnase. — *Le Juge d'instruction,* drame en cinq actes, qui fut la dernière création de Taillade. — *L'Ogre* et *Le Coupable,* à l'Ambigu. — *La Grande Blonde,* si remarquablement créée par madame Augusta-Vallée, jouée deux cents fois à Montmartre (Comédie mondaine). — *Les bras de Vénus,* pantomime. — *Pascal Fargeau* (Cluny).

PIERREUSE

Elle était rousse et laide, on l'appelait Phémie.
Son langage, imagé, n'avait rien de mondain.
Fille de proie en proie à l'affamé demain,
Créature en naissant vouée à l'infamie,

Ayant eu plus de mille époux sans bigamie,
Elle montait toujours. Ni dégout ni dédain.
Il faut vivre, d'abord. Pas de gain, pas de pain.
Elle est morte à la fois d'absinthe et d'anémie.

On ne la verra plus arpenter le trottoir,
Au passant murmurant : Viens-tu chez moi ce soir ?
Fini. Dernier relais. Sa bière est sous la porte.

Deux tréteaux, un drap noir. Pas de fleurs, pas de croix.
Le corbillard, honteux, hâtivement l'emporte.
On la salue — alors — pour la première fois

BALLADE DE LA SOTTISE DES SOTS

Toi que célèbre au jour le chant du coq,
Hydre aux cent fronts, stupide et fatidique,
Idole inerte, invulnérable bloc,
Gouge éternelle et qui jamais n'abdique,
Je te salue, ô Bêtise homérique !
Ta lâcheté, contagieux typhus,
Fait de la vie un douloureux rébus ;
Avec la peur la colère pactise,
Contre l'esprit toutes deux font chorus;
Rien ne guérit les sots de leur sottise.

Cœur et cerveau chez ces gens sont de roc ;
Représentant en la chose publique,
La Loi, la Foi, portant simarre ou froc,
Leur ignorance est encyclopédique,
Se propageant comme un mal endémique.
Cancres étroits, maigres savants en us,
Noirs Trissotins coutumiers du hiatus,
Chacun pérore et très haut dogmatise,
Sans rien savoir soutenant mordicus.
Rien ne guérit les sots de leur sottise.

La femme, amour étant pour elle un troc,
Gymnasiarque en grimace érotique,
Fait couvrir d'or chaque sillon du soc,
Jouant le jeu sans donner la réplique

Et pipant l'homme à sa froide mimique.
Tristes ébats qui font rougir Vénus,
Il faut, après, lire maint prospectus,
Les lendemains exigeant expertise...
Mieux eût valu monter sur l'autobus !
Rien ne guérit les sots de leur sottise.

ENVOI

Reine du monde, heureux de leur fœtus,
Les bourgeois fous vont, avec oremus,
Inoculer à l'enfant qu'on baptise
Le triomphal, et tout puissant virus.
Rien ne guérit les sots de leur sottise.

NUIT D'OR[1]

Nul bruit, nul cri, nul choc dans les grands prés de soie
Où tout rit et sent bon sous le ciel bleu du soir,
Où, sauf le ver qui luit, on ne peut plus rien voir,
Où le chat-linx des bois va, court et suit sa proie;

La voix des nids en chœur dit son pur chant de joie,
Un cerf boit à sa soif, au guet, l'eau du lac noir,
Au pan creux d'un vieux mur dort en paix un vieux loir,
Et sous les feux de juin tout vit, tout croît, tout ploie.

Un vent chaud des blés murs fait un flot de la mer
Et sur les monts des pins ont cent longs bras de fer,
Sur un roc nu la tour plus que le roc est nue.

Doux et fort, œil mi-clos, roi du sol, un bœuf paît.
Il pleut sans fin, croit-on, des clous d'or en la nue.
Le temps court, le temps fuit, la nuit meurt, le jour naît.

1. Ce sonnet a la particularité de n'être composé que de mots monosyllabiques

ARMAND MASSON

Armand Masson, né en 1857, est un parisien de Paris authentique. C'est néanmoins au collège de Melun qu'il fit ses études. Mais il revint bien vite tenter la fortune littéraire au Quartier Latin où il se trouva faire son droit à l'époque même où battait son plein le fameux cercle fantaisiste des Hydropathes. C'est là qu'il connut Emile Goudeau, Mac-Nab, Jules Jouy, etc., qui, plus tard, l'entraînèrent à la conquête de Montmartre. Entré depuis dans l'administration *assise*, il n'en resta pas moins longtemps fidèle à la littérature *debout* : il se fit entendre notamment au *Chat Noir*, au *Chien Noir* et à la *Boîte à Musique*.

Armand Masson est un aimable poète, d'une amusante et spirituelle fantaisie ; il a réuni un certain nombre de poésies dans un premier volume qu'il intitula, avec une modestie évidemment exagérée : *Pour les Quais*, et qui, en fait, a atteint sa troisième édition et obtenu auprès des lettrés tout le succès qu'il mérite. Son éditeur, M. Messein, prépare pour cette année un second volume, intitulé *En miaou majeur*.

ODE A MONTMARTRE

... Dans les salons de Philoxène
Nous étions quatre-vingts rimeurs...
THÉODORE DE BANVILLE.

I.

En ce temps-là, nous abordâmes,
— Vers mil huit cent quatre-vingt-trois, —
Sur le rivage montmartrois,
Au grandissime émoi des dames
Qu'effarouchèrent nos rumeurs
Et notre allure picaresque...
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Farouche et frénétique horde
De poètes rétus, barbus,
Jurant par Apollon-Phébus ;
Tous, sur la lyre tétracorde
Infatigables escrimeurs,
Tous ayant du génie, — ou presque!
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Chansonniers plein d'irrévérence
Envers les pouvoirs établis,
Bardes hautains et mal polis,
De qui déjà l'exubérance

S'affirmait chez les imprimeurs
Et sous la voûte odéonesque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

C'était un mélange hermétique
Des produits les plus discordants;
Symbolistes et décadents
Y coudoyaient l'art romantique;
De Krysinska les yeux charmeurs
Y représentaient le beau sesque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

L'ivresse qui chauffait nos têtes
Etait moins l'ivresse des pots
Que celle des joyeux propos ;
Le paradoxe des esthètes
Parmi les pipes des fumeurs
S'envolait en fine arabesque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

C'était Charles Cros, Fragerolle,
Maurice Rollinat, Champsaur,
(Alors sec comme un hareng saur),
Alphonse Allais, le Viveur drôle,
Ponchon qui donnait les primeurs
De sa verve funambulesque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Jean Moréas, venu d'Arhènes,
Jouy, Ferny, Meusy, Mac-Nab
Qui des « Fœtus » était le dab,
Donnay, Goudeau, roi des Ruthènes,
Renommé parmi les humeurs
De piot pour sa soif titanesque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Léon Bloy, doux comme la teigne,
Le bon vieux maître Curnonsky,
Henri Gauthiers-Villars, de qui
Le crâne eût pu servir d'enseigne,
— A cette époque ! — aux parfumeurs
Pour sa tignasse absalonesque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

... Si vous voulez que je repique.
Rien de plus facile ! Allons-y !
Tailhade, Marsolleau, l'épique
D'Esparbès, Jean Rameau, Crésy,
Haraucourt dont le vers faunesque
Bravait la police des mœurs.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingt rimeurs.

C'est comme au front d'Eléonore,
Quant y en a plus y a Montoya,
Hyspa, Privas et Trimouillat,
Trimouillat dont la voix sonore

Nargue aux sirènes des steamers
Comme au verbe de Boudouresque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Et ma liste est bien incomplète :
J'allais oublier le rayon
De ces poètes du crayon,
Rivière et Steinlen, — et Willette
Résumant toutes les clameurs
Humaines dans sa large fresque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

ENVOI

En votre honneur, troupe héroïque,
J'ai rimé ces doubles quatrains,
Comme en haine catégorique
Des aëdes contemporains,
De qui la Muse pédantesque
Distille l'ennui dont je meurs.
— De la galère chatnoiresque
Où sont les quatre-vingts rimeurs !...

II

Ou sont-ils ? — Mais où sont les rêves
Et les ardeurs de nos vingt ans ?
Où sont les généreuses sèves
Dont se gonflait notre printemps ?

Où les chimères endiablées
Dont nos têtes étaient peuplées ?
Où, les joyeuses envolées
De notre rire puéril ?
Nos espérances où sont-elles ?
Mais où sont les feuilles nouvelles,
Et les premières hirondelles,
Et les boutons naissants d'avril ?

Où sont les mèches léonines
Dont nos fronts jeunes s'ombrageaient,
Noir maquis où les mains câlines
Des Célimènes fourrageaient ?
Où, les moustaches conquérantes,
Dont les pointes exubérantes
Ne trouvaient point d'indifférentes
De Montmartre au Palais-Royal ?
Où, les solides mandibules
Dont nous *tortorions* sans scrupules
Les chairs plutôt duriuscules
Du vieux beefteck de l'Idéal ?

Qu'est devenu le divin prisme
D'insouciance et de gaîté
Qui nous colorait d'optimisme
La fâcheuse réalité ?
O Temps jaloux, vieillard morose,
Dis, qu'as-tu fait du prisme rose
Qui nous dissimulait la prose
De ce monde banal et bas,

Métamorphosant en pucelles
Les déjà mûres demoiselles
Qui transvidaient nos escarcelles
Dans la profondeur de leurs bas?

Mais elles-mêmes, où sont-elles,
Les esthètes, à bandeaux plats,
Qui ne se montraient pas rebelles
A carder notre matelas?
Les Myriems, les Vivianes,
Aussi souples que des lianes,
Les Brunehildes diaphanes,
Les Iseults de Ménilmontant?
Où sont les candides maîtresses
De qui les expertes caresses
Savaient consoler nos détresses?
— *Mais où sont les neiges d'antan*?

LA FÊTE DE LA PRÉPOSÉE

D'apparence familiale,
Malgré ses carreaux dépolis,
Et la réclame spéciale
Par qui ses murs sont envahis,
Le châlet à trois sous par tête,
— Seul temple qui demeure à ton culte affecté,
O déesse Nécessité, —
A l'air aujourd'hui tout en fête,
Et l'on dirait, en vérité,
A humer les parfums imprévus qu'il exhale
Que c'est ici la succursale
De la fleuriste d'à côté.

Lilas blancs engoncés dans leur blanche cornette
Comme en des coiffes de nonnette,
Et gerbes de lilas lilas,
Humbles bouquets de violettes
Et somptueux hortensias,
Et des pois de senteur, et des pétunias,
Et même un palmier minuscule,
En un mot, c'est tout un parterre printanier
Qui jonche le couloir étroit de l'édicule
Et déborde sur le palier.

Et je ne trouve pas cela si ridicule
Qu'en l'honneur de la Sainte Ursule,
Les clients attitrés qui sont gens comme il faut
Aient apporté leur petit pot de circonstance

Afin de témoigner que la reconnaissance
Du ventre n'est pas un vain mot;
Et tous, en déposant leur offrande fleurie
Et leurs vœux qui portent bonheur,
Ont eu pour la patronne un mot parti du cœur,
Parfumé de galanterie.
Même le gros baron, un homme si pressé
D'ordinaire, en ces temps de crise qu'on traverse,
S'est longuement intéressé
A la prospérité de son petit commerce.

C'est que, par ses soins diligents
Madame Ursule est une mère,
Et son sourire, et ses propos encourageants,
Ont allégé parfois plus d'une angoisse amère.
Elle a pour tous, suivant les cas,
Et les besoins divers de l'humaine nature,
Des compliments appropriés et délicats,
Et fait à tous bonne figure.
Elle est le tombeau des secrets
Confiés à son ministère,
Et si ses murs sont indiscrets
Elle, au moins, sait tout voir, tout entendre, et se taire.

Aujourd'hui, pour mieux recevoir
Son ordinaire clientèle,
Elle a sa robe jaune et son nœud de dentelle,
Et c'est merveille de la voir,
Sacrifiant le petit gain de la journée
Dire au consommateur qui passe à son comptoir
Avec un geste empreint de grâce surannée :

« Aujourd'hui, s'il vous plaît, Monsieur, c'est ma tournée

LE TEMPS QUI PASSE

Les yeux dans les yeux, la main dans la main,
Absorbés dans leur rêve surhumain,
Ils allaient tous deux, suivant le chemin,

Dans le vent qui jase ou le vent qui gronde,
Sans entendre rien des bruits de ce monde.
Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle était blonde ;

Ce qu'elle savait, c'est qu'ils s'aimaient bien,
Qu'il était poète et musicien,
Et que sa guitare était son seul bien.

Ils étaient partis dès l'aube première,
S'attardant à la rose buissonnière,
Et, sans regarder jamais en arrière,

Ils allaient tout droit devant eux. Les gens,
Les voyant passer lestes et fringants.
Souriaient avec des airs indulgents.

Parfois, il prenait en mains sa guitare,
Et jouait, pour elle, un refrain bizarre.
Qui sonnait joyeux comme une fanfare.

— Et voici déjà que Midi vermeil
Faisait poudroyer la route au soleil.
Ils allaient toujours et d'un pas pareil,

Sans se sentir las, et le cœur alerte,
Ayant déjeuné d'une pomme verte
Et d'une chanson au dessert offerte.

Mais ce n'était plus comme au matin-jour,
Et les bonnes gens passant alentour
Ne souriaient plus à leur libre amour.

— Qu'importe! Ignorants des heures passées,
Tout entiers à leurs intimes pensées,
Et serrant plus fort leurs mains enlacées,

Ils allaient toujours sans s'apercevoir
Que tombaient sur eux les ombres du soir.
— Au bord d'un étang ils vinrent s'asseoir.

Pour s'aimer encore et se le redire :
Un sot qui les vit éclata de rire,
Et ce fut comme un voile qu'on déchire.

Penché sur l'étang, miroir ingénu,
Il se vit d'un œil lucide, et connut
Qu'il était déjà très chauve et chenu ;

Sur l'étang penchée, elle vit les rides
Qui déshonoraient ses tempes candides
Et son front marbré de plaques livides.

Ils dirent alors d'un ton douloureux :
« Ce jour a passé bien vite ». Et tous deux,
Pour mieux se revoir, fermèrent les yeux.

SERINGUE-POMPADOUR

Svelte et luisante, elle repose
Sur un coussinet de velours,
Dans un coffret en bois de rose
Portant l'écusson aux « Trois Tours ».

C'était l'exécutrice intime
Des ordonnances de Quesnoy :
Elle présidait au régime
De la confidente du Roy ;

Et sa prison capitonnée
D'étoffe bleue aux tons éteints
Conserve une odeur surannée
Où revivent les jours lointains.

Ce miracle d'orfèvrerie
Est en vieil argent ciselé
Où la galante mièvrerie
De ce siècle du potelé

Mit une ronde fantaisiste
D'anges aux derrières joufflus,
Qui semblent courir à la piste
Des appas qu'ils ont entrevus.

— Oh ! s'ils pouvaient parler, ces anges!
Si par leur voix m'étaient contés
Les souvenirs des lieux étranges
Qu'ils ont autrefois visités ;

Si la gloire était révélée
De tous les charmes inconnus
Où la seringue fuselée
Déposa ses baisers pointus...

Sur leur beauté mystérieuse
Nous aurions des détails précis
Et pour l'Histoire curieuse,
Bien des points seraient éclaircis ;

Nous verrions sous une autre face
Ce chef-d'œuvre cythéréen
Qui tenait alors tant de place
Dans le concert européen ;

Et, dans une auréole exquise,
Paraîtrait aux yeux éblouis
Ce que la divine marquise
Gardait aux plaisirs de Louis.

Or, c'est dans l'espérance intime
De connaître un jour ce secret
Qu'un pharmacien que j'estime
Conserve ce bijou discret ;

Car c'est pour lui comme un emblème
De ce privilège ancien
Qui laissait au pharmacien
Le plaisir d'opérer lui-même.

L'OEIL

L'œil était dans le vase. Un caprice d'artiste
L'avait agrémenté d'un sourcil violet
Et sa prunelle peinte en rouge vif semblait
Vous regarder d'un air ineffablement triste.

C'est à la Foire aux pains d'épices qu'un beau soir
Nous gagnâmes ce vase au tourniquet. Fifine
Affirma qu'il était en porcelaine fine,
Et voulut l'étrenner tout de suite, pour voir.

Mais il était si neuf, le soir, à la lumière,
Qu'elle n'osa ternir sa pureté première,
Et le remit en place avec recueillement.

Elle fut très longtemps à s'y faire. C'est bête :
Cet œil qui la fixait inexorablement
Semblait l'intimider de son regard honnête.

VICTOR MEUSY

Victor Meusy, poète-chansonnier, auteur dramatique, né à Paris le 29 janvier 1856, suivit les cours de l'Ecole de Commerce jusqu'en 1870, puis alla compléter ses études en Angleterre où il passa deux années aux Universités de Cambridge et d'Oxford.

De retour en France, la fièvre des rimes l'empoigna et s'abandonnant à sa verve fantaisiste et frondeuse, il composa, sans relâche, nombre de chansons dans quelques-unes sont devenues populaires et resteront comme des modèles de fine observation et de satire aimable. Elles lui ont fourni la matière de trois volumes qu'il a publiés successivement.

Entre temps, il collaborait à différents journaux, *Le Cri du peuple*, le *Chat Noir*, le *Nouveau Journal*, *l'Art Lyrique*, etc.

A partir de 1890, le chansonnier journaliste se consacra plus spécialement au théâtre et fit applaudir sur diverses scènes de Paris et de la province quantité de saynètes, pantomimes, revues et vaudevilles. Depuis quelques années il remplit, à la grande satisfaction de tous ses confrères, les fonctions délicates de secrétaire général de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique.

BIBLIOGRAPHIE

Chansons d'hier et d'aujourd'hui (1889) ; *Chansons modernes* (1891) ; *Chansons du Pavé*, (Flammarion. 1000.)

LE FROMAGE

Comme ils sont ingrats les hommes,
Les uns chantent le picton,
D'autres le jus de leurs pommes,
D'autres enfin le houblon.
Mais aucun ne rend hommage
A cet enchanteur divin ;
Qui donc pourrait, sans fromage,
Goûter bière, cidre ou vin ?

Refrain :

Fromage ! Poésie !
Bouquet de nos repas.
Que sentirait la vie (*bis*)
Si l'on ne t'avait pas ?

Quand la gentille ouvrière
Prend son repas à midi,
C'est un morceau de Gruyère
Qui lui tient lieu de rôti.
Au printemps, bonheur suprême !
Avec les fruits du fraisier,
C'est le fromage à la crème
Qu'on savoure à l'atelier

Dans le Chester sec et rose
A longues dents l'Anglais mord.
Les gens à l'humeur morose
Prennent la Tête de mort.
Celui que l'enfance adore
C'est le fromage fouetté.
Le gras et jaune Mont-Dore
Des financiers est goûté.

Au temps de la canicule,
Dans son assiette étouffant,
Le Livarot gesticule
Ou pleure comme un enfant.
Le doux et tendre Marole
Vous suit dans l'appartement;
Il lui manque la parole,
Mais il a le sentiment.

Hélas! jamais je n'oublie
Le temps où je déjeunais
Avec un morceau de Brie,
De l'amour et du pain frais.
Rose me dit à l'oreille :
« Dans ce temps-là vous étiez
« Plein d'une ardeur sans pareille,
« Monsieur... si vous y goûtiez.

Que de pays tirent gloire
D'un fromage renommé.
L'Olivet vient de la Loire,
Des Vosges le Géromé ;

A l'air vif de Normandie
Le Camembert devient fort ;
Au sud le nord te mendie
Délectable Roquefort !

Au banquet diplomatique
Il faut choisir son morceau ;
Tout est de la politique,
Un fromage est un drapeau.
Vous mécontentez le Russe
Si vous prenez du Chester
Et vous irritez la Prusse
En repoussant le Munster.

Fromage ! Poésie !
Bouquet de nos repas !
Que sentirait la vie (*bis*)
Si l'on ne t'avait pas ?

Chansons d'hier et d'aujourd'hui.

AU BOIS DE BOULOGNE

I

En vérité, je vous le dis,
Ne pleurez plus le paradis
Perdu par Eve,
Car il existe sous les cieux
Un endroit plus chic et moins vieux
Comme on en rêve !

La brise apporte de l'étang
Un relent pimenté d'Ylang,
D'eau de Cologne ;
Et sans consulter l'écriteau,
On s'aperçoit que l'on est au
Bois de Boulogne.

II

Là, le poète buissonnier
Vient contempler le cantonnier
Au matin rose ;
Quand ce paisible et froid dompteur
Dressant son boyau constricteur,
Au loin arrose.

Les gazons las d'être foulés
Relèvent leurs dards effilés
Pleins de rosée;
Sur les joncs glissent des vapeurs
Pareilles aux lents promeneurs
D'un Elysée.

III

Disséminés comme des fleurs,
Des papiers gras de cent couleurs
Trompent l'abeille.
On peut compter sous les buissons
Les jambonneaux, les saucissons
Mangés la veille.

Attiré par le gazouillis,
Vous pénétrez dans les taillis
Pavés de fraises.
Les petits fruits au ton vermeil
Semblent semés par le soleil
Comme des braises.

IV

On s'attend à chaque détour
A déranger dans son séjour
Sylvain ou Faune.
Entre les chênes brusquement
Disparaît le profil charmant
D'une amazone.

C'est le moment de s'installer
A l'ombre pour voir défiler
La cavalcade.
Le cou tendu sur le garrot
Les gentlemen s'en vont au trot
A la cascade

V

Les cavaliers, les phaëtons
Sont si nombreux que les piétons
Font triste mine ;
Des affamés et les jaloux
S'en vont en massacrant des houx.
De leur badine.

Déjà la poussière a terni.
L'herbe et fait de Longchamps jauni
Une Sologne.
De son nuage descendu,
A pied, le poète sort du
Bois de Boulogne.

La musique se trouve chez Hengel et Cie, éditeurs, 2 *bis*, rue Vivienne, Paris.

BERTRAND MILLANVOYE

Bertrand Millanvoye, poète, romancier et auteur dramatique, né à Paris, le 30 avril 1848. A collaboré à nombre de grands journaux politiques et littéraires. Pendant la guerre russo-turque de 1877, fut envoyé par *le National* en Arménie comme correspondant militaire et suivit l'armée de Mouktar Pacha. A son retour, entra à *La Lanterne* comme administrateur et y publia des chroniques et des échos jusqu'en 1882. A écrit des romans et des nouvelles et s'est fait applaudir comme auteur dramatique sur les principales scènes de Paris. A dirigé de 1895 à 1900 le théâtre du Carillon (rue de la Tour d'Auvergne) où furent représentées pour la première fois quelques pièces célèbres de G. Courteline, le *Client sérieux* entre autres.

BIBLIOGRAPHIE

Les Coquines, roman (Stock). *La Belle Espionne* (Stock). *Le Petit Bossu* (Dentu). *La Chanteuse des rues* (XIXe siècle). *La Vierge du Sérail,* (Lanterne). *Madame Rasta* (Fin de siècle).

THÉATRE

Le Dîner de Pierrot, un acte, en vers. (Odéon et Comédie-Française. *Le docteur Mirimus,* un acte en vers (Odéon). *Le Portrait*, un acte en vers. (Grand Guignol) ces deux pièces avec

Lucien Cressonnois. *Régine*, quatre actes, en prose avec Georges Richard et Alfred Etiévant (Déjazet). *Le Dîner de Pierrot*, opéra-comique, musique de Ch. Hess (Opéra-Comique). *Les Ruses de Truffaldin*, un acte, avec A. Etiévant, musique de Paul Cressonnois (Cercle funambulesque). *Le Clavecin*, un acte avec P. Eudel. *La Double épreuve*, avec le même. (Th. du Parc à Bruxelles). *L'Etoile*, cinq actes avec E. Cadol et Etiévant. *Dada*, un acte avec Tarride. *En Cage*, un acte en vers (Carillon) *Les arbres du bois de Boulogne*, un acte. *La Belle Ethéro* un acte (Carillon). *Le mois de Mai*, un acte en vers (Th. franç. de Berlin 1869) et plusieurs pantomimes avec Paul Eudel, l'*Orage*, *Nuit blanche*, *M. Ruy-Blas*, *le Trottin*, *Lucette*.

Pour paraître prochainement un volume de poésies : *A cœur perdu*.

A dans ses cartons *Parthénie*, drame en cinq actes, en vers, avec Hugues Delorme. *Au pays blanc*, deux actes, trois tableaux, en vers avec Louis Leloir.

LE RÉVEILLON DE PIERROT

Pierrot a passé la trentaine.
C'est un penseur qui ne rit point,
Qui ne court plus la pretentaine,
Depuis qu'il a de l'embonpoint.

Il est rangé des véhicules,
Soigne sa petite santé,
Et de visions ridicules
N'a jamais le sommeil hanté.

Sachant que l'amour est un leurre
Et que les femmes coûtent cher.
Il les aime à la course, à l'heure,
Assagissant ainsi sa chair.

Cependant quand Noël approche,
Il a d'ardents revenez-y ;
Pour une nuit son cœur s'accroche
Et bat, tout entier ressaisi.

Une piquante Colombine,
Très jeune, à son bras reparaît ;
Pierrot, ragaillardi, combine
Un réveillon au cabaret.

Ils vont : Lui, dans sa marche, arbore
L'air triomphant d'un damoiseau ;
Elle, à qui le grain d'ellébore
Manque, saute comme un oiseau.

II

Ils sont entrés. La salle est pleine
De joyeux soupeurs attablés.
Déjà, dans un coin, dort Silène
Près des flacons qu'il a sablés ;

Les belles marchandes de joies,
Léandre et le fier capitan,
Las de clanguer comme des oies,
S'arrosent le trou du mitan.

Polichinelle et Violette
Chantent d'un ton faubourien :
« Avez-vous vu ma Gigolette ? »
Ou « C'est un rien, un soufle, un rien. »

Pierrot, à table, étant à l'œuvre,
Demeure obstinément muet,
Tandis que, comme une couleuvre,
Arlequin, subtil et fluet,

Se glisse auprès de Colombelle,
Et, de l'œil et du pied, lui dit
Qu'il la trouve exquisement belle.
Elle sourit, il s'enhardit.

Mais Pierrot dont l'âme est de neige
Continue à boire, à manger,
Sans rien voir de tout ce manège,
Sans redouter aucun danger.

Après s'être empli, comme un chantre,
D'andouillettes et de boudin,
A s'en faire éclater le ventre,
Levant les yeux, il voit soudain

Arlequin avec sa Colombe,
Partant, bras dessus, bras dessous ;
Il veut les suivre, mais retombe
Du poids lourd de trois hommes saouls.

Enfin, pour comble de malchance
Il lui faut payer en douceur,
Sans aucun espoir de vengeance,
L'addition du ravisseur.

III

Morale : Avec la bonne amie,
Dont le cœur est irrégulier,
Ne pas faire l'économie
D'un cabinet particulier.

VOEU STÉRILE

Je voudrais bien être rentier
Pour être imbécile à mon aise,
Pour rester, le cul sur ma chaise,
Béatement, le jour entier !

N'ayant plus de rêve en chantier,
Je deviendrais très vite obèse;
Je voudrais bien être rentier,
Pour être imbécile à mon aise.

J'attirerais dans mon sentier
Une maigre et frigide Anglaise,
Aux yeux de brume, au cœur de glaise,
Qui rirait avec un dentier ;
Je voudrais bien être rentier !

LA LUNE

Nous sommes trois dans ces sentiers :
La Lune écoute dans les branches !
Oh ! ne parlez qu'à lèvres franches ;
Elle fuirait si vous mentiez !

La Lune veut que tous nos songes
Ici-bas soient réalisés
Et ne luit pas pour les baisers
Qu'on se donne entre deux mensonges.

La Lune est l'astre des amants.
Si vous n'aimez pas, prenez garde :
La Lune blanche vous regarde
Et vous dénonce aux firmaments !

CHANSON ROSE

Voici que les pimpants et légers papillons
Courent, traçant dans l'air d'invisibles sillons,
Que le jeune moineau, plus effronté qu'un page,
Emplit tout le buisson de son tendre tapage,
Et que le rossignol dit au merle siffleur
Qu'il faut chanter la femme et célébrer la fleur.
Voici que Mai s'éveille en un berceau de roses,
Que les cœurs attristés cessent d'être moroses,
Que le bois reverdi prend un air triomphant;
Voici que le printemps, de ses lèvres d'enfant,
Nous épelle l'amour et, tout bas, nous convie
Au recommencement du rêve et de la vie.

Allons, mignonne, allons, voici l'heure; debout!
Le chemin est fleuri, suivons-le jusqu'au bout!
Les sages nous diront que la vie est un leurre,
Qu'une moitié de nous rit à l'autre qui pleure,
Que par des sbires noirs nos songes sont guettés,
Que ce sont des haillons qui couvrent nos gaîtés,
Que nos grands jours de fête ont des lendemains sombres
Et que sous le soleil nos lamentables ombres
Ont l'air, en nous suivant, de porter notre deuil.
Laissons cette sagesse aux gens de triste accueil,
Front bas, cerveaux étroits, cœurs glacés, âmes brèves,
Qui n'ont jamais vécu de la manne des rêves!
A nous, les vrais croyants, qu'importent ces sermons,
Et cette rhétorique, à nous, qui nous aimons?

Notre philosophie a des gestes affables
Et nous ne mêlons point la morale à nos fables.
Soyons fous, c'est si bon, et bêtes, si tu veux !
Viens ! nous égrenerons des chapelets d'aveux,
Et nous effeuillerons de blanches marguerites
Qui diront que je t'aime et que tu le mérites !
Viens ! les riches atours n'étant pas de rigueur,
Laisse-là tes bijoux ; n'emporte que ton cœur !
Mets ta plus simple robe et laisse ta voilette !
Les nymphes, qui ne font aucuns frais de toilette,
N'ont jamais des oiseaux été l'épouvantail.
Sous la ramure, on peut se passer d'éventail,
Et l'on n'a pas besoin, sous les arbres, d'ombrelle.
Viens dans les bois, mignonne. et laissons en querelle
Les viveurs peu vivants de ce monde hideux ;
Courons dans les sentiers faits tout exprès pour deux ;
Et que ma bouche enfin puisse à tes lèvres franches
Cueillir plus de baisers qu'il n'est de fleurs aux branches !...

Cette chambrette étroite est le nid des hivers.
Vite, réchauffons-nous sous les grands arbres verts ;
Allons loin de la foule où grelotte l'envie ;
Pendant une heure allons vivre — loin de la vie !

DÉTOURNEMENT DE MODISTE

Quand tu m'es apparue,
Sur un air d'Offenbach,
Je descendais la rue
Du Bac.

O vision céleste !
Je vois tes cils en deuil
Se lever sur un leste
Coup d'œil.

Un coup d'œil de grisette,
Furtif et hasardeux,
Suivi d'une risette
Ou deux.

Ah ! qu'il faisait bon vivre,
Par ce matin d'Avril !
Je me mets à te suivre...,
Viril !

De ton petit pied preste,
Tu caresses le sol ;
Je devine le reste...
Au vol.

Et pour voir un peu, jusques...
Je te suis, en rêvant
Un de ces coups très brusques
De vent;

Mais le ciel est paisible
Comme un bourgeois décent,
Et ta jupe insensible
Descend.

Pas la moindre des brises!
Je ne vois que les bouts
De tes bottines grises...
Je bous!

Mon cœur est à la gêne
Dans son étroit cachot;
Je manque d'oxygène...
J'ai chaud!

Tout à coup ma prunelle
Commence à se couvrir.
Et je crois voir une aile
S'ouvrir.

J'ai cette idée étrange
Que tu prends ton essor,
Et que tu peux être ange
Encor.

Mais moi, qui ne suis qu'homme,
Je marche aveuglément,
Car tu m'attires comme
L'aimant.

Bientôt tu vas moins vite.
C'est l'instant des aveux.
Tout me pousse, m'invite;
Je veux.

Mais d'humeur peu guerrière
Je tremble avant l'assaut,
Et je reste en arrière,
Très sot.

Enfin je deviens brave;
Ton œil doux m'enhardit.
J'approche et ma voix grave
Te dit :

« Pardon, Mademoiselle,
« Au magasin on doit
« Vous montrer, pour le zèle,
« Au doigt.

« Par ce jour de lumière,
« Songez donc, s'il vous plait,
« Qu'arriver la première,
« C'est laid.

« Veuillez, en conséquence,
« Ralentir votre pas. »
On a de l'éloquence,
Ou pas.

Ce début intrépide
Ne te déplut pas trop.
Il devint moins rapide,
Ton trot.

Et puis nous bavardâmes,
Mêlant nos radieux
Caquets de lèvres, d'âmes
Et d'yeux.

— En ce moment, vous faites
Trop patte de velours.
Les deuils après les fêtes
Sont lourds.

Et si je vous écoute,
O jeune homme moqueur,
Je saurai ce que coûte
Le cœur.

N'ayez peur, répondis-je,
J'aime dix fois comme un,
Et ne suis un prodige
Commun.

Si je mens, que je meure!
Je te baisai la main,
Et tu me dis : « Même heure...
Demain? »

Depuis cette heure brève,
L'âme et les yeux ravis,
Dans la joie et le rêve,
Je vis.

Oui, depuis, je l'avoue,
Belle brune aux yeux pers,
Aux cartes quand je joue.
Je perds.

GABRIEL MONTOYA

Gabriel Montoya, poète-chansonnier et auteur dramatique, né à Alais le 20 octobre 1868. Reçu docteur en médecine à la Faculté de Montpellier en 1892, il quitta la France et parcourut, en esculape errant, les deux hémisphères, s'arrêtant à Cuba assez de temps pour y attraper la fièvre jaune, à Port-au-Prince, pour y percer de part en part, dans un duel à mort, un huissier nègre, et fatigué bientôt des aventures revint à Paris, non pour y exercer la médecine, mais pour s'adonner aux lettres pour lesquelles il s'était senti, dès le collège, une irrésistible vocation. Il a fait partie de la glorieuse troupe du *Chat Noir* et chantant lui-même ses œuvres est encore de ceux qui contribuent le plus à la vogue persistante des cabarets Montmartrois.

Il a publié successivement en volumes : *Chansons naïves et perverses ; La Folle Chanson ; le Roman comique du Chat Noir ; les Berceuses bleues ; les Armes de la Femme ; les Fièvres galantes.*

Comme auteur dramatique, il a fait représenter *La Chaîne d'amour*, récit lyrique, musique de Jules Bouval (concerts Lamoureux) ; *Suzon*, comédie lyrique, musique de Mulder (théâtre des Arts de Rouen) ; *le Frisson de la gloire* (Odéon) ; *Avocat consultant* (Odéon); *Pepita*, opérette (Ch. des Mathurins) ; *Pantalon rouge*, opérette en trois actes ; *Manoël*, drame lyrique ; et à la Comédie-Française, en 1905, pour l'anniversaire de Racine, un acte en vers, *le Baiser de Phèdre.*

A en portefeuille de nombreuses pièces qui ne tarderont pas à voir le feu de la rampe.

CONSEILS A UNE FOUGUEUSE

Ainsi tu ne comprends l'amour que volcanique,
Avec des grincements, des éclairs, des fracas
Et tous les tremblements et toute la panique ;
Pour le reste, il n'importe et tu n'en fais nul cas.

Tu professes l'horreur des idylles bourgeoises,
Où deux têtes, s'aimant sous un même bonnet,
Pimentent leur bonheur d'allusions grivoises
Et semblent des héros très purs de George Ohnet.

Bien cela. Mais vouloir que, sans raison ni rime,
Ton amant s'exaspère et te prenne aux cheveux,
Et que, les yeux hagards, il te reproche un crime
Inventé, mais dont il exige les aveux ;

Eveiller en son cœur l'horrible jalousie
Et la faire siffler comme un nœud de serpents,
Pour lui verser ensuite, à pleins bords, l'ambroisie
Des renouveaux d'amour et des baisers fervents ;

Tout cela, vois-tu bien, sont des jeux où l'on use
Le soufre incandescent que Dieu nous mit au cœur :
Dès qu'il est consumé, le calcul ni la ruse
N'y peuvent rien, l'amour bat de l'aile et se meurt...

Enfant, de ton coursier calme la frénésie,
Crains les ascensions d'où l'on retombe à plat,
De ton amant suis pas à pas la fantaisie,
Aime-le doucement, comme il t'aime. Et voilà.

BALLADE DU CÉLIBATAIRE ENDURCI

Que ces temps sont joyeux à vivre
Et pour un mortel bien renté
Que son or de tout mal délivre
Quelle source d'hilarité !
N'allez pas traiter de sornettes
Le projet de loi que voici :
Qui désormais paiera nos dettes ?
Le Célibataire Endurci.

Sus au garnement qui s'enivre
De plein air et de liberté...
Honte à qui sans contrat se livre
Lorsque gronde sa puberté...
Ayant grand besoin de galettes,
L'Etat va décréter ceci :
Faire la poche et les mains nettes
Au célibataire Endurci.

Sous de nickel et sous de cuivre
Vont pleuvoir, Pactole enchanté
Et sans se ressembler, se suivre
Vers un budget désorbité...
D'épouses vertes, mûres, blettes,
Nos verts galants n'ont nul souci...
Il suffit de marionnettes
Au Célibataire Endurci

ENVOI

Prince du fisc et des recettes,
Imposez-nous donc à merci :
Libre choix vaut mieux que cassettes
Au Célibataire Endurci.

TIMGAD RESSUSCITÉE[1]

Batna franchi, quand vous avez durant dix lieues
Cotoyé des ravins et des montagnes bleues,
Salué Lambèse en passant,
Jeté quelques deniers aux fils des caravanes
Qui vous suivent pieds nus sans souci de leurs ânes
Qui s'en vont d'un pas languissant.

Soudain vous découvrez une Cité de Pierre,
Un champ de marbre où dort comme en un cimetière
Et depuis longtemps refroidi,
Le cadavre géant d'une Ville Romaine
Dont la splendeur jadis éclata surhumaine,
C'est l'antique Thamugadi.

Timgad puisqu'aujourd'hui c'est le nom qu'on te donne,
A te voir dépeuplée ainsi mon œil s'étonne,
Toute entière as tu pu mourir...
Nul de tes habitants ne survit aux rafales
Pour me guider parmi tes pierres triomphales
Et je dois seul les parcourir !

Et pourtant quelle fougue et quelle ardeur de vivre,
Quel Amour du plaisir on devine en ce livre
Que le temps n'a pas effacé,

1. Souvenir d'une représentation de l'Electre de Poizat dans les ruines du Théâtre romain de Timgad.

Comme on sent que tu fus joyeuse et libertine
Sous le Ciel Africain, noble cité Latine
Qui resplendis dans le Passé.

Quelles terreurs aussi durent troubler ta joie,
Quand le Maure survint tel un oiseau de Proie,
Apportant la flamme et le deuil,
Après que Solomon à sa horde guerrière
Eut dit : Thamugadi redeviendra poussière,
Qu'ainsi périsse son orgueil !

Or tu dormis depuis ces affreuses journées
Du Sommeil de la mort... Si parfois détournées
Pour un instant de leur chemin,
Près de toi s'arrêtaient les caravanes lasses,
Ce n'était que hasard... Ivres des grands espaces
Elles partaient le lendemain.

Eh bien, par une étrange et subite magie,
Tu sors de ton linceul et de ta léthargie...
Quel est ce prodige, Grands Dieux !
D'où vient que te voilà peuplée et frémissante...
Où donc est l'Enchanteur de qui la main puissante
Fit ce miracle pour nos yeux?

L'Enchanteur, c'est ce Dieu qui n'a point de Patrie,
C'est l'Art, objet du Culte et de l'Idolâtrie
De tous les hommes en tous temps,

C'est ce frisson géant que fait passer le verbe
Quand il est éclatant, généreux et superbe
Et qui nous égale aux Titans !

Ah, je vivrais cent ans et plus, sans que j'oublie,
Ce vertige inouï voisin de la folie,
Qui retint mon souffle et mon cœur,
Lorsque foulant du pied, Timgad, tes larges dalles,
Je vis près de ton seuil le fils de ces vandales
Par qui ton sein frémit d'horreur...

Qu'ils étaient beaux pourtant ces Sarrasins farouches
Sombres sous le turban, tandis qu'à pleines bouches
Leurs cavales mordaient le fer,
Rangés aux deux côtés des blanches colonnades,
On les eut crus figés aux retours des Croisades
Devant les portes de l'Enfer.

Ils étaient là, vivants portraits de leurs ancêtres,
Gardant la Ville morte et ses Temples sans prêtres,
Que le hasard nous révéla,
Cependant qu'un troupeau d'Arabes faméliques
Déployait pour le soir les tentes magnifiques
Du Bach Aga de Kenchela.

Mais tu parus, Electre, avec ton voile sombre,
Tes bras en s'écartant couvrirent de leur ombre
Tout ce mirage éblouissant

Et la foule gagnée à tes appels funèbres
N'entendit résonner jusque dans ses vertèbres
Que ta voix de meurtre et de sang.

O miracle du verbe et de la poésie,
Grande fête du cœur, divine frénésie
Et toi Prêtresse aux cris troublants,
Los à vous qui pouvez d'une Cité de pierre
Evoquer l'âme morte et troubler la poussière.
Après un sommeil de mille ans.

RAOUL PONCHON

La grande estime littéraire, l'admiration même, qu'ont pour Raoul Ponchon, non seulement ses amis, Jean Richepin et Maurice Bouchor, mais encore tous les poètes, nous dispensent de louer amplement la verve comique, la fantaisie funambulesque, la virtuosité lyrique que décèlent les vers exquis qu'il publie hebdomadairement dans le *Journal* et dans le *Courrier Français*. Quiconque a lu ces *Gazesttes rimées*, ou plutôt ces odelettes, ces poèmes, en a goûté avec délice la langue savoureuse et pittoresque, la saine et franche gaîté, le burlesque imprévu, la bonhomie narquoise et salue en Raoul Ponchon un des maîtres de l'esprit et de la poésie modernes.

D'une modestie dont il convient de lui reprocher l'excès, Ponchon n'a consenti jusqu'à ce jour à faire paraître aucun livre et ne nous a accordé qu'à son cœur défendant l'autorisation de reproduire les deux poésies de lui que nous donnons plus loin. Il considère que ses vers, quelque peu improvisés, ne doivent pas avoir de lendemain. Personne n'est de son avis, et nous connaissons plusieurs de ses amis qui, plus respectueux que lui-même de son œuvre, recueillent avec soin ses moindres pièces, dans l'intention d'en choisir les meilleures pour composer un volume qui serait publié après sa mort. Mais Ponchon a bon œil, bon pied, bon coffre, ce dont nous nous réjouissons d'ailleurs, et le public attendra longtemps encore l'édition de ses œuvres posthumes.

FAITES-MOI PARLER SUR LE GIGOT

Quand le gigot paraît au milieu de la table,
Fleurant l'ail et couché sur un lit respectable
De joyeux haricots,
On se sent beaucoup mieux, un charme vous pénètre;
Tout un chacun voyant son appétit renaître
Aiguise ses chicots.

Il avait bien mangé mille riens d'œuvre et autres...
Mais quel sera le rôt? Songeait le bon apôtre
De convive anxieux.
Bravo! c'est un gigot. Oui, voici qu'un esclave
Vient d'entrer, sur ses bras portant, robuste et grave,
Ce fardeau précieux.

Alors, l'amphitryon, le père de famille,
Se demande, tandis que son œil le fusille :
Sera-t-il cuit à point?
Il l'est, n'en doutez pas. Et chacun le proclame,
Dès qu'il a vu plonger une invincible lame
En son doré pourpoint.

Son sang, de tous côtés, ruisselle en filets roses;
Sa chair est admirable et ferait honte aux roses.
Le plus récalcitrant
Des convives, muet tout à l'heure et morose,
S'épanouit bientôt, débite mainte prose,
Devient presque encombrant.

Il ne faut, bien souvent, qu'une soupe ratée
Pour que, dès le début, soit la verve arrêtée
Chez les plus beaux esprits.
Le gigot vient... Voici que la gaieté s'échappe,
On rit, on jase; l'un demande l'*œil du pape*
Et l'autre la *souris*.

L'un voudrait du saignant, l'autre du cuit — problème
Qui n'est pas difficile à résoudre — un troisième
Hésite entre les deux.
Le propre d'un gigot, cuit selon le principe,
Etant de satisfaire au goût de chaque type
Si qu'il soit hasardeux.

Quelquefois l'on cause art, science, politique...
La conversation prend un tour emphatique
Qui n'est pas sans danger;
Arrive le gigot! Adieu les grandes phrases,
Chacun à son voisin dit alors : Tu me rases,
Parlons donc de manger.

Vous êtes, ô gigot! le plat de résistance,
Le morceau de haut goût, la viande d'importance,
Sur quoi rien ne prévaut.
Une côte de bœuf n'est pas pour me déplaire,
Mais vous m'êtes, gigot, plus... perpendiculaire,
Quoi qu'en pense le veau.

Vous êtes tendres plus qu'une jeune épousée,
Jeunes agneaux, argile idéale, ô rosée,
Qui fondez sous la dent!

Votre chair est savante ; en la verte prairie,
Vous ne deviez brouter que des fleurs, je parie,
Dédaigneux du chiendent?

Lorsque vous gambadiez aux profondes vallées,
Sur les montagnes ou dans les plaines salées,
Petits gigots d'agneaux.
Vous étiez des jésus que la grâce décore,
Mais vous êtes bien plus attendrissants encore
Couchés sur des fayots.

Ne vous mange-t-on pas par pure gourmandise
Et machinalement, comme une friandise,
Sans mesure, sans fin?...
Car, ainsi que l'a dit un grand clerc en Sorbonne :
A-t-on vu le gigot faire mal à personne,
Qui se mange sans faim?

Mon Dieu, pardonnez-moi de chanter votre gloire !
En ces vers visigoths dignes d'un champ de foire,
O sublimes gigots!
Pour écrire sur vous d'honorables tartines,
Ce ne serait pas trop de plusieurs Lamartines
Et de quelques Hugos.

POÈTE PRIX DE ROME

Ainsi te voilà prix de Rome,
O poète ! Conséquemment,
Boucle ta valise pour Rome
Et cela sans perdre un moment.

Tu vas me dire : « Pourquoi faire ?
Ne puis-je pas rester ici ?
A quoi bon changer d'atmosphère ?
On rime partout, Dieu merci ! »

Je veux qu'on me réduise en poudre,
Mon pauvre ami, si j'en sais rien.
Et pourtant, il faut te résoudre
A quitter Paris pour ton bien.

L'Etat a ses raisons, tu causes !...
Que la Raison ne comprend pas.
Il ne mesure pas les choses
A l'aide du même compas.

Une résidence choisie
Quoi qu'il en soit — t'attend là-bas.
Un atelier de poésie
Egalement t'y tend les bras.

Où l'on voit toute une série
De lyres prêtes à frémir.
Un Pégase dans l'écurie
T'espère. Je l'entends hennir!

Sache que l'on t'envoie à Rome,
Non pour y faire ton lézard,
Mais pour devenir grand homme
Ni plus ni moins que tout *Quat'z-Arts.*

Tu feras, en littérature,
Ce que ces messieurs, tes copains,
En peinture comme en sculpture...
Font chez nos bons transalpins.

De même qu'un tel vous copie
Un Michel-Ange, un Sanzio...
Toi, tu devras, d'une âme pie,
Sangloter sur d'Annunzio.

Tu devras potasser ton Tasse
Ton Arioste, c'est certain.
Tu rimeras d'après Boccace
Quelque vieux conte libertin.

Il conviendra que tu t'escrimes,
Et tu t'en doutes bien, pardi!
Sur Dante et sur ses tierces rimes;
Un peu moins sur Leopardi.

Quand au plaintif amant de Laure...
A son instar, — je te connais —
Tu feras sur ta môme éclore
De purs italiens sonnets.

Puis, chaque an, à la même date,
Selon l'ordinaire statut,
Tu soumettras une cantate
Napolitaine à l'Institut.

Ton directeur, si frais, si rose,
A l'esprit toujours en éveil,
Saura te donner, bien qu'en prose,
A cet égard, le bon conseil.

Et voilà! Pendant quatre années,
En cette villa Médicis
Tu rouleras tes destinées,
Et tu nous reviendras, mon fils,

De la terre virgilienne
Ivre de gloire et de succès,
Expert en langue italienne,
Mais ne sachant plus le français.

RENÉ PONSARD

René Ponsard, matelot dès l'âge de treize ans, a, comme poète, laissé un livre. « Si ce livre, *Les Echos du Bord*, n'est point connu du grand public, il fut, il reste admiré de ceux-là dont l'opinion assure avec le temps la durée d'une œuvre.

Victor Hugo, qui sut tout voir et tout aimer, a dit de René Ponsard : « C'est le matelot de deux tempêtes, de la tempête de l'Océan et de la tempête de la vie, de sa poésie amère, vraie et forte. On ne comprend jamais l'humanité mieux qu'au milieu de la mer; l'homme et le flot se ressemblent; l'écume et la haine sont identiques; l'astre et l'amour jettent la même lumière : le poète a souffert, rêvé et chanté en présence de l'infini. Ce grand reflet est dans son livre ».

Laurent-Pichat, Autran, Coppée, Claretie, ont aussi rendu l'hommage que méritait « ce petit livre, grand d'espace et d'horizon, où l'on respire une brise de haute mer ».

Outre les *Echos du Bord*, René Ponsard a publié, en 1873, un petit volume de *Chansons de Bord*, de la plus saine et large gaîté, en 1874, des *Coups de garcette*, très cruelles et mordantes satires « par un vieux loup de mer », et, en 1882, *Les joyeusetés du R. P. Lacayorne*.

« Ce penseur, ce grand et délicat artiste, ce poète viril et souriant, philosophe à l'âme généreuse, ce bon Fran-

çais républicain, ayant quitté la mer, a vécu le reste de sa vie, trente ans à Montmartre, au plus haut de la butte, d'où il aimait voir Paris, océan de pensée; il est mort le 22 juin 1894, rue du Mont-Cenis, laquelle avant l'annexion de la banlieue à la capitale, s'appelait rue Saint Denis ». (J. de Marthold).

JE NE SUIS PAS JALOUX

Je ne suis pas jaloux de ton passé, ma chère,
Tu viens, je te reçois, sans même m'informer
Si celui que pour moi tu ne vas plus aimer
A laissé quelques jours tes charmes en jachère.

Qu'importe d'où tu sois! grande dame ou vachère,
Je ne veux rien savoir et puis même affirmer
Que si par un hasard j'allais trop t'estimer,
Crois-moi, j'en subirais gaîment la folle enchère,

Je jette un voile épais sur tes jours révolus
Et ne veux à nul prix connaître ton histoire;
Entre ici, librement, sans interrogatoire...

Je te fais grâce aussi des serments superflus,
Mais ne te flatte pas de la moindre victoire...
J'ai pleuré tout mon cœur, il ne m'en reste plus.

BULLATÆ NUGÆ

Ce n'est pas ton sourire agaçant et joyeux
Et quelquefois empreint d'une aimable ironie,
Ni ton front pur, ni même, autour de tes grands yeux,
L'orbe cyanosé que trace l'insomnie ;

Ce n'est pas ton babil, je le trouve ennuyeux,
Ni ton sein turgescent, ni ta nuque brunie
Où se déroule en flots la masse désunie
De ta flave crinière aux méandres joyeux.

Ce que j'aime, vois-tu, c'est l'émail translucide
De tes petites dents, ce clavier gélasin
Qui vibrait au contact de quelque fruit acide

Que pour toi je volais dans le champ d'un voisin,
Honnête et bon bourgeois qui lançait à mes trousses,
Ainsi que des limiers, ses grandes filles rousses.

1. Ce sonnet, est-il besoin de le dire ? parodie la manière de quelques faiseurs de vers de l'école nouvelle.

BRONZE

Quand j'étais matelot, j'avais une maîtresse
Qui n'avait pas seize ans;
C'était une indolente et douce mulâtresse,
Dont les seins reluisants,
Sur sa poitrine sombre occupaient tant de place
Sans faire de replis,
Qu'ils figuraient à nu deux boutons de culasse
Soigneusement polis.
Ses cheveux que le peigne en vain cherchait à mordre,
Ruisselaient fins et longs,
En cascades d'anneaux, sans même se détordre,
Jusque sur ses talons.
Sauf un collier de nacre et deux bagues pareilles,
D'un ton éblouissant,
Un bracelet d'ivoire et des boucles d'oreilles
De corail « fleur de sang »,
Cette enfant n'avait pas douze réaux d'indienne
Pour couvrir sa beauté.
Aussi, pour échapper, pendant la méridienne,
Aux ardeurs de l'été,
Elle capitonnait de feuilles de platane
Sa case au jonc vermeil,
Et dans un flot neigeux de fine tarlatane,
Abritait son sommeil.
Elle était belle, ainsi! Ses veines colorées,
Sous sa peau de satin,
Epandaient sur son corps les teintes mordorées
D'un bronze florentin.

D'OU VIENS-TU ?

Flot, d'où viens-tu, voyageur morne,
Sur quel sable as-tu déferlé ?
Viens-tu des horizons sans borne,
Du Cancer ou du Capricorne,
Viens-tu du pôle désolé ?...

Viens-tu des plages d'Ionie,
Où le ciel aux constants reflets
Plane sur la surface unie
Des flots dont la douce harmonie
Berce les traîneurs de filets ?

As-tu ceint de tes annelures
Le corps frémissant de Vénus,
Et fait dans tes molles allures,
Flotter les lourdes chevelures
Des brunes vierges aux seins nus ?

Sous les cieux où les nuits sont brèves
Et les horizons vaporeux,
En te déroulant sur les grèves,
As tu cadencé les doux rêves
D'un poète ou d'un amoureux ?

As-tu de tes ondes limpides
Etreint ces superbes vaisseaux
Pleins de ces hommes intrépides
Que l'aile des brises rapides
Emporte loin de leurs berceaux?

As-tu, dans ta course insensée,
Là-bas, où le monde finit,
Senti, sous la brise glacée,
Ton eau captive et condensée
Se durcir comme le granit?

Las de te mêler aux ravages
Des noirs ouragans affolés,
As-tu, sur de brûlants rivages,
Etouffé de tes chants sauvages,
Le cri plaintif des exilés?

Baignais-tu les pieds de Neptune,
Lorsqu'il jeta son *Quos ego*?
As-tu, sous la brise importune,
Porté César et sa fortune,
Ou des proscrits comme Hugo?

Sait-on où finit, où commence
Ta force, ô terrible inconnu?
Tantôt tu crèves l'arche immense
Et respectes dans ta démence
Parfois l'empreinte d'un pied nu.

Là-bas, étrange dans ton œuvre,
Tu brises tout, flot triomphant,
Ici, glissant, molle couleuvre,
Sous la chaloupe que manœuvre
Le bras débile d'un enfant.

Ta verte spirale moirée,
Ta spirale au reflet changeant
Se détord sur l'arène ambrée,
Et ta folle aigrette nacrée
S'éparpille en flocons d'argent.

Flot, d'où viens-tu? Voyageur morne,
Sur quel sable as-tu déferlé?
Viens-tu des horizons sans borne,
Du Cancer ou du Capricorne,
Viens-tu du pôle désolé?

Echos du Bord, Poulet-Malassis, 1862.

OCTAVE PRADELS

Octave Pradels, poète, chansonnier, romancier, auteur dramatique, né à Arques (Pas-de-Calais), en 1842. Dès l'âge de 15 ans, court le monde et déambule principalement en Russie, de la Vistule à l'Oural et de la mer Blanche au Caucase. — En 1870, sous-lieutenant aux mobilisés de l'armée du Nord. — A *inventé* la conférence avec *auditions* à la Bodinière et y a créé les *Soirées gauloises*. — Auteur gai, s'il en est, à recommander aux neurasthéniques et aux convalescents. — Fut président de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique.

BIBLIOGRAPHIE

Pour dire entre hommes, contes en vers ; *Pour dire entre femmes,* contes en vers ; *Les Desserts gaulois*, contes en vers ; *Contes joyeux et chansons folles ; Les Chansons gauloises ; Gaillardises*, contes, prose ; *L Héritier des Moulardon*, roman ; *Le plan de Nicophore*, roman ; *Agence matrimoniale*, roman ; *Les amours de Bidoche*, roman ; *Moines, nonnes et curés* ; *L'Eternel Cotillon ; Trente ans de café-concert.*(Tous ces volumes ont été édités par Flammarion.)

LAURÉATE DU CONSERVATOIRE

Que le diable me patafiole,
Si je sais, pour plaire au public,
Ce qu'il faut faire d'ultra-chic
Et comment présenter ma fiole !
Ma poche, hélas! contient zéro!
Et je ne peux pas, en vitrine,
Transformer ma chaste poitrine
Et mes bras nus, *mio caro!*
Comme la superbe Otero.

Ma garde-robe bat la dèche..
Plus de dessus, plus de dessous,
Et, du traiteur à vingt-deux sous,
Le maigre menu me dessèche.
Que n'ai-je appris, d'un maître expert,
A chanter, mutine et grivoise,
La Ton ki ki la Tonkinoise,
Ou *La Conduite à quoi qu'ça sert?*
Je serais au café-concert!

Ah! si la danse serpentine
M'avait ouvert ses horizons
Chez les Bidels, chez les Pezons,
J'aurais fui la Sainte-Routine!

Oh! briser les cercles étroits
Où l'instruction nous englue!
Devenir une autre Goulue,
L'étoile où convergent les rois
De l'argent, au ciel montmartrois!

Mais sortant du Conservatoire,
Je n'ai rien fait que de piocher
Ceux que je voudrais tant lâcher :
Les poètes du répertoire!
Adieu l'Art pur, gonflé de vent,
Les Bélises, les Ophélies...
J'aspire aux Bergères-Folies
Où je pourrais manger souvent!...
Ne fût-ce qu'un lapin vivant!

LE TERME

Quand Vasco de Gama, modèle d'endurance,
Parvint à doubler le cap de Bonne-Espérance,
La joie illumina son grand cœur consolé...
Mais notre joie, à nous, est encor plus sensible
Quand, grâce à des efforts qui frisent l'impossible,
Le cap noir du Terme est doublé !

Je dis : nous, en parlant de tous ces pauvres hères,
Artistes, fous, rimeurs, chevauchant des chimères
Qui les versent toujours aux fossés du chemin ;
De ces rêveurs, n'ayant au dos qu'une chemise
Et qui, sans réclamer pour eux la table mise,
La veulent pour le genre humain.

Ce terme... ils l'ont payé !... Pendant quelques semaines
Tout va bien !... les moments sont doux, les jours amènes,
On pense à se vêtir, à corser les repas,
Mais, peu à peu, surgit à l'horizon livide
Un monstre trop connu, tendant sa main avide
L'autre terme arrive à grands pas !

Oh ! le terrible jour, plein d'angoisses sans nombre !
Comme on se fait menu pour se glisser dans l'ombre !
Quatre à quatre on descend le rapide escalier,
On arrive à la porte... Espoir vain !... la concierge,
De son antre fumeux, inexorable, émerge
Et vous tend l'horrible papier !

Danaïdes!... vous ne pouviez — cruelle tâche!
Remplir votre tonneau, se vidant sans relâche :
Nous avons, comme vous aussi, notre tonneau!
Et nous usons sans fin nos pauvres épidermes,
Sur les termes versés, versant encor des termes,
Dans la caisse du *proprio!*

Mais l'Au-delà vengeur rétablira les choses :
Dans le Paradis bleu, tout parsemé de roses,
Des logements gratuits nous seront destinés;
Ce pendant que les *proprios*, ces tristes âmes,
Tourneront à jamais dans des cercles infâmes
Que Dante n'a pas soupçonnés.

Ils erreront aux jours des vieilles échéances,
Brandissant dans leurs doigts d'inutiles quittances,
Salués par le rire et le mépris des morts...,
Puis ils s'enfonceront, en longues théories,
Dans l'abîme... hurlant!,.. cinglés par les Furies,
Mais n'éprouvant aucun remords!

LES BONS PETITS PIOUPIOUS

Ils vont, les petits pioupious,
Deux à deux, c'est le dimanche...
Il fait brûlant et les houx
Ont des nids à chaque branche.
Ils vont, les petits pioupious,
Par la rue ensoleillée,
Gantés de blanc, l'air bien doux,
La prunelle émerveillée,
Le cœur plein de désirs fous.

Ils sont sens dessus dessous
Quand passe une jupe blanche !...
Ils dévorent les nounous
Se dandinant sur la hanche.
Ils sont sens dessus dessous
Lorsque s'ouvrent les corsages...
Puis, lentement, sans courroux,
Ils vont, forcés d'être sages,
Le cœur plein de désirs fous.

A deux, n'ayant que trois sous
Pour leur soif, que rien n'étanche,
Fermant l'oreille aux glouglous,
Ils s'épongent sur la manche.

A deux, n'ayant que trois sous,
Ils s'éloignent de l'enseigne
Où fume un vin de Limoux...
Mais, en secret, combien saigne
Leur cœur plein de désirs fous.

O les satisfaits ! O vous
Les jolis dorés sur tranche,
A qui le Destin jaloux
Mit du plaisir sur la planche,
O les satisfaits ! O vous !
Soyez doux à la caserne
Pour les bons petits pioupious,
Qui rentrent, le regard terne,
Le cœur plein de désire fous.

LES PLAINTES DU COCHON

Saint Antoin', d'austère mémoire,
Près d'son cochon dans l'Paradis,
Bâille à s'décrocher la mâchoire
(Les autr's jeux étant interdits),
Et parfois, l'ex-anachorète
Murmure : « Ah! c'est rien folichon!
« C'que j'm'embête, ici! c'que j'm'embête! »
« — J'te conseill' de t'plaindr' », dit l'cochon.

« Aie au moins la pudeur de t'taire,
La seul' victime, ici, c'est moi,
Qui t'ai cru, lorsque sur la terre
Tu m'enjôlais avec ta Foi.
En t'suivant dans la solitude,
J'ai gagné l'ciel du ratichon...
Ben, c'est gai, la béatitude!...
Qu'c'est vilain d'tromper un cochon!

J't'aimais, malgré la différence,
J'étais beau, jeune et distingué;
Toi, tu sentais déjà l' vieux rance...
Tu r'misais, étant fatigué.
J'étais ros', toi, jaun' comme un cierge :
T'avais fait un' vi' d'patachon!
Mais moi, tu l'sais bien, j'étais vierge...
Et c'est très rar' chez un cochon.

Oh! les p'tit's femm's qui, dans notr' grotte,
V'naient nous tenter sans falbala!
Quand j'pens' que pour suivr' ta marotte
Nous rations ces occasions-là!
Toi, c'était pas malin d'êtr' sage,
Rien n'te montait plus l'bourrichon;
Mais moi... moi dans la fleur de l'âge...
Dame! on n'est pas d'bois, quoiqu' cochon.

Quelle existenc'! des r'pas très vagues...
Presque pas d'sommeil... pas d'amour;
Et l'diabl' qui nous faisait des blagues!
Il m'en a fait un' drôle, un jour :
N'a-t-il pas mis l'feu, sans vergogne,
A ma p'tit' queue en tir' bouchon!...
S'il t'avait fait la même besogne
Ah! j'aurais bien ri, foi d'cochon!

Malgré tout ça, j'prenais patience.
Je m'disais, après les tourments,
Un' fois au ciel, ayons confiance,
Y aura d'jolis dédommag'ments.
Va t'fair' fich'! ma seul' compagnie
C'est l'chien d'Saint Roch... autr' cornichon!
Il m'fait des avanc's, il s'ennuie,
Mais j'ai des mœurs, moi, le cochon.

Ecout'! va trouver Dieu, le père,
Sois éloquent, dis-lui mon cas,
Que j'en ai plein l'dos et qu' j'espère
Qu'il va m'laisser r'tourner en bas.

Fais-lui bien comprendre qu'en somme,
C'est la justic' que nous cherchons,
Et qu'si l'ciel peut conv'nir à l'homme
La terre est fait' pour les cochons.

XAVIER PRIVAS

*X*avier Privas. — Poète et musicien, élu, en juin 1899, prince des chansonniers. A fait paraître successivement : *Pour les Fêtes;* les *Chansons humaines;* les *Chansons chimériques;* les *Chansons vécues;* les *Chansons de révolte;* les *Chansons d'Aurore;* les *Mois;* l'*Amour chante,* et, en dernier lieu, les *Chansons des Enfants du peuple.*

« L'œuvre de Xavier Privas est extrêmement abondante et d'une inspiration toute personnelle, a dit M. Louis Lumet. Alors que presque tous les chansonniers cultivaient le « genre rosse » et que leur verve frondeuse se plaisait à la satire, il chantait, rêveur infatigable, les magies de l'amour et il exaltait les plus nobles sentiments humains. Idéaliste et sentimental, il a considéré l'amour dans son essence, et il l'a dit avec toutes ses joies, toutes ses peines et toutes ses amertumes. Il a brodé mille variations ingénieuses et touchantes sur le thème éternel avec une sorte de ferveur émue et respectueuse. Jamais sa chanson ne s'abaisse aux sous-entendus trop faciles, à la grivoiserie, à la grossière excitation des sens; elle plane légère, ailée et lumineuse. Quand elle rit, c'est franchement, à pleines lèvres; quand elle pleure, c'est sincèrement, d'un cœur douloureux. Elle est saine et elle émeut directement ceux qui l'écoutent, sans leur laisser de trouble louche et pervers ».

Laurent Tailhade, le fin lettré, le critique impitoyable à la nullité, enthousiaste de Xavier Privas a dit de lui : « Il infuse à la romance une sève moins précaire, fait entrer dans ce genre faux, la vérité, l'accent pathétique naïf, le cri dont se souviennent les générations. Il reste néanmoins le maître de la romance, odelette bourgeoise que l'auditeur français aime à fleurir de myosotis, ayant renouvelé dans ses moyens d'expression musicaux et poétiques l'art, plus que tout autre, national, de Béranger, de Pierre Dupont et d'Hégésippe Moreau ».

MADRIGAL PRINTANIER

Sur l'or de tes cheveux mets des fleurs printanières ;
A ton corsage clair pique de blancs lilas ;
Les fleurs ont arboré leurs plus beaux falbalas,
Pour que tes douces mains les fassent prisonnières.

Passe au milieu des fleurs comme une sœur aînée.
N'es-tu pas et le lys et la rose à la fois ?
N'est-ce pas le pouvoir magique de tes doigts
Qui remplit de bonheur toute ma destinée ?

Les fleurs, ô mon amie, ont de petites âmes
Faites d'un idéal parfum de volupté,
Qui vivent en triomphe et meurent en beauté
Sur les seins en émoi des blondes jeunes femmes.

Passe au milieu des fleurs comme une souveraine,
N'es-tu pas la plus riche entre toutes les fleurs ?
N'as-tu pas la vertu d'apaiser les douleurs,
De réveiller l'amour et d'endormir la haine ?

Sur l'or de tes cheveux mets des fleurs printanières ;
A ton corsage clair pique des lilas blancs ;
Les fleurs ont exhalé leurs arômes troublants,
Pour que tes douces mains les fassent prisonnières.

CHANSON DU CHAMPAGNE

Chevalier aux couleurs de France,
Aux cheveux blonds, au casque d'or,
De quel magnifique trésor
Vas-tu tenter la délivrance ?
— Je vais affranchir de sa chaîne
Celui que les cerveaux étroits,
Sous l'œil de la bêtise humaine,
Tiennent captif : l'Esprit Gaulois !

Chevalier de Haute Noblesse
Dis-moi ta devise et ta loi?
Quel est ton Dieu ? quel est ton roi,
Et quelle dame est ta maîtresse ?
— L'amour est mon Seigneur et Maître
Et ma devise est « Volupté » ;
De Momus je suis le grand prêtre,
Et ma maîtresse est la gaîté.

Chevalier aux larges épaules,
Portant cuirasse de cristal,
N'es-tu point dans l'armorial
Parmi la noblesse des Gaules ?
— Chef des croisades en Cocagne,
Par droit de vaillance et de sang.
Je suis le chevalier Champagne
Fier suzerain du pays Franc.

LE DÉMÉNAGEMENT DE PIERROT

Par dame Fortune,
Qui ne l'aime pas,
Pierrot, mis à bas,
S'en va tirant une
Carriole à bras,
Au clair de la lune.

Quelle grave affaire,
Mon ami Pierrot,
Fait que du sergot,
Tu crains l'œil sévère,
Fuis-tu donc ton sot
De propriétaire?

Las! je déménage,
N'ayant plus le sou,
Mais le vieux grigou
N'aura pas en gage,
Sous son lourd verrou,
Mon petit ménage.

Car sur ma charrette,
J'ai farine, habits,
Guitare, châlits,
Chapeau, collerette,
Billets doux écrits
Par Colombinette.

Et je m'achemine
Vers de nouveaux toits,
Tandis que la voix
Sourde et clandestine
Des cloches de bois
Chante ma débine.

Pierrot, de ta belle
Je cherche et ne vois
Le fripon minois.
Colombine est-elle
Encore une fois
Amante infidèle ?

Las ! en sa rapine,
Voulant s'octroyer
Le prix du loyer,
Le vieux, j'imagine,
A dans son foyer
Gardé Colombine !

La musique se trouve chez Joubert, éditeur, 25, rue d'Hauteville, Paris.

JEAN RAMEAU

Jean Rameau, poète et romancier, né à Gaas (Landes), le 19 février 1859. A publié pour ses débuts, en 1882, *Poèmes fantasques*, et quelques années après, en 1886, un second volume de vers : *La Vie et la Mort*, qui obtinrent un vif succès. Puis, sans délaisser complètement la poésie, écrivit des romans où s'affirma son talent délicat de conteur et qui achevèrent d'établir sa brillante réputation. A collaboré à nombre de journaux et revues.

BIBLIOGRAPHIE

Poèmes fantasques (Baschet, 1882). — *La Vie et la Mort* (Savine, 1886). — *Fantasmagories* (P. Ollendorff, 1887). — *Le Satyre* (P. Ollendorft, 1887). — *La Chanson des étoiles* (P. Ollendorff, 1888). — *Possédée d'amour* (P. Ollendorff, 1889). — *La Marguerite de trois cents mètres* (P. Ollendorff, 1890). — *Moune*, roman couronné pap l'Académie Française (Curel et Fayard, 1890). — *Nature* (Savine, 1891). — *Simple* (Ollendorff, 1891). — *Mademoiselle Azur* (P. Ollendorff, 1893). — *La Mascarade* (P. Ollendorff, 1893). — *La Cheve'ure de Madeleine* (P. Ollendorff, 1894). — *La rose de Grenade* (P. Ollendorff, 1894). — *Yan* (P. Ollendorff, 189E). — *L'amant honoraire* (P. Ollendorff, 1895). — *Ame fleurie* (P. Ollendorff, 1896). — *Le cœur de Régine* (P. Ollendorff), 1896). — *L'Ensorceleuse* (Ollendorff, 1897). — *La Demoiselle à l'ombrelie mauve* (P. Ollendorff, 1897). — *Les Féeries*, poésies (Ollendorff, 1897). — *Plus que de l'amour* (P. Ollendorff, 1898). — *La Montagne d'or* (P. Ollendorff, 1899). — *Le Bonheur de Christine* (P. Ollendorff, 1899). — *Le Dernier Bateau* (P. Ollendorff, 1900).

MIRETTE

Mirette a des yeux couleur de printemps
Qui font s'entr'ouvrir les boutons de rose,
Et l'on dit qu'il naît des lis éclatants
A la place émue où son pied se pose.

Le front de Mirette est si gracieux,
Que lorsqu'ils y voient un sourire éclore,
Les oiseaux distraits chantent dans les cieux
Comme s'ils voyaient resplendir l'aurore.

Quand Mirette plonge un doigt blanc, au fond
D'un ruisseau limpide à l'onde coureuse,
Oh! les flots ont tant de plaisir qu'ils font
Pousser des lotus sur leur rive heureuse.

Et quand elle va le long des chemins,
Sa vue est si bonne au vieillard qui passe,
Qu'il sent tout à coup, en joignant les mains,
Comme un clair de lune en son âme lasse.

Et l'on dit qu'un prince âgé de vingt ans
Descend chaque soir de sa tour lointaine,
A l'heure où Mirette aux yeux de printemps
Va remplir sa cruche à quelque fontaine.

Il ne parle pas à Mirette, oh non!
Il n'est pas de mots assez purs pour elle,
Et, pour murmurer dignement son nom,
Il faudrait la voix d'une tourterelle.

Il n'approche pas de Mirette, oh non!
A tant de bonheur qui pourrait prétendre?
Pour suivre ses pas comme un compagnon,
Il faudrait, je pense, être un agneau tendre.

Mais quand il la voit un peu se pencher
Sur le cristal bleu de l'onde indiscrète,
Le prince ébloui, du haut d'un rocher,
Contemple sur l'eau les traits de Mirette.

Puis quand elle part, sous les bois joyeux
Qui couvrent de fleurs sa nuque dorée,
Le prince va boire, en fermant les yeux,
L'eau pure où brilla l'image adorée.

L'ILE AUX ANES

C'était une île fortunée.
Qui devait florir en l'année
Trois mille neuf cent douze, avant
Jésus-Christ — m'a dit un savant.
Or, apprenez que dans cette île
On ne voyait nul volatile :
Poules, canards, coucous, pinsons
N'y chantaient jamais leurs chansons.
Les animaux les plus célèbres,
Chiens, bœufs, loups, loirs, chats, rats, ours, zèbres
D'autres, dont Buffon nous parla,
N'avaient jamais mis leurs pieds là.
Mais dans les champs, les bois, les villes,
On rencontrait d'énormes files
D'ânes de toutes les couleurs,
D'ânes au front paré de fleurs,
D'ânes couverts de pierreries,
D'ânes portant des armoiries
Ou des rosettes au côté,
D'ânes au toupet frisotté,
D'ânes fleurant l'héliotrope.
Comme des galantins d'Europe,
D'ânes fêtés, d'ânes chéris
Comme des ténors de Paris.
Et quand l'un de ces personnages,
Pour avoir le son des ménages,
Daignait faire entendre un braîment,

Ou murmurait : « Charmant ! charmant !
Que vous avez d'esprit, cher maître ! »
Et les familles de se mettre
Au balcon pour le voir passer ;
Et les critiques d'encenser
Cette voix d'or, ce cœur de flamme.
« Comme il vous met du vague à l'âme ! »
Disaient tout bas les amoureux.
Et, fermant leurs yeux langoureux,
Les filles se sentaient troublées
Le soir, dans les sombres allées,
Quand elles entendaient la voix
De l'âne auguste dans les bois.

Or, il advint qu'une tempête.
Poussa vers cette île une bête
Etrange, au corps tout emplumé.
Et cette bête, un soir de mai,
— C'était un rossignol profane —
Chanta sur ces oreilles d'âne.

L'imprudent ! que faisait-il là ?

Toute la ville se roula
Et le couvrit de ses huées.
Les yeux perdus dans les nuées,
Le rossignol chantait, chantait,
Sur la foule qui l'insultait ;
Il chantait, en strophes brûlantes,
L'azur du ciel, les fleurs des plantes,

Il chantait l'orgueil de chanter.
Et le soleil, pour écouter
Sa douce et grave symphonie,
Le soleil, père du génie,
Penchait au loin son front sanglant,
Puis le baisait en s'en allant.

Mais la chanson était trop belle.
« A mort ! » dit la foule rebelle.
« A mort ! » Mille poings, furieux
Menacèrent l'hôte des cieux
A la voix pure, aux ailes fières.
Et sous une grêle de pierres,
L'oiseau tomba, déchiqueté.
Qu'importe, amis ? Il a chanté.

Les Féeries, P. Ollendorff.

JEAN RICHEPIN

Jean Richepin, poète, romancier et auteur dramatique, né à Médéah (Algérie), le 4 février 1849. Un des maîtres de la poésie moderne. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure. A été élu membre de l'Académie Française, le 5 mai 1908, en remplacement d'André Theuriet.

BIBLIOGRAPHIE

Les Etapes d'un réfractaire (1872); *Madame André*. roman (1874); *La Chanson des Gueux*, poésies (1876); *Les Caresses,* poésies (1877); *Les Morts bizarres*, roman (1877); *Césarine* (1880); *La Glu*, roman, (1881); *Nana Sahib*, drame en 5 actes, en vers (1882); *Miarka, la fille à l'ourse* (188e); *Macbeth*, drame de Shakespeare, en 9 tableaux et en prose (1885); *Sophie Monnier* (1884); *Les Blasphèmes,* poésies (1884); *La Mer*, poésies (1885); *Monsieur Scapin*, drame en 3 actes et en vers (1888). *Le Flibustier,* drame en 3 actes, en vers (1888); *Le Cadet*, roman (1890); *Truandailles* (1898); *Le Mage,* drame lyrique, musique de Massenet (1891); *Par le Glaive,* 5 actes, en vers (1892); *La Miseloque* (1892); *L'Aimé*, roman (1893); *La Mer,* poésies (1894); *Mes Paradis,* poésies (1894); *Vers la Joie,* conte en 5 actes (1894); *Flamboche*, roman (1895); *Les grandes Amoureuses* (1897); *Théâtre chimérique* (1896); *Le Chemineau,* 5 actes, en vers (1897); *Le Chien de garde*, 5 actes, (1898); *Contes de la décadence romaine* (1898); *La Martyre,* 5 actes, en vers (1898); *Les Truands*, 5 actes, en vers

libres (1899); *La Gitane*, 5 actes (1900); *Contes espagnols* (1901); *Don Quichotte*, drame héroï-comique, en 3 parties, en vers (1905); *Miarka*, drame lyrique en 4 actes, musique d'Alexandre Georges (1907); *Le Chemineau*, drame lyrique en 4 actes, musique de Xavier Leroux (1907); *La Belle au Bois dormant*, féerie lyrique, en vers (1907).

TOUS LES BAISERS

Tous les baisers, tous les baisers, premier baiser
Presque en songe, furtif, osant à peine oser,
Baiser qui, stupéfait, s'enfuit de ce qu'il touche,
Baiser plus enhardi qui s'attarde à la bouche,
Papillon, puis abeille y butinant son miel,
Baiser aigle emportant sa proie au fond du ciel,
Baiser cynique en plein soleil qui vous regarde,
Baiser qui dans le cœur entre jusqu'à la garde,
Baiser de nuit trouvant sans lampe d'Aladin
Le Sésame-ouvre-toi du plus secret jardin,
Baiser bu d'un seul coup comme un alcool de flamme,
Baiser bu lentement en vieux vin qui réclame
Toute l'attention muette du buveur,
Baiser reçu comme une hostie, avec ferveur,
Baiser riant, baiser pleurant, baiser de rêve
Qui commence en la chair et dans l'âme s'achève.
Tous les baisers, tous les baisers, tous les baisers,
Baisers martyrisants, baisers martyrisés,
Baisers où semblent joints des muffles de chimères,
Baisers de jalousie aux acretés amères,
Baisers de rage au goût de sang et de poison,
Baisers d'adieu qui râle et qui perd la raison,
Baisers déments où l'on ne sait plus si l'on souffre,
Si l'on jouit, baisers d'azur, baisers de gouffre,
Baisers toujours en rut et jamais apaisés,
Tous les baisers, tous les baisers, tous les baisers,
Tout ceux où l'on sent vivre et mourir tout son être,
Tous ceux qu'on a connus, tous ceux qu'on doit connaître,
Tous les baisers, tous à la fois, en composer
Chaque baiser qu'on donne et prend, chaque baiser !

EN ROUTE!

Tes guêtres, ton bâton, ton sac! Ouvre ta porte.
Ne t'accagnarde pas chez toi comme en prison.
Sors, laisse errer ta course où le hasard la porte.

Tu dis : « Toujours l'étape, et point de garnison ! »
Prends garnison partout, dans l'auberge clémente
Qui pour dôme a le ciel et pour murs l'horizon.

C'est le désir d'un but fixé qui te tourmente.
L'arrivée incertaine attriste le départ.
Mais l'arrivée est sûre et la route est charmante

Quand on marche en rêvant sans aller nulle part.

BALLADE A BOIRE

Ces gourgandines de bouteilles
Débaucheraient le plus têtu !
Oh ! les belles gouges vermeilles
Qui vous font de l'œil impromptu !
Tant pis pour qui ne l'a point eu,
Le bonheur profond et céleste
Qu'offre leur ventre court-vêtu !
Bois d'autant. Siffle sur le reste.

Je bois. Si tu m'en déconseilles,
Je te dirai turlututu,
Et, me bouchant les deux oreilles,
J'attendrai que tu te sois tu.
Prends plutôt ce verre pattu
Et le vide d'une main preste.
Afin de noyer ta vertu,
Bois d'autant. Siffle sur le reste.

Bois. Les bouteilles sont pareilles
A des têtons au bout pointu.
En les suçant tu t'ensoleilles.
Ton nez fut-il sale et tortu,
Rongé de pleurs, triste, battu
Par les flots d'un destin funeste,
Il devient clair et beau si tu
Bois d'autant. Siffle sur le reste.

ENVOI

Prince, à ce nez rouge et rétu,
S'il a l'air d'un membre immodeste,
D'un gobelet fais un tutu.
Bois d'autant. Siffle sur le reste.

Mes Paradis, Charpentier et Fasquelle, 1908.

JEHAN RICTUS

Jehan Rictus (Georges Randon, dit), né à Boulogne-sur-Mer, en septembre 1867. A exprimé avec une vérité poignante, dans une langue argotique aussi pittoresque qu'exacte, les tendresses, les souffrances, les rancœurs et les colères des miséreux. Ses *Soliloques du Pauvre*, d'une note d'art très personnel, sont des poèmes émouvants, une sorte de réquisitoire des humbles et des parias contre l'injustice et la dureté des puissants.

Elevé à Londres, puis en Ecosse, Jehan Rictus est revenu en France en 1877. « Depuis cette époque, dit-il, j'ai vécu à Paris, où tout jeune, vers quinze ans, seul au monde, j'ai roulé, disparu, tribulé et produit comme j'ai pu ».

Il a collaboré à la *Muse Française*, à la *Plume*, aux *Essais d'art libre*, au *Pierrot*, de Willette, à *Deuxième Pléiade* de Brinn' Gaubast, au *Mercure de France*, à la *Revue Septentrionale*, de Masseras, au *Figaro*, au *Matin*, à l'*Echo de Paris*, au *Soir*, etc.

BIBLIOGRAPHIE

Les Soliloques du Pauvre, poèmes, illustralions de Steinlein. — *Doléances*, poèmes, frontispice d'Alfred Jungbluth. — *Cantilènes du Malheur*, poèmes, avec pointe sèche originale de

Steinlein, Rey, éditeur, Paris. — *Fil de fer,* volume de prose, mélangé de poèmes. — *Dimanche et Lundi férié* ou le *Numéro gagnant,* un acte, en prose, représenté à l'Œuvre (décembre 1905).

EN PRÉPARATION

Des Soliloques : *L'Hiver* (suite), *Les Faunesses, l'Amour, Berceuse, C'que j'suis, C'què j'voudrais, Le Soliloque du Cogne, Pour endormir le Douloureux, le Piège, Pourquoi? Les P'tits Bouffis, Quoi faire ? La Blafarde.*

LA FROUSSE

ONZE ANS, SIX ANS

Hé ! tu dors pus ? Caus'-moi, Mémaine :
Toi aussi t'as entendu l' coup ?
C'est h'encor papa qui rentr' saoûl ;
N'a dû claquer tout' sa quinzaine.

Serr'-moi fort...boug's pas...écoutons...
Ah ! ton p'tit cœur fait du tapage,
Y saut' comme Fifi dans sa cage
Quand y voit l' petit chat Miton.

Aie pas peur... j'suis là... j'suis ta grande,
Tu sais ben ? Cell' qu'est quasiment
Comm' qui dirait ta p'tit' moman...
Ben voyons ; la cell' qui t'commande,

Qui t' brabouill', qui t'habill', qui t'peigne,
Qui t'mouch' qui t'serch' tes petits poux ;
Cell' qui ramass' pour toi les beignes,
Cell' qui t'aime à plein cœur d'amour.

Bon sang ! Quoi c'est qu'y s'passe en bas ?
Moman est cor à sa couture,
P'pa l'apell' « putain, pourriture »,
Vrai, pourvu qu'a n'y répond' pas.

Quand y n'est bu, y d'vient méchant.
M'man dit toujours qu'all' le plaqu'ra ;
Mais avant y l'estourbira,
Pis nous, y nous en f'ra autant.

Hier, t'as vu ? Pour sercher querelle
Et tâcher d'y mette eun' pâtée,
Il a craché dans nos écuelles,
Mais Moman a pas rouspété.

T'entends ? Y va, y vient, y rogne.
Pan ! Ça c'est nos joujoux qu'y cogne ;
Pourvu qu'avec ses gros souïers
Y n'aill' pas les écrabouiller !

Pleur' pas, Mémaine... c'est pour de rire ;
Laiss' faire... j'fouill'rai dans son phalzar,
Ça et c' qu'y m' rest' dans ma tir'lire
J' t'en ach'trai des autr's au bazar.

Mais surtout qu'y grimp' pas nous voir ;
C'est ça qui m' fout l' pus la tremblette,
Y s' laiss' tomber su' nos gambettes
Et nous fait des drôl's de bonsoirs.

Y déraille, y bav', ses dents grincent,
Y nous chopp', nous agac', nous pince
Et nous farfouille où faurait pas...
Mais on peut rien dir', c'est Papa !

On s' range, on s' noue, on s' met en boule.
Crier ? On prendrait l' mauvais paing,
C'est du coup qu'y perdrait la boule
Et nous f'rait passer l' goût du pain !

Tout ça vient de c' que près d' l'usine,
Où toute la journaille y turbine
D'un sam'di à l'autre sam'di,
Y a plein d' bistrots qui font crédit.

Pis M'man aussi a pas d' toupet,
Pass' que moi, quand j' serai pour m' marier,
Sûr ! j' prendrai pas un ovréier,
Ou c'est moi que j' touch'rai sa paie.

Mémaine ! Ej' crois qu' le v'la, bon Dieu !
Oui, oui... enfonçons-nous au pieu.
Tais-toi... mettons-nous à ronfler,
N'os'ra p'têt' pas nous réveiller...

Patatras ! Boum!... minc' de potin !
Y bûche !... Y doit n'être en cabosse.
Ah ! ben présent, y a pus d'émosse,
Y planqu'ra là jusqu'au matin.

Présent on peut rabattre el' drap,
On peut s'allonger à sa guise...
Bonn' nuit, ma gross', fais moi eun' bise
Serr' moi bien fort dans tes p'tits bras.

LES PETITES BARAQUES

SEPT ANS

M'man... laiss' moi voir les p'tit's baraques ?
Dis... arrêt'-toi, M'man ? me tir' pas ?
Tu « m' sabut's... » tu m' fais mal au bras...
Aïe, M'man ! tu fous toujours des claques.

Ben vrai, c' qu'y a du populo !
M'man, y rigol'nt comm' des baleines...
Quoi c'est qu'y leur jacqu't'el cam'lot ?
Pheu ! c' que ça pue l'acétylène !

M'man, les « bolhommes », M'man, les « pépées »
Les « ciens d' fer », les flingu's, les « misiques »,
Les sabr's, les vélos « mécaliques ».
Oh ! Moman ! c' que j' suis égniaulé !

C' qu'y coût' cher « l' ceval » du milieu ?
Çui-là qu'est pus grand qu'eune enseigne...
J' vourais l'avoir, moi, nom de guieu !
Aïe, M'man ! Tu fous toujours la beigne !

Quiens, ton baluchon qui s' défait,
Y te l'ont r'fusé chez ma « tante » ?
C'est p'têt' pour ça qu' t'es pas contente.
Oh ! vas donc, Moman, qué qu'ça fait !

N' t'occup' pas si tu n'as pus d' sous,
C'est pas pour m'ach'ter que j' t'arrête ;
Mais rien que d' z'yeuter les joujoux,
Moi, ça m' fait du bien aux mirettes.

Si l' dab' rentr' pas mûr et sans l' rond,
Quiens te m' paieras eun' tite échelle,
Eune orange ou deux sous d' marrons.
Va, M'man, ça f'ra la rue Michel !

Oh ! là, là, c' que j' suis fatigué ;
On l'est pas encore à Saint-Ouen ?
Pus qu'on trottaill', pir que c'est loin.
Oh ! Moman, c' que j' suis fatigué...

La neige entr' dans mes godillots,
Ça fait du tort à mes z'eng'lures.
J'ai beau êtr' un gas à la dure,
J'ai comme un lingu' dans les boïaux...

Tu sais, l' sal' môm' de l'épicier
Y fait son crâneur, son borgeois...
L'aut' nuit, l'a eu dans ses souïers
Eun' tit' balance et des vrais poids,

N'avec eun' bell' petit' bagnole,
Eun' boit' de troufions, un guignol.
C'est l' pèr' Noël, à c' qu' y paraît !
Pour voir, dis, Moman, c'est-t-y vrai ?

— « Vous, qui nous a d'mandé, les crapauds,
S'pliquez-moi c' que vous avez eu
De la part du Petit Jésus ? »
— « Nous ? qu'on y a répondu, la peau ! »

Alorss, t' sais pas c' qu'y nous a dit
M'man ? Y nous a app'lés « pleins-d-poux ? »,
Le Pèr' Noël, c'est sûr pardi,
Va pas chez des purées comm' vous !

Vingt dieux ! Du coup, moi, mes frangines,
Tous dedans on y a cavallé ;
Ah ! qu'est-c' qu'on y a mis comm' volée !
Dame aussi, porquoi qu'y nous chine ?

Pis, on y a cassé ses affaires ;
Pis, après, on s'est fait la paire.
Ben, tu sais pas c' qu'y nous a dit ?
« — Tas d' salauds ! J' vas l' dire à mon père
Et j' vous f'rai couper vot' crédit ! »

Oh ! là, là, Moman, qu'est-c' qu'y t' prend ?
Marée ! C'est lui, la « mauvais' graine ».
Aïe ! Oh ! Soupé ! Vrai c' que j'étrenne,
Sûr, on voit ben qu' c'est l' Jour de l'An.

MAURICE ROLLINAT

Maurice Rollinat, poète et musicien, né à Châteauroux, en 1846, mort le 26 octobre 1903. S'attachant aux sujets macabres et sataniques, aiguisant l'atroce, raffinant l'angoisse, il semble s'être complu dans les visions de la Douleur et de la Mort. Puissant évocateur de l'horrible, il réussit à donner le frisson et l'on peut dire — c'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui — qu'il a, dans certaines de ses compositions, égalé ses maîtres, Edgard Poë et Charles Beaudelaire.

Musicien plein d'originalité, il a publié quelques mélodies composées par lui pour quelques-unes de ses poésies. « L'auteur des *Névroses*, écrivait, dès 1889, Barbey d'Aurevilly, a inventé pour ses poésies une musique qui fait ouvrir des ailes de feu à ses vers et qui enlève fougueusement, comme sur un hippogriffe, ses auditeurs fanatisés. Il est musicien comme il est poète, et ce n'est pas tout : il est acteur comme il est musicien. Il joue ses vers, il les dit et les articule aussi bien qu'il les chante ».

En effet, tous ceux qui l'ont entendu au *Chat Noir*, lorsqu'il chantait en s'accompagnant au piano, en ont gardé une impression inoubliable.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les Brandes (1877); *Les Névroses* (1883); *L'Abîme* (1886); *La Nature* (1892); *Le Livre de la Nature* (1893); *Les Apparitions* (1896); *En errant,* prose (1903).

A TRAVERS CHAMPS

Hors de Paris, mon cœur s'élance,
Assez d'enfer et de démons :
Je veux rêver dans le silence
Et dans le mystère des monts.

Barde assoiffé de solitude
Et bohémien des guérets,
J'aurai mon cabinet d'étude
Dans les clairières des forêts.

Et là, mes vers auront des notes
Aussi douces que le soupir
Des rossignols et des linottes
Lorsque le jour va s'assoupir.

Parfumés d'odeurs bocagères,
Ensoleillés d'agreste humour,
Ils auront, comme les bergères,
L'ingénuité dans l'amour.

M'y voici : la campagne est blonde,
L'horizon clair et le ciel bleu.
La terre est sereine, — et dans l'onde
Se mire le soleil en feu !

Là, fuyant code et procédure.
Mon pauvre père, chaque été,
Venait prendre un bain de verdure,
De poésie et de santé.

Là, plus qu'ailleurs, pour ma tendresse,
Son souvenir est palpitant ;
Partout sa chère ombre se dresse,
Dans ce pays qu'il aimait tant !

Sous le chêne aux branches glandées,
Il me vient un souffle nouveau,
Et les rimes et les idées
Refleurissent dans mon cerveau.

Je revois l'humble silhouette
De la maison aux volets verts,
Avec son toit à girouette
Et ses murs d'espaliers couverts;

Le jardin plein de rumeurs calmes
Où l'arbre pousse vers l'azur,
Le chant multiple de ses palmes
Qui frissonnent dans un air pur ;

Les petits carrés de légumes
Bordés de lavande et de buis,
Et les pigeons lustrant leurs plumes
Sur la margelle du vieux puits.

Plus de fâcheux, plus d'hypocrites !
Car je fréquente par les prés
Les virginales marguerites
Et les coquelicots pourprés.

Enfin ! je nargue l'attirance
Epouvantable du linceul,
Et je bois un peu d'espérance
Au ruisseau qui jase tout seul,

Je marche enfin le long des haies,
L'âme libre de tout fardeau,
Traversant parfois des saulaies
Où sommeillent des flaques d'eau.

Ami de la vache qui broute,
Du vieux chaume et du paysan,
Dès le matin je prends la route
De Châteaubrun et de Crozan.

Dans l'air, les oiseaux et les brises
Modulent de vagues chansons ;
A mon pas les pouliches grises
Hennissent au bord des buissons,

Tandis qu'au fond des luzernières,
Jambes aux fers, tête au licou,
Les vieilles juments poulinières
Placidement lèvent le cou.

Le lézard, corps insaisissable
Où circule du vif argent,
Promène au soleil sur le sable
Sa peau verte au reflet changeant.

Dans les pacages d'un vert sombre,
Où, ça et là, bâillent des trous,
Sous les ormes, couchés à l'ombre,
L'œil mi-clos, songent les bœufs roux.

Dressant leur tête aux longues cornes,
Parfois les farouches taureaux
Poussent, le long des étangs mornes,
Des mugissements gutturaux.

Sur les coteaux et sur les pentes,
Aux environs d'un vieux manoir,
Je revois les chèvres grimpantes,
Les moutons blancs et le chien noir.

Debout, la bergère chantonne
D'une douce et traînante voix
Une complainte monotone,
Avec son fuseau dans les doigts.

Et je m'en reviens à la brune,
Tout plein de calme et de sommeil,
Aux rayons vagues de la lune,
Ce mélancolique soleil.

Dans les Brandes, Charpentier 1883.

LA BELLE FROMAGÈRE

Par la rue enfiévrante où mes pas inquiets
Se traînent au soleil comme au gaz, je voyais
Derrière une affreuse vitrine
Où s'étalaient du beurre et des fromages gras,
Une superbe enfant dont j'admirais les bras
Et la plantureuse poitrine,

Le fait est que jamais fille ne m'empoigna
Comme elle, et que jamais mon œil fou ne lorgna
De beauté plus affriolante !
Un nimbe de jeunesse ardente et de santé
Auréolait ce corps frais où la puberté
Etait encore somnolente.

Elle allait portant haut dans l'étroit magasin
Son casque de cheveux plus noirs que le fusain,
Et, douce trotteuse en galoches,
Furetait d'un air gai dans les coins et recoins,
Tandis que les bondons jaunes comme des coings
Se liquéfiaient sous les cloches.

Armés d'un petit fil de laiton, ses doigts vifs
Détaillaient prestement des beurres maladifs
A des acheteuses blafardes ;
Des beurres qu'on savait d'un rance capiteux.
Et qui suaient l'horreur dans leurs linges piteux,
Comme un affamé dans ses hardes.

Quand sa lame entamait Gruyère ou Roquefort,
Je la voyais peser sur elle avec effort,
Son petit nez frôlant les croûtes,
Et rien n'était mignon comme ses jolis doigts
Découpant le Marolle infect où, par endroits,
La vermine creusait des routes.

Près de l'humble comptoir où dormaient les gros sous,
Les Géromés vautrés comme des hommes saôuls
Coulaient sur leur clayon de paille,
Mais si nauséabonds, si pourris, si hideux,
Que les mouches battaient des ailes autour d'eux,
Sans jamais y faire ripaille.

Or, elle respirait à son aise, au milieu
De cette âcre atmosphère où le Roquefort bleu
Suintait près du Chester exsangue ;
Dans cet ignoble amas de caillés purulents,
Ravie, elle enfonçait ses beaux petits doigts blancs,
Qu'elle essuyait d'un coup de langue.

— Oh! sa langue! bijou vivant et purpurin
Se pavanant avec un frisson vipérin
Tout plein de charme et de hantise!
Miraculeux corail humide et velouté
Dont le bout si pointu trouait de volupté
Ma chair, folle de convoitise!

Donc, cette fromagère exquise, je l'aimais!
Je l'aimais au point d'en rêver le viol! mais,
Je me disais que ces miasmes,

A la longue, devaient imprégner ce beau corps ;
Et le dégoût, comme un mystérieux recors,
Traquait tous mes enthousiasmes.

Et pourtant, chaque jour, rivés à ses carreaux,
Mes deux yeux la buvaient ! en vain les Livarots
Soufflaient une odeur pestilente,
J'étais là, me grisant de sa vue, et si fou,
Qu'en la voyant les mains dans le fromage mou
Je la trouvais ensorcelante !

A la fin, son aveu fleurit dans ses rougeurs ;
Pour me dire : « Je t'aime, » avec ses yeux songeurs,
Elle eut tout un petit manège ;
Puis elle me sourit ; ses jupons moins tombants
Découvrirent un jour des souliers à rubans
Et des bas blancs comme la neige.

Elle aussi me voulait de tout son être ! A moi,
Elle osait envoyer des baisers pleins d'émoi,
L'emparadisante ingénue,
Si bien, qu'après avoir longuement babillé,
Par un soir de printemps, je la déshabillai
Et vis sa beauté toute nue !

Sa chevelure alors flotta comme un drapeau,
Et c'est avec des yeux qui me léchaient la peau
Que la belle me fit l'hommage
De sa chair de seize ans, mûre pour le plaisir !
O saveur ! elle était flambante de désir
Et ne sentait pas le fromage !

LA BLANCHISSEUSE DU PARADIS

Au son de musiques étranges
De harpes et de clavecins,
Tandis que flottent par essaims
Les cantiques et les louanges,

Elle blanchit robes et langes
Dans l'eau bénite des bassins,
Au son de musiques étranges
De harpes et de clavecins.

Et les bienheureuses phalanges
Peuvent la voir sur des coussins
Repassant les surplis des saints
Et les collerettes des anges,
Au son de musiques étranges.

Les Névroses, G. Charpentier 1883.

GASTON SÉNÉCHAL

Gaston Sénéchal, poète, né à Béthune en 1858. A collaboré au *Chat Noir* et publié des vers dans nombre de journaux et de revues, de 1878 à 1888, époque à laquelle il entra dans l'administration préfectorale. Conseiller de préfecture à Auxerre, en 1888, puis à Melun, où il remplit encore aujourd'hui les mêmes fonctions. Président de la Société d'archéologie de Seine-et-Marne. A publié, dans le Bulletin de cette Société, de nombreux et intéressants mémoires sur des sujets d'histoire et de philologie.

CHANSON A BOIRE

Je hais Neptune et les naïades,
Les villes d'eau, les ports de mer,
L'onde pure et le flot amer,
Et les bains chauds et les noyades.
Je hais tous les mots en *hydro* :
Je hais la vapeur et la glace.
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

Plutôt que d'abaisser mes lèvres
A votre insipide cristal,
Je boirai le poison fatal,
Dispensateur des chaudes fièvres!
Je boirai ton dernier sirop,
Pharmacien d'ultième classe!
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

O vin! legs sacré du calvaire
Que le prêtre hume à l'autel!
Toi qui fis Bacchus immortel,
Et que le sceptique révère,
Que ta chanson, doux maëstro,
Berce toujours ma tête lasse!
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

De vos bouteilles que pavoise
Une étiquette aux cent couleurs,
J'aime les glouglous enjôleurs,
Enfants de l'antique cervoise,
Fanta, pale ale, stout, faró,
Bières brune, blonde ou filasse.
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

Dans une ivresse léthargique,
Fais-nous oublier les hivers,
Absinthe, sœur des printemps verts,
Auprès de ta liqueur magique.
Les élixirs de Cagliostro
Ne sont que frime et que fallace.
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

O rhum doré par les tropiques !
Kummel gelé par les frimas !
Cognac qui jadis rallumas
Le feu des courages épiques,
O patriarcal vespetro !
O menthe, appoint de Lovelace !
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

Lorsque étanchant ma soif française
Avec un luxe oriental,
J'aurai jeté mon capital
Par les fenêtres du grand seize,

J'irai marchander au bistro
Le mêlé de la populace.
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

Dussé-je, errant sur le bitume
Dans l'appareil de feu Noé,
Scandaliser Arsinoé
Des lacunes de mon costume,
Dussé-je attiser le haro
Du sobre agent qui se prélasse.
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

Seigneur, je lègue à de plus dignes
Les bonheurs qui nous sont prédits
Dans votre frugal paradis ;
Mais si quelque jour, dans vos vignes
Il reste une place de trop,
Seigneur, gardez-moi cette place !
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

LE DAHLIA BLEU

O créer avec fièvre un rien, quatorze vers
Délicats, spéciaux, rares, heureux d'éclore,
Un bouquet effaçant par le choix de sa flore
La vieille rhétorique et les jeunes prés verts !

Y mettre le secret de mon cœur, comme Arvers,
Et les vocables doux par lesquels on implore,
Et, sous le nom vraiment rythmique, Hélène ou Laure,
Oser vous y parler d'amour, à mots couverts !

Vous les liriez, non pas comme ceux qu'on renomme,
Mais à mi-voix, en y mettant du vôtre, et comme
Ce sonnet sans défaut vaudrait bien un baiser,

Ayant touché le fin bristol du bout des lèvres,
Vous iriez, doucement, doucement, le poser
Sur l'étagère où sont vos tasses de vieux sèvres.

DON JUAN

Don Juan, gloire et terreur de Séville et d'ailleurs,
Délices et tourment d'Elvire et de tant d'autres
Que ta main sur le cœur et tes chants bons apôtres
Persuadaient, malgré les staccati railleurs.

Va! malgré ton cynisme et tes airs gouailleurs,
Et malgré la débauche absurde où tu te vautres,
Nous t'avons, dès l'abord, admis comme un des nôtres,
Un des plus méritants sans doute et des meilleurs.

Comme nous tu connus cette souffrance amère
De n'atteindre jamais l'impossible chimère
Dont l'attrait douloureux pardonne aux seuls goujats.

L'amour a fait de toi sa victime suprême :
Mais toi, du moins, ô fier ami, tu te vengeas,
Comme on doit se venger d'un Dieu, par le blasphème!

SONNET PRÉCIEUX

C'est mieux qu'aimable à vous, vous l'amante accomplie,
De m'accueillir, moi le dernier, parmi Messieurs
Vos alcôvistes ; mais aussi plus précieux
N'aura jamais tenu bureau dans Léolie.

Et jamais soupirant, fût-ce dans la *Clélie*,
N'aura fui de plus loin les termes vicieux
Qui font pâlir les fronts et s'étonner les yeux,
Ni plus artistement apprêté sa folie.

Je ganterai ta main, je chausserai ton pied
De périphrases très galantes, comme il sied :
Tous mes vœux seront les valets de ton purisme.

Et nous clorons la bouche à toute émotion,
Sachant combien le cœur est prompt au barbarisme
Et quel jargon sans nom parle la passion.

HECTOR SOMBRE

Hector Sombre, poète, né vers 1860, mort en 1895. Très connu dans les cabarets de Montmartre où il disait ses vers. Ne manquait pas de talent et en aurait donné certainement de plus sérieuses preuves, si la vie de franc-bohème qu'il menait, ses habitudes de noctambulisme et son amour immodéré des libations n'avaient eu sitôt raison de son intelligence et de ses forces.

LES DRAPS

I

Sur le bord du ruisseau joli
Dont l'eau frétillante s'avive
Au toucher du caillou poli
Les riverains ont établi
Des lavoirs et font la lessive.

De jeunes femmes, les bras nus,
Dans des cases, agenouillées,
Savonnent des linges menus
En chantant des refrains connus
De leurs voix qui semblent mouillées;

D'autres, solides comme un roc,
Fustigent des draps en cadence,
Et leur battoir fait flac et floc,
Cependant qu'ému par le choc,
Tout l'attirail de leurs seins danse.

Puis les draps étalés sur l'eau
Ont des attitudes diverses :
Quelques-uns au courant du flot,
Surnageant en forme d'îlot,
Gardent leurs empreintes perverses.

On dirait qu'ils ont retrouvé
Dans le lit du ruisseau leurs couches,
Et que même s'est aggravé
Leur bonheur de linge énervé
Par l'humide baiser des bouches.

Démaculés des résidus
Et des sueurs de la caresse,
Ils n'aspirent, les éperdus,
Qu'au soir où leur seront rendus
Ces pâles déchets de tendresse;

Et, dans les naturels décors
De leur jeune et vivante alcôve
Leurs grands plis réclament à cors
A cris l'enlacement des corps
Se mourant dans la foi qui sauve.

Qu'ils sont lascifs ainsi les draps
A fleur de l'eau qui dépollue,
Et comme avec peu d'embarras,
Esquissant des creux scélérats,
Leur blanche paresse évolue.

Ce sont bien les draps de plaisir
Rêvés dans les nuits solitaires,
Les draps créateurs du désir
Qu'il faut toujours savoir choisir
Pour consommer des adultères.

Au milieu, le chiffre brodé
Très magnifiquement s'étale,
Et l'on voit sans le demander
Qu'il fut autrefois commandé
Par quelque noble horizontale.

Ces draps-là sont d'un tissu cher,
Toujours joyeux, jamais funèbres;
Ils font bien risette à la chair
Et, malgré des spasmes d'enfer,
N'écorcheront pas les vertèbres.

Mes deux souhaits les plus ardents
Sont d'en posséder de semblables,
Et d'avoir, pour mettre dedans,
Une femme aux seins impudents
Avec des cuisses remarquables.

II

Mais au bord du ruisseau joli
Dont l'eau frétillante s'avive
Au toucher du caillou poli
Il existe des draps de lit
Dont la tenue est maladive.

Ceux-là sont mastocs, lourds et froids
Leur masse au fond va toute entière.
On dirait que les maladroits
Considèrent ces bords étroits
Comme fosse de cimetière.

Rien ne vibre en eux, et pourtant
Ce sont des draps comme leurs frères.
Qu'ont-ils donc fait d'exorbitant
Pour être tristes tout autant
Que le sont des draps funéraires?

C'est qu'il n'ont pas — soyez en sûr —
Fait l'amour depuis des années ;
Car, homme ou drap c'est toujours dur
De demeurer longtemps trop pur
Dans des alcôves consternées.

Ah ! pauvre linge déclassé
Que le lessivage asphyxie !
Où donc est-il dans le passé
Ton gros bonheur d'être encrassé
Par de l'amour qui s'extasie?

III

Mais, tout à coup, dans les vergers
Séparés par des murs en brique,
Des personnages étrangers
Viennent, à pas lents ou légers,
Visiter leur lavoir rustique :

Une jeune fille aux yeux roux,
A l'aise dans son peignoir rose
Dont le surah fait des froufrous,
S'approche d'un air calme et doux
Des lavandières et leur cause.

C'est pour elle les beaux draps blancs.
Elle les touche, les compresse,
S'assurant de ses doigts dolents
Qu'ils satisferont les galants
Qui l'auront bientôt pour maîtresse.

Et j'enrage de n'être pas
Dans ses intimités récentes
Pour me payer le bon repas
Que doivent valoir ses appas
Sur des nappes si caressantes.

Puis, tout près, à l'autre lavoir,
Une femme avec des béquilles,
Vieille à ne pas le concevoir,
Jure qu'on ne peut rien avoir
De proprement fait par ces filles.

Elle tâte ses draps piteux
De ses maigres mains de vieux singe
Et tout son pauvre corps miteux
Semble crier que c'est honteux
De si mal laver du beau linge.

Cependant qu'un gamin dit, seul,
La sachant sourde d'une oreille :
« Va, pour te servir de linceul
« Dans ta bière en cœur de tilleul,
« C'est bien assez blanchi, la vieille ».

Et je m'en vais, les bras ballants,
Songeant aux Actes des Apôtres
Et chantant sur des rythmes lents
Un *Te Deum* pour les draps blancs,
Un *De profundis* pour les autres.

Poèmes sincères,

LAURENT TAILHADE

Laurent Tailhade est né à Lannemezan (Hautes-Pyrénées) le 16 avril 1854, d'une famille originaire d'Espagne. Ce n'est que vers sa trentième année qu'il se révéla aux lettrés par un volume de vers intitulé le *Jardin des Rêves* que Théodore de Banville magnifia d'une préface enthousiaste. Le Parnasse comptait un poète de plus et quand on a lu les irréprochables poèmes qui composent *les Vitraux*, *le Dizain de sonnets* et *le Jardin des Rêves*, on ne peut qu'applaudir à ce sonnet de consécration que lui adressait l'auteur des *Odes funambulesques* :

Comme un Phébus au clair manteau,
Jeune et superbe, un dieu t'envoie
Tes flèches, dans l'air qui flamboie
Percent la serpente Pytho.

Moi, comme un ardent louveteau,
Je mordais jadis à la proie
Divine et, frémissant de joie,
Pâle, je suivais Erato.

J'adorais la pauvre Thalie,
Je contais à tous ma folie,
Doux, effaré, pleurant d'amour.

Oui, je chantais, coûte que coûte,
Et jour et nuit c'était mon tour :
Mais chante à présent, je t'écoute.

Nous n'avons à parler ici ni de l'homme politique, ni de ses nombreux duels, ni de ses procès retentissants qui l'ont peut-être, hélas! plus fait connaître du public que ses œuvres littéraires; mais nous devons rendre justice à l'écrivain de talent, au polémiste ardent dont la verve satirique s'est affirmée avec tant d'éclat dans *Au pays du muffle*.

Laurent Tailhade a collaboré à une quantité de revues et de journaux : au *Voltaire*, à *l'Echo de Paris*, sous le pseudonyme de Tybalt, au *Journal*, sous le pseudonyme de Renzo, à *la Renaissance*, au *Libertaire*, au *Journal du Peuple*, aux *Droits de l'homme*, à *la Petite République*, etc.

BIBLIOGRAPHIE

Le Jardin des Rêves, poésies (1880). — *Un dizain de Sonnets* (1881). — *Au pays du muffle* (1894). — *Vitraux*; poésies (1894). — *Venise sauvée* — *Terre latine*, prose (1897). — *A travers les grouins*, poèmes (1899). *La Pâque socialiste* (1899). — *L'Ennemi du Peuple*, conférence, suivie de la ballade Solness. — *Discours civiques* (1902).

EN PRÉPARATION

Le Précurseur, drame en 3 actes, reçu au théâtre Antoine. — *La Farce du juge Bridoye*, satie en 3 actes avec Raoul Ralph. — *Le Satyricon*, de Pétrone, traduction littérale. — *Le Banquet de Trimalcion*, revue en un acte, en vers. — *Le don des larmes*, poèmes.

SUR CHAMP D'OR

Elle fait la victime et la petite épouse.
ARTHUR RIMBAUD.
Les premières communions.

Certes, monsieur Benoist approuve les gens qui
Ont lu Voltaire et sont aux Jésuites adverses.
Il pense. Il est idoine aux longues controverses,
Il déprise le moine et le thériaki.

Même il fut orateur d'une Loge Ecossaise.
Toutefois — car sa légitime croit en Dieu —
La petite Benoist, voiles blancs, ruban bleu,
Communia. Ça fait qu'on boit maint litre à seize.

Chez le bistro, parmi les bancs empouacrés,
Le billard somnolent et les garçons vautrés,
Trône la pucelette aux gants de filoselle.

Or Benoist qui s'émèche et tourne au calotin
Montre quelque plaisir d'avoir vu, ce matin,
L'hymen du Fils Unique et de sa « Demoiselle ».

INITIATION

A Saint-Mandé — Parmi les badauds hésitants
Le cornac loue avec pudeur sa marchandise,
Une Vénus d'un poids énorme et, qu'on le dise!
Montrée aux hommes seuls de plus de dix-huit ans.

Des militaires, des loustics entre deux âges,
Pénètrent, soucieux du boniment complet,
Sous la tente où, massive et fidèle aux usages,
La dame, en tutu rose, exhibe son mollet.

Seul, un potache ému de cette plasmature
Gigantale, pour voir des pieds à la ceinture,
Allonge un supplément dans le bassinet gras.

Et tandis que, penaud, vers l'estrade il s'amène,
D'un accent maternel et doux, le Phénomène
Lui dit : « *Tu peux toucher, Monsieur, ça ne mord pas* ».

Au pays du mufle, Bibliothèque artistique et littéraire.

EDMOND TEULET

Edmond Teulet, poète-chansonnier, né à Paris, le 23 février 1862. A publié deux volumes de ses chansons : *La Chanson du Grillon* et *Chansons du Siècle dernier.* Prochainement paraîtront chez Fromont : *Chansons à Mignonne*, musique de Le Rey. A collaboré au *Petit National* et au *Supplément* où il a publié l'enquête d'où est sortie l'élection de Xavier Privas comme Prince des Chansonniers.

A fondé *l'Annuaire de la Chanson* dont la deuxième année paraîtra bientôt. A pendant trois années donné hebdomadairement une chanson au journal *La Paix ;* a succédé à Gustave Rivet comme critique dramatique, au *Rapide.* Interprétant lui-même ses œuvres, s'est fait applaudir sur nombre de scènes et dans tous les cabarets artistiques, le *Chat Noir* y compris.

Parmi ses chansons devenues populaires nous citerons : *L'Amour à Sévilles ; Son amant ; Les Yeux ; Le Mendiant rose ; La Meunière du joli moulin ; Aux étoiles Bergères Watteau ; Chanson vieux temps ; Les Fenêtres fleuries,* etc...

LA CHANSON DE PIERROT

I

Je suis fils du meunier du Rêve,
Le grand meunier des firmaments;
Son vieux moulin tourne sans trêve
Pour moudre un à un vos tourments.
J'ai de beaux louis d'or en poche,
Chimère blonde entre mes doigts
Et, quand un créancier m'approche,
Je puis payer ce que je dois...
Je suis fils du meunier du Rêve.

II

Je fis l'école buissonnière
Où j'appris un tas de chansons;
Ma jeunesse, peu prisonnière,
Courut avec les polissons.
Le latin qu'on enseigne en classe
Barricadait dans mon cerveau
Mon fol esprit; de guerre lasse,
En suivant le lit d'un ruisseau.
Je fis l'école buissonnière.

III

Un soir que je voulais la lune,
Papa tout rouge se fâcha :
« J'aurais une monstre fortune
Que je n'en ferais pas l'achat;

Fils dispendieux et sans cervelle,
Désormais sous un autre toit,
Tu peux allumer ta chandelle,
Qu'on ne me parle plus de toi! »
Car j'avais demandé la lune.

IV

Je n'ai chandelle ni demeure,
Ni cœur pour réchauffer le mien;
Point de bouche qui rit ou pleure
A ma chanson, pas même un chien
Car les chiens aboient à la lune
En s'accrochant à mes mollets...
Qu'elle est belle la blanche thune
Que Dieu jette par ses volets...
Je n'ai chandelle ni demeure.

VIEUX THÈMES

Je t'adresse un bouquet, ma chère,
Fait de roses, ceint de baisers.
L'Amour, dit-on, est un mystère
Plein d'ailes et de cœurs brisés,
Je n'en crois rien et suis sincère.

On doute, vois-tu, quand on aime,
Des traits méchants et féminins;
On écoute la voix suprême
Qui parle aux géants comme aux nains,
Qui fait d'un mot le bonheur même.

Accepte aussi mon cœur, Julie,
Car je n'ai qu'en faire sans toi,
Je n'ai qu'un rêve, est-ce folie ?
Te voir un matin sous mon toit
Très décoiffée et plus jolie.

ALBERT TINCHANT

Albert Tinchant, né en 1860, mort en 1892. Avait fait de brillantes études littéraires ; c'était un fort en thème et il avait décroché un premier prix au concours général. Aussi Jules Lemaître, qui avait été son professeur, ne fut-il pas peu surpris de le retrouver dans le rôle subalterne qu'il jouait au *Chat Noir*. Albert Tinchant figurait sur la manchette du journal de la maison avec le titre de secrétaire de la rédaction ; mais c'était un secrétaire de la rédaction à tout faire et principalement les courses. Il était chargé de battre le rappel de la copie hebdomadaire, de taper l'un d'une pièce de vers, l'autre d'une fantaisie en prose, de porter le tout à l'imprimerie et d'en corriger les épreuves. Comme il était vaguement pianiste et musicien, le soir, il accompagnait dans la salle du bas les mandolinistes préposés au divertissement des consommateurs, et dans la salle du haut, les poètes chansonniers interprétant leurs œuvres ou les personnages en zinc défilant sur l'écran 'du théâtre d'ombres chinoises. C'était, en un mot, le pianiste *attaché à l'établissement* et bien que ce ne fût pas avec des saucisses, il y était si bien attaché qu'il n'en démarrait guère. Dans ses plus lointaines explorations, il poussait quelquefois jusqu'à la rue Drouot, mais jamais au delà. C'est Jules Lemaître, lui-même , qui donne ce trait de caractère de son ancien élève : il fut du petit nombre

des parisiens qui ne virent pas l'Exposition de 1889.

Un moment il abandonna le *Chat Noir* pour devenir le pianiste de *l'Auberge du Clou.* C'est dans le sous-sol de ce cabaret qu'il devait, par contrat, verser des flots d'harmonie à la clientèle, mais comme il n'était — nous l'avons dit — rien moins que virtuose et qu'à son habitude il se contentait de tapoter de deux doigts discrets les touches de son instrument, il vivait dans des transes soutenues, craignant toujours que le brave Thomachet, son patron qui fumait des pipes et buvait des bocks dans la boutique, ne s'aperçut, à force de ne pas entendre le piano, de l'insuffisance musicale de son maëstro et ne lui signifiât son congé.

Heureusement pour Tinchant, plusieurs de ses amis, parmi lesquels des compositeurs devenus célèbres, entre autres Debussy, Levadé, Chevalier, Erik Satic, le remplaçaient complaisamment au piano et donnaient à l'auditoire la primeur de leurs compositions. Erik Satic s'intitulait alors « maître de chapelle et parcier de l'église métropolitaine d'art de Jésus le Conducteur » et plus tard, grâce à la protection du duc de la Larochefoucauld et du sâr Peladan fut promu à la dignité de compositeur du Rose-Croix. Pendant que ses amis le suppléaient, Tinchant, la conscience allégée, respirait plus librement et Thomachet, entendant de la musique et des applaudissements, conservait sa quiétude olympienne et continuait à culotter des pipes.

Albert Tinchant a publié un volume de poésies *Les Sérénités* et un volume de nouvelles dont nous avons oublié le titre. *Les Sérénités* contiennent une foule de vers tendres, d'un sentiment exquis. Il serait devenu certainement un excellent poète, si la triste passion de boire ne s'était emparée de lui et n'avait avancé le terme de sa vie.

BIBLIOGRAPHIE

Les Sérénités (Marpon et Flammarion).

VOISINAGE

Je l'apercevais tous les jours,
Le matin, fraîche à sa croisée
Comme une goutte de rosée,
Avec ses grands yeux de velours.

Et je me délectais toujours
De cette chair tendre et rosée
Où semblait s'être reposée
Quelque troupe de blonds amours.

Je manque parfois de hardiesse.
Mais si vive était ma tendresse,
Que je l'eusse abordée enfin

Si je n'avais pas vu paraître,
Par un beau soir, à sa fenêtre,
Ma fauvette... avec un serin.

IDÉAL

Mon idéal, c'est une brune
Aux lèvres si vermeilles, qu'une
Abeille y viendrait déposer.
Un baiser.

Si mignonne et si potelée,
Qu'un Chérubin, l'âme affolée,
Un soir pour la voir se coucher
S'est caché.

Lorsque brille son regard sombre,
La frange des cils noirs fait ombre
Sur la peau fine au délicat
Incarnat.

Lorsque je vous connus, Madame,
J'avais espéré que mon âme
Possédait en vous pour toujours
Ses amours.

N'êtes-vous pas brune, jolie,
Jeune et rieuse à la folie?
Ce trésor de charmes rêvés,
Vous l'avez!

Mais ici naît la différence;
Mon idéal m'aime, et je pense
Qu'il m'aimera jusqu'au trépas...
Et vous pas.

LA CHATELAINE

Elle songe, la châtelaine,
Ses petits pieds dans le velours
Cachés ainsi qu'un vol d'amours
Parmi l'herbe en fleur de la plaine.

Or, l'imprudente souveraine,
Elle a juré d'aimer toujours.
A porter des serments si lourds,
L'amour parfois se change en haine.

Certes, la compagne d'un preux
Ferme la bouche aux amoureux
Qui lui confessent leur délire.

Mais son page a des chants si doux,
Il est si gentil à genoux,
Qu'elle punit... mais d'un sourire.

RENDS-LES-MOI !

Dans l'exquise fossette où nichent les amours
Je t'ai pris deux baisers l'autre soir, je l'avoue.
Ce n'est pas là motif à me faire la moue.
On ne doit pour si peu condamner sans recours.

Un saint appellerait le Ciel à son secours,
Quand sur ta lèvre fraîche un sourire se joue.
Avril chante en ton cœur. Mai fleurit sur ta joue ;
Tes blonds cheveux sont d'or, et tes yeux de velours.

Le procédé paraît hardi d'un galant homme.
Mais tes tendres regards l'autorisaient, en somme :
Je n'ai jamais juré de rien auprès de toi.

J'ai besoin de te dire en secret bien des choses,
Ceci n'était qu'un jeu. Quitte tes airs moroses.
Et s'ils te brûlent trop, ces baisers, rends-les-moi !

Sérénité, Marpon et Flammarion.

PIERRE TRIMOUILLAT

Pierre Trimouillat, poète-chansonnier, né en 1858, à Moulins (Allier). Débuta comme diseur de monologues et de pièces de vers dans les soirées amicales et familiales et, à force de dire les vers des autres, il finit par en faire lui-même, et d'excellents, dont l'aimable et spirituelle malice égaya fort le public et eut l'heur de ne pas déplaire aux critiques les plus autorisés, tels que F. Sarcey, Jules Lemaître, Laurent Tailhade.

Ne se contentant pas de sa propre interprétation, Trimouillat demanda et obtint celle d'artistes, célèbres aujourd'hui, et ses premières œuvres *l'Octroi*, *Le Bègue*, *L'Argent*, *Gras et maigres*, *La Corde*, etc., fantaisies gaiement pensées et richement rimées, comptèrent parmi les succès de Mademoiselle Reichenberg, de Féraudy, de Georges Beer, de Dumény.

On vit Trimouillat dans toutes les réunions littéraires du quartier latin depuis la fondation des soirées de *la Plume* : au *Caveau* et à la *Lice chansonnière* comme au Conservatoire de Montmartre et au *Chien noir*.

Il fut du *Chat Noir* au temps où l'on y jouait du Jules Jouy, du Maurice Donnay, du Haraucourt et y fut créé « baron » du rire par Rodolphe Salis; et c'est là qu'il produisit de ses meilleures chansons : *Les gouvernants*, *A mon septième*, *Les Pochards*, *Le Concierge*, etc., avec lesquelles Yvette Guilbert, Coquelin cadet,

Mévisto, Alp. Coutard, déridèrent à leur tour des publics différents.

Puis il fonda, en compagnie de Xavier Privas et de Gaston Dumestre, les *Soirées de Procope*, où trônait Verlaine, où conférenciait Laurent Tailhade, où écoutait Paul Arène... Il fut encore du cabaret de *la Veine*, dirigé par Privas à Montmartre et de la *Truie qui file*, dirigé par Dumestre au quartier latin, parut quelquefois aux *Noctambules* et au *Carillon* et finit par ne plus aller que dans les salons ou les fêtes de bienfaisance.

En somme, Trimouillat, non sans s'adonner quelque peu au théâtre, a composé des centaines de chansons, ballades, monologues, fantaisies joyeuses ou ironiques, mais sans âcreté. Il promet toujours de les réunir en volumes; mais ses amis espèrent que bientôt il se décidera.

On trouve ses ouvrages édités séparément chez Paul Dupont, Ondet, Bathlot, V. Stock, Ollendorff, etc.

L'ARGENT

Fantaisie.

I

Quand on n'a pas d'argent,
En gagner est le plus urgent ;
Car tout le monde vous évite.
Donc, si vous êtes fortuné,
Enrichissez-vous, au plus vite !
— Au riche, tout est pardonné,
Partout on le choie, on l'invite :
Craint-on un accueil outrageant,
Quand on a de l'argent ?

II

Quand on n'a pas d'argent
Rien ne sert d'être intelligent :
On a toujours l'air d'une buse.
On est un être inférieur,
De qui chacun, sans honte, abuse ;
La victime de tout railleur
Qu'égaie un vêtement qui s'use...
— On est plein d'aplomb, d'entregent,
Quand on a de l'argent.

III

Quand on n'a pas d'argent
Soudain, en vous dévisageant,
Le plus généreux devient chiche.
Un Crésus se plaint plus que vous,

Malgré le luxe qu'il affiche,
Dès qu'on lui demande cent sous :
Hélas ! — on ne prête qu'au riche !
— Harpagon même est arrangeant,
Quand on a de l'argent...

IV

Quand on n'a pas d'argent,
Le tailleur est très exigeant...
Il accepte en grognant l'échange
De vos effets contre — *les siens.*
Ne les soldez pas, il dérange
L'huissier, qui fait, en mots anciens,
Contre vous un grimoire étrange
Qu'on paie, assez cher, en rageant,
Quand on a de l'argent.

V

Quand on n'a pas d'argent
Et qu'on aime, on souffre, en songeant
Qu'il est, en amour comme en guerre,
Le plus sûr garant du succès.
Être éloquent, beau, ce n'est guère,
Pour gagner ce joli procès.
— De nos jours, ainsi que naguère,
On séduit, même en pataugeant,
Quand on a de l'argent.

VI

Quand on n'a pas d'argent
On est toujours intransigeant.
Si l'on fait de la politique.
On offre au paysan le sol,
L'outil au blousier sympathique,
La propriété, c'est le vol !...
— Mais si l'on est homme pratique,
On est du parti dirigeant
Quand on a de l'argent.

VII

Quand on n'a pas d'argent
C'est le convoi de l'indigent
Qu'on a, si Dieu permet qu'on meure ;
Votre chien seul suit le cercueil...
— Vers votre dernière demeure,
Un peuple entier, la larme à l'œil,
Vous suit dans des sapins à l'heure —
Ou même à pied, en s'épongeant,
Quand on a de l'argent !

BALLADE DU CÉLIBATAIRE

Toute sa vie, âge adulte compris,
Peut-on n'aimer qu'une seule personne ?
— Ma question a sans doute surpris.
Qui la croira sérieuse ? Personne.
L'homme avisé dans plus d'un champ moissonne !
Puisqu'on obtient beaucoup en promettant,
Jurez à qui vous charme pour l'instant
Amour sans fin ; sot qui s'en fait scrupule;
Mais lui vouloir être toujours constant,
En vérité, n'est-ce pas ridicule ?

Parce qu'on est aujourd'hui fort épris
D'un ange blond aux yeux bleus, — qui soupçonne
Qu'il faille avoir les brunes en mépris ?
A cette idée insensée on frissonne !
— Quoi ! si la blonde, alors que l'heure sonne
De se prouver sa tendresse, prétend
Attendre encore, il faut en l'écoutant
Croire un démon devant qui tout recule
La brune enfant... qui n'hésite pas tant ?
En vérité n'est-ce pas ridicule ?

Certains naïfs, n'attachant aucun prix
A des faveurs que sans contrat l'on donne,
S'en vont grossir le nombre des maris
Dès qu'un tendron leur résiste où sermonne !

Mainte beauté cependant s'abandonne
Sans imposer un pacte exorbitant...
L'amour légal est-il donc si tentant?
— Souffrir que l'être adoré vous accule
Au mariage et s'en montrer content,
En vérité, n'est-ce pas ridicule?

ENVOI

Reine adorée, incontestée, avant,
Femme, tu perds tout pouvoir en changeant
L'amant prodigue en époux qui calcule...
Cela s'appelle être « *sage* », pourtant :
En vérité n'est-ce pas ridicule?

BALLADE EN L'HONNEUR D'UN BEAU COU

Bien que ton œil noir m'intimide,
Sans remords bravant ta pudeur,
De ton corps frêle et si... solide
Je voudrais chanter la splendeur.
Hélas, mon regard maraudeur,
De ta personne intéressante
N'a, jusqu'à ta gorge naissante,
Vu que ton cou — magnifique, ou
C'est qu'alors ma raison s'absente !
... Si tout le reste vaut le cou !

Tu caches, avare sordide,
Avec une aimable candeur
Dénotant, presque, un cerveau vide,
Certain trésor, double rondeur :
Y saurais-tu quelque laideur ?
— Permets, enquête point blessante,
Que de ton sein une main sente
Bien la valeur intrinsèque... — Où
Veux-tu qu'à te suivre on consente,
Si tout le reste vaut le cou ?

Venterai-je, en style insipide,
Ton beau front, ton teint, ta blondeur,
Ta bouche, de baisers avide,
Tes yeux qui promettent tant d'heur ?

Bravant plutôt le sot grondeur,
(La beauté n'est pas indécente !)
Si parfaite qu'on te pressente,
A le dévoiler d'un seul coup
Décide-toi donc, innocente,
Si tout le reste vaut le cou !

ENVOI

Blonde Reine, aube éblouissante
De chair à mes yeux surgissante,
Je te soupçonnerai beaucoup
D'être une céleste passante,
Si tout le reste vaut le cou !

LES GOUVERNANTS

Chanson.

Il ne faut faire aux Gouvernants
Qu'une opposition légère...

Ils sont si doux, si peu gênants,
Pour la Majorité, leur mère,
Qui, les croyant entreprenants,
Leur donne un pouvoir éphémère.

Devant eux et tous leurs parents
Chacun s'incline jusqu'à terre,
Et les voyant soudain si grands,
Le Président les traite en frère.

Ils font des messages touchants
S'adressant à la France entière,
A ceux des villes et des champs,
Qui comprennent à leur manière...

Vous dites : « Ce sont des tyrans ! »
Mais quel pouvoir est débonnaire ?
Et savent-ils, ces ignorants,
Ce qu'il faudrait pour vous complaire ?

Ingrats ! tous leurs tâtonnements
Prouvent leur désir de bien faire.
D'ailleurs, malgré leurs errements.
Ne font-ils pas, tous, leur affaire ?

Aussi, soyez-leur indulgents !
Pour eux pas de discours sévère !
Les malheureux n'ont pas le temps
De connaître — leur ministère...

CHEF D'ŒUVRE DE CHAIR

Jeune et jolie, avec un regard sans pareil,
Et, mêlant deux tons roux qu'un blond tendre atténue,
Coiffée avec de l'or, du sang et du soleil,
Je l'avais rencontrée au coin d'une avenue.

A tout passant elle offre une nuit sans sommeil
Et son corps que la marche incessante exténue.
Pour presque rien, depuis le front jusqu'à l'orteil,
J'ai pu la constater parfaite toute nue.

Alors, m'improvisant pour l'art entremetteur :
Veux-tu lui dis-je, être modèle de sculpteur ?
Songe que si tu fais ce que je te propose,

Il se peut que l'État te paie un jour très cher,
Et qu'enfin à ta place (un palais) on t'expose,
Quand tu seras de marbre au lieu d'être de chair.

LA REVANCHE DE LA CIGALE

Sonnet libre.

A Georges Wague.
Sur un programme de représentation à bénéfice.

La leçon qu'elle reçut
Porta fruit chez la cigale :
Son flanc gracile est l'égal
Des panses les plus cossues.

Large est sa table et, dessus,
Quels mets à mettre en fringale,
Des plus fins gourmets régal !...
Dîmes sur nos joies perçues.

Or elle est (quoiqu'en Eden
Changea son Enfer), humaine,
Point généreuse à demi ;

Et, sans rancune, en amie,
Vient en aide à la fourmi —
Assez souvent dans la gêne...

MAURICE VAUCAIRE

Maurice Vaucaire, né à Versailles en 1865, a publie de délicieux volumes de vers. Comme auteur dramatique, a fait représenter avec succès quelques comédies en vers à l'Odéon et au Théâtre Antoine, des pièces en prose à la Comédie-Française, à l'Odéon, au Gymnase, a écrit les livrets d'opérettes, d'opéras-lyriques et de ballets joués sur diverses scènes On lui doit, en outre, quelques romans, qui ont trouvé auprès du public et des lettrés l'accueil le plus favorable.

BIBLIOGRAPHIE

Arc-en-ciel, vers (1885). — *Effets de théâtre*, vers (1886). — *Parcs et Boudoirs* (1887). — *Est-ce vivre?* (1889). — *Un beau soir*, un acte, en vers (1892). — *Le Carrosse du saint-sacrement* (1893). — *Le poète et le financier*, un acte en vers (1893). — *Valet de cœur*, trois actes en prose (Th. libre, 1893). — *L'Encrier de la petite vertu* (1894). — *Petits Chagrins*, vers (1894). — *Le panier d'argenterie*, vers (1895). — *Paul et Virginie* (1895). — *Vingt masques*, vers (1895). — *Chipette ou la Dame frivole*, roman (1897). — *Demi-Grand Monde*, roman (1897). — *Le Danger d'être aimé*, roman (1895). — *Le Petit chagrin*, trois actes, prose (Gymnase, 1899). — *La Maison de Poupées*, roman (1900). — *La Reprise*, deux actes, prose (Th. Antoine). — *Les Girouettes*, deux actes, prose (Th. Antoine). — *Amoureuse amitié*, un acte en prose (Comédie-Française). *Le Masque de Sable*, roman (1904). — *Au temps jadis*, ballet-opéra, trois actes, musique de Justin Clérice (Th. de Monte-Carlo, 1905). — Le livret de l'opéra, *La Femme et le Pantin*, tiré du roman de Pierre Louÿs, musique de Puccini (Opéra-Comique, 1906). — *Mademoiselle Pip*, roman (1908)

CONSEILS A MA PETITE AMIE

Tu veux jouer la comédie,
Je te trouve un engagement.
Hélas ! tu manques tellement
De talent qu'on te congédie.

Pourtant dans notre intimité.
Sans te mettre du fard aux joues,
Il est certain que tu la joues,
Avec combien d'autorité !

Tu te mêles de pantomime.
On critique tes gestes lourds.
Et, malgré tes yeux de velours.
Ton succès est infime, infime.

Cependant je m'étonne, car
Ta frimousse est si variable,
Que le bon Dieu, comme le diable,
N'en déchiffreraient pas le quart.

Renonce toujours au théâtre,
Contente-toi de ta maison,
Où je suis, en toute saison.
Public gobeur, foule idolâtre.

RUPTURE SANS DOULEUR

Nous romprons gentiment sans pleurs,
Sans un mot et sans un reproche,
Sans des cris de toutes couleurs.
Je t'enverrai deux sous de fleurs.
C'est assez pour ton cœur de roche.

J'ai cassé mes ongles, combien
De fois, ma vivante statue,
A t'étreindre ! je n'y puis rien.
Enfin, je me déshabitue
D'aimer, ô bonheur ! tout va bien.

Dans mon lit, sur mon oreiller,
J'avais une peur insensée
De t'attendre et de m'ennuyer.
J'ai dormi sans que ma pensée
Eût fait mine de s'éveiller

J'ai dormi, j'ai rêvé, d'ailleurs.
D'une femme dont la caresse
Et le baiser étaient meilleurs.
Je ne veux plus d'autre maîtresse,
Et je raille tes yeux railleurs.

Rompons gentiment, d'un œil sec.
Les jours sont longs, la vie est brève !
Un dernier baiser sur ton bec
Moins doux que celui de mon rêve,
Et mes deux sous de fleurs avec.

NOTRE DIVIN MODÈLE

Ma maîtresse d'hier est la tienne aujourd'hui,
Nous aurons tous les deux joué le même rôle,
Je doute de son cœur, tu crois à sa parole,
Car ton amour commence et le mien s'est enfui.

Notre vieille amitié durera-t-elle encor ?
Tu m'en veux de l'avoir chérie et possédée ;
Mais tu la quitteras comme je l'ai quittée,
Lequel aura raison et lequel aura tort ?

Si tu n'as pas souffert, il faut payer ta dette,
Tu diras ton chagrin et tu seras poète,
J'ai tant pleuré pour elle, à ton tour de pleurer,

Il se peut qu'elle t'aime, alors sois infidèle.
Et plus tard, en riant, nous pourrons comparer
Nos sonnets dessinés d'après ce beau modèle.

Le Panier d'argenterie, Ollendorff.

LÉON XANROF

Léon Xanrof, poète, chansonnier et auteur dramatique, né à Paris, le 9 décembre 1867. Bachelier ès-lettres à dix-sept ans, licencié en droit à vingt ans, il fut attaché quelque temps au cabinet d'un ministre, mais renonça bientôt au barreau et aux fonctions plus honorifiques que lucratives qu'il occupait pour se vouer exclusivement à la littérature.

« A ce moment, Xanrof avait déjà au Pays Latin une réputation établie. Descendu des hauteurs de Montmartre, le pays joyeux des rapins et des belles filles, il avait tenté de tirer le Quartier, où fleurit la brasserie de femmes, de l'ennui léthargique où il croupissait. Il avait rencontré à l'A (lisez *Association générale des étudiants de Paris*), qui venait de se fonder, quelques étudiants pensant comme lui qu'il n'est pas besoin, pour être intelligent, d'avaler sa canne et de ne jamais s'amuser. C'est avec eux qu'il organisa les premières de ces réunions amicales d'étudiants où les maîtres et les élèves se rencontrent sur le terrain du rire. Les chansons originales dont il était à la fois l'auteur et l'interprète, le firent proclamer le chansonnier officiel des étudiants, non seulement par ses camarades, mais encore par ses maîtres »

» De ce temps datent *Mon Enterrement* et l'*Hôtel du Numéro trois*, qui déridèrent les plus sérieux et valurent à son auteur les applaudissements de M. Lavisse, l'émi-

nent professeur de la Sorbonne et de M. Jules Lemaître, à cette époque courriériste aux Débats. Xanrof donna ensuite une série de spirituelles fantaisies dont *le Fiacre* qu'interprétèrent successivement Félicia Mallet et Yvette Guilbert. Il avait réuni, en 1887, les meilleures de ses chansons d'étudiants avec une préface de Bertrand Millanvoye, en une plaquette *Rive gauche*, absolument introuvable, aujourd'hui.

« Désormais célèbre, véritable poète-chansonnier à la note incisive et drôle, au talent d'un parisianisme aigu et délicat, il obtint au *Chat Noir* un énorme succès ».

Aujourd'hui, Xanrof n'écrit plus de chansons. Il s'est entièrement consacré au théâtre, où sa carrière se poursuit plus brillante que jamais.

BIBLIOGRAPHIE

Rive gauche (1887). — *Telles qu'on les aime.* — *Mesdames en scène.* — *Les coins du cœur.* — *L'œil du voisin.* — *L'Amour et la Vie.* — *Pochards et Pochardes.* — *Paris qui s'amuse.* — *Chansons sans gêne.* — *Bébé qui chante.* — *Tout le théâtre.* — *Chansons ironiques.* — *Chansons à rire.* — *Chansons naïves.* — *Juju.*

THÉATRE

Trop aimé. — *Réfractaire.* — *Cher maître.* — *Paris-Nouveautés*, 2 actes. — *L'Heureuse date.* — *Madame Pygmalion.* — *Bonne et heureuse.* — *Revue intime.* — *Batignolles.* — *Clichy-Odéon.* — *Cavalcada Rastaquera.* — *Au bord de l'abîme.* — *Paris en bateau*, 2 actes. — *Nos Dames de la Vedette.* — *A perpète*, 4 actes. — *Pour être aimée*, 3 actes. — *Ohé! l'amour!* — *Le chapeau.* — *Le Fils du Ciel.* — *Paris qui roule.* — *Madame Putiphar*, 3 actes. — *L'Invitation.* — *La Dette de Jacques Bonhomme.* — *Une déposition.* — *Qui veut d' l'amour? Le Témoin.* — *Le prince consort*, 3 actes.

L'ASSOCIÉ

Quand les bourgeois sont endormis,
Monsieur ronfle avec le bras mis
Au cou de Madame, un peu grasse ;
Dans la chambrette d'à côté,
Soufflant avec difficulté,
Leur associé fait la basse !

Quand les bourgeois sont éveillés,
Habillés et débarbouillés,
A la boutique ils vont, sans trouble.
Madame, qui fait le caissier,
Tient les livres ; — l'associé,
Près d'elle tient la parti' double.

Quand les bourgeois ont bien vendu,
Ils s'offrent un poulet dodu.
Madame, qui fait le service,
Donne à son mari, — le gourmand ! —
Le croupion avec du blanc ;
Mais l'associé prend la cuisse.

Quand les bourgeois restent chez eux,
Le soir, ils jouent aux petits jeux :
Au trente-et-un — c'est respectable ; —
L'associé, d'un air malin,
Dit parfois : « Je passe la main ! »
Mais ne la met pas sur la table.

Et quand les bourgeois sont couchés,
Ils fredonnent, casque-à-méchés,
A leur Leda le chant du Cygne,
Et, dans de pudiques émois,
Tirent des effets à neuf mois, —
Que l'associé contre-signe.

Chansons à rire, E. Flammarion.

L'HOTEL DU N° 3

J'habit' près d' l'École' de Méd'cine,
Au premier, tout comme un bourgeois,
Un' demeur' magnifiqu', divine
A l'hôtel du numéro trois.

II

Il y a pour que tous aient leurs aises
Des lits d'fer et des lits en bois,
Et de tout's les sort's de punaises
A l'hôtel du numéro trois.

III

Les draps sont grands comm' des serviettes ;
Il n'y a qu'un seul modèle, je crois,
Et c'est l'chien qui lav' les assiettes
A l'hôtel du numéro trois.

IV

Notre potag' roul' dans ses vagues
Tant de cheveux que chaque mois
Les clients s'en font faire des bagues,
A l'hôtel du numéro trois.

V

On y soign' parfaitement vot' chambre,
On la balai' mêm' quelquefois ;
Et ça n' sent ni Lubin, ni l'ambre,
A l'hôtel du numéro trois.

VI

Une douc' fraternité règne,
Les voisins y sont très courtois.
Et nous avons tous le mêm' peigne,
A l'hôtel du numéro trois.

VII

La maison s'rait des plus tranquilles,
Si l'on y jouait pas du hautbois,
Du cor et d'un tas d'ustensiles,
A l'hôtel du numéro trois.

VIII

La bonn' n'est pas un' très bell' fille;
Mais nous n' tenons pas au minois :
On lui fait la cour en famille
A l'hôtel du numéro trois.

IX

Comm' c'est pas d'l'or qu' notr' bourse enferme
Et qu' nous somm's souvent aux abois,
Y a plus personn' la veill' du terme,
A l'hôtel du numéro trois.

Chansons sans gêne, G. Ondet.

LE ROITELET

I

L'Hiver dit au Roitelet :
« Toi qui n'as rien que ta plume,
Pour narguer ainsi ma brume,
Comment fais-tu, s'il te plaît ? »
— « Je m'en vais dans l'écurie,
Et, dans la paille qui crie,
Je me fais un bien doux nid !
Cui, cui, cui ! »

II

Or, l'Hiver souffla si fort,
Qu'il gela dans l'écurie ;
Et l'Hiver dit : « Je parie
Que le Roitelet est mort ! »
Mais l'oiseau chanta : Lanlaire !
J'étais chez la boulangère,
Sur le four bien chaud blotti ;
Cui, cui, cui ! »

III

Alors l'Hiver éteignit
Le feu, par la cheminée ;
Ayant noyé la fournée,
Il pensa : « Tout est fini ! »

Mais l'oiseau chanta : « Victoire!
Auprès de la vache noire!
Très chaudement j'ai dormi;
Cui, cui, cui! »

IV

Le vieil Hiver, furieux,
Se fit tant épouvantable
Que, cette nuit, dans l'étable
Moururent vaches et bœufs.
L'oiselet, l'aile mouillée,
Vola chez la mariée
Et se cacha dans son lit;
Cui, cui, cui!

V

Mais il était chez Lison,
Chez Lison, dévote fille,
Qui pour plaire à sa famille
Epousait un vieux grison.
Entre le mari de glace
Et la femme, froide et lasse...
Il fut gelé dans la nuit!
Cui, cui, cui!

Chansons ironiques, E. Flammarion.

TABLE DES MATIÈRES

